The image shows the front cover and spine of an old book. The cover is decorated with a dense, dark marbled pattern. The spine is made of a dark, textured material, possibly leather or cloth, and shows signs of wear. A small, rectangular, clear adhesive label is attached to the spine, partially overlapping the marbled cover. The label contains the number '93' printed in a simple, black font. The overall appearance is that of an antique or vintage book.

93

7993

7993

FRANCIS FRANCESCA FRANCESCA

FRANCIS FRANCESCA

FRANCIS FRANCESCA

FRANCIS FRANCESCA

VERSIONES FRANCESAS GRADUADAS.

propias de

Clemente Bravo

Guarida

«
«

Nombre del Establecimiento.

Instituto de Leon.

Nombre del alumno.

Clemente Bravo.

Su número en la lista del Profesor.

- 15 -

Firma del Profesor.

Jacinto Mongelos

VERSIONES FRANCESAS GRADUADAS

6

RECOPILACION SELECTA DE CUENTOS,
FÁBULAS, RASGOS HISTÓRICOS, ANÉCDOTAS CLÁSICAS ANTIGUAS
Y MODERNAS, EXTRACTOS DE LAS MEJORES OBRAS LITERARIAS,
SEGUIDOS DE LOS TROZOS MAS BRILLANTES DE LA POESÍA
FRANCESA; TODO ELLO ENRIQUECIDO CON APRECIACIONES EN
CASTELLANO, NOTAS HISTÓRICAS, GEOGRÁFICAS, MITOLÓGICAS
Y LITERARIAS, ACLARACION DE LAS PRINCIPALES DIFICULTADES
EN UN PRINCIPIO Y DE LOS MODISMOS DEL TEXTO.

ARREGLADO POR EL DOCTOR

D. JOSÉ G. DE MODINO Y CAMARERO,

*Autor de varias obras científicas y literarias,
profesor que fué de lengua francesa en un colegio de Angulema
(Francia), catedrático numerario en varios Institutos del Reino y
en la actualidad en el del Cardenal Cisneros (Madrid).*

CON LICENCIA DEL ORDINARIO.

4.^a EDICION.

Aumentada y esmeradamente corregida por el Autor.

VALLADOLID,

Imp. y Librería Nacional y Estranjera de Hijos de Rodriguez,
LIBREROS DE LA UNIVERSIDAD Y DEL INSTITUTO.

1879.

*Se han depositado los ejemplares
que marca la ley y se perseguirá
ante la misma al que los venda si
carecen de una contraseña parti-
cular y la firma del autor y pro-
pietario de esta obrita.*

Jose A. Du Valdivia

FABLES ET CONTES CHOISIS.

1.—L'Origine de la Fable.

Un jour (*ce fut le dernier jour de l'âge d'Or*) (1) le Mensonge surprit (*sorprendió á... Verdad complemento directo, necesita en castellano la preposicion delante: ténganlo en cuenta los alumnos, pues es regla muy frecuente*) la Vérité endormie; il la dépouilla (*dépouiller*) de sa robe blanche, *s'en revêtit*, (*se revistió con él*) et devint (*se hizo*) aussitôt le dieu de la terre. Le monde, séduit par un faux éclat, se vit (*vió*) en peu de jours déchu de sa première innocence; il renonça (*renoncer*) à toute sagesse, à toute probité. La Vérité fut chassée et méconnue, et l'on rendit (*se tributó*) au Mensonge, qui avait usurpé son nom, le culte qui lui était dû (*debido*). Tout ce que celle-ci disait (*decía*) était traité de vision, tout ce qu'elle faisait (*hacía*) passait (*passer*) pour des extravagances. Hasardait-elle (*puesto por si elle hasardait, hasarder*) une remontrance, s'abaissait-elle (*puesto por si elle s'abaissait, abaisser*) à la prière, on la traitait d'importune. Elle allait (*iba*) de porte en porte,

(1) Los poetas de la antigüedad imaginaron cuatro edades desde el origen del mundo: *la edad de oro*, que es un recuerdo desfigurado del *Paraiso terrenal*, *la edad de plata*, *la edad de bronce* y *la edad de hierro*, que representan épocas sucesivas de decadencia en la virtud y felicidad.

et lorsqu'elle se présentait pour entrer, on lui criaient *de passer (que siguiese)* son chemin. Un insolent osa même traiter sa nudité de libertinage. «*Fit! disait-il, (noramala decia)* il n'y a que la *plus grande (mayor)* effronterie qui *puisse (pueda)* donner la hardiesse de courir les champs en cet état! Retire-toi, misérable: tu ne trouveras (*trou ver*) *point ici de séduction facile.*» La Vérité prit la fuite (*huyó*): toute baignée de (*anegada en*) larmes, elle alla (*fué*) (1) se cacher dans un désert. Mais elle y était à peine arrivée, qu'elle trouva dans un buisson les vêtements bigarrés qu'y avait laissés le Mensonge. Elle n'hésita *point* de s'en couvrir, et sous ces habits c'était toujours la Vérité, mais ornée des ajustements du Mensonge.

Elle retourna parmi les hommes: ils la *virent (vieron)* avec plaisir, et ceux qui avaient été les plus scandalisés (*y los que mas se habian escandalizado*) de sa nudité, la reçurent agréablement sous cette parure étrangère, et sous le nom de FABLE qu'elle adopta.

Lichtwehr.

2.—Les deux Renards:

Deux Renards entrèrent (*entrar*) la (*de*) nuit, par surprise, dans un poulailler; ils étranglèrent

(1) Los verbos de movimiento seguidos de infinitivo exigen en castellano una *a* entre los dos verbos.

(étrangler) le Coq, les Poules et les Poulets ; après ce carnage, ils apaisèrent (apaiser) leur faim. L'un, qui était jeune et ardent, voulait (vouloir) tout dévorer (lo) : l'autre, qui était vieux et avare, voulait garder quelques provisions pour l'avenir. Le vieux disait (dire) :—*Mon enfant, (hijo mio), l'expérience m'a rendu (rendre) sage ; j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons (manger) pas tout notre bien en un seul jour. Nous avons fait (hecho) fortune ; c'est un trésor que nous avons trouvé, il faut le ménager. Le jeune répondit (respondió) :—Je veux (quiero) tout manger (lo), pendant que j'y suis (ya que estoy en ello), et me rassasier pour huit jours ; car pour ce qui est de revenir ici, chansons ! (porque en cuanto á volver aquí, ni pensarlo!) il n'y fera pas (estará esto) bon demain ; le maître, pour venger la mort de ses Poulets, nous assommerait (assommer). Après cette conversation, chacun (cada cual) prend (prendre) son parti. Le jeune mange (manger) tant, qu'il se crève, (que está reventando,) et peut (puede) à peine aller (1) mourir dans son terrier. Le vieux, qui croit (croire) bien plus sage (mucho mas cuerdo) de modérer ses appétits et de vivre d'économie, retourne (retourner) le lendemain à sa proie, et est assommé par le maître.*

Ainsi chaque âge a ses défauts ; les jeunes gens

(1) Recuérdese lo dicho en la 2.^a nota de la primera fábula, pues se verá esta regla con frecuencia y en prueba de ello se encuentra de nuevo á los pocos renglones.

(jóvenes) sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs : les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

Fénelon.

3.—Le Loup et le jeune Mouton.

Des Moutons étaient en sûreté dans leur *parc* (*majada*) ; les chiens dormaient, et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau *jouait* (*tocaba*) de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé *vint* (*vino*), par les fentes de l'enceinte, reconnaître l'état du troupeau. Un jeune Mouton sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui :—Que venez-vous (*venir*) chercher ici ? *dit-il* (*dijo*) au glouton.—L'herbe tendre et fleurie, *répondit* (*répondre*) le Loup. Vous savez (*ya sabeis*) que rien n'est plus *doux* (*grato*) que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau : j'ai trouvé ici l'un et l'autre. (*Que faut-il davantage ? ¿Qué mas se necesita ?*) *J'aime* (*Me gusta*) la philosophie, qui enseigne à se contenter de (*con*) peu.—*Il est donc vrai, répartit...* (*¿Con qué es cierto, replicó...*) le jeune Mouton, que vous ne mangez *point* la chair des animaux (*animal*), et qu'un peu d'herbe vous *suffit* ? (*basta*). Si cela est, vivons comme frères, et paissions ensemble.—Aussitôt le mouton *sort*

(*sale*) du parc dans la prairie, où le sobre (1) philosophe le mit *en pièces* (*hizo pedazos, despedazó*) et l'avalala (*avaler*).

Défiez-vous des belles paroles (*de las buenas palabras*) des gens qui (2) se vantent d'être vertueux. Jugez-les par leurs actions, et non par leurs paroles.

Fénelon.

4.—Le Dragon (3) et les deux Renards.

Un Dragon gardait un trésor dans une profonde caverne; il veillait jour et nuit pour le conserver. Deux Renards, grands fourbes et grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent auprès de lui par leurs flatteries. *Ils devinrent (se hicieron)* ses confidents. Les gens les plus complaisants et les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traitaient de grand personnage, admiraient toutes ses fantaisies, étaient toujours de son avis, et se moquaient entre eux de leur dupe. Enfin *il s'endormit (se durmió)* un jour au milieu d'eux : ils

(1) *Sobre*, sóbrio está en sentido irónico y significa no que lo era, sino que pretendía serlo.

(2) *des gens qui... de las gentes que* y mejor *de los que*.

(3) Animal fabuloso que representaban con grandes alas, escamas, garras terribles y cola de serpiente. Los naturalistas llaman dragon á un lagarto inofensivo que tiene alguna semejanza con el monstruo imaginario de que se trata.

l'étranglèrent, et s'emparèrent du trésor. *Il fallut (fué preciso) le partager entre eux: c'était une affaire bien difficile, car deux scélérats ne s'accordent que (que... despues de un verbo con negacion se traduce mas que, sino) pour faire le mal. L'un d'eux se mit (puso) à moraliser:—A quoi, dit-il, nous servira cet argent? Un peu de chasse nous vaudrait (valdria) mieux: on ne mange point de métal, les pistoles (doblonas, moneda imaginaria en Francia equivalente à 10 francos) sont de mauvaise digestion. Les hommes sont des fous d'aimer tant ces fausses richesses: ne soyons pas aussi insensés qu'eux.—L'autre fit semblant d'être touché (aparentó quedar convencida) de ces reflexions et assura qu'il voulait (vouloir) vivre en philosophe, comme Bias (1) portant tout son bien sur lui. Chacun fit semblant de quitter le trésor; mais ils se dressèrent des embûches, et s'entre-déchirèrent (se armaron lazos, asechanzas, y se desgarraron una á otra). L'un d'eux, en mourant (al morir), dit à l'autre, qui était aussi blessé que lui: Que voulais-tu (querias) faire de cet argent? La même chose (lo mismo) que tu voulais en faire, répondit l'autre. Un homme, passant, apprit (supo) leur aventure, et les trouva (tuvo por) bien fous. Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des Renards. Vous ne sauriez, non plus que nous, (podeis,*

(1) Uno de los siete sabios de Grecia que siendo muy pobre decia de su ciencia: Llevo siempre conmigo todos mis bienes.

como tampoco nosotros), vous nourrir d'argent, et vous vous tuez pour en avoir. Du moins notre race *jusqu'ici (hasta ahora)* a été assez sage pour ne mettre en usage aucune monnaie. Ce que vous avez introduit *chez vous (entre vosotros)* pour la commodité, fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens pour chercher les biens imaginaires. (1)

Fénelon.

5.—Le Pigeon puni de son ingratitude.

Deux Pigeons vivaient (*vivre*) ensemble dans un colombier avec une paix profonde. Ils fendaient l'air de leurs ailes, qui paraissaient (*paraître*) immobiles par leur rapidité. *Ils se jouaient (Juguetaban)* volant l'un près de l'autre, se fuyant (*fuir*) et se poursuivant (*poursuivre*) tour à tour ; puis ils allaient (*aller*) chercher *du grain* dans l'aire du fermier ou dans les prairies voisines. Aussitôt ils allaient se désaltérer dans l'onde pure d'un ruis-

(1) Erichthon, inventor de la moneda, lo hizo con objeto de facilitar las transacciones comerciales, y previó el inconveniente de su invento por lo que no cesaba de repetir á los griegos, sus compatriotas, reflexiones parecidas á las de la Zorra. Por fin, euando vió que sus temores se habian realizado y que el dinero corrompia á los hombres, se retiró pobre y transido de dolor á una montaña salvaje donde vivió apartado de sus semejantes hasta una edad muy avanzada, sin querer entremeterse en el gobierno de los pueblos.

seau qui coulait au travers de ces prés fleuris. De là, ils revenaient (*revenir*) dans le colombier blanchi et plein de petits trous: ils y passaient le temps dans une douce société avec leurs fidèles compagnons. On entendait le doux murmure de ces heureux pigeons, et leur vie était délicieuse. L'un d'eux, se dégoûtant des plaisirs d'une vie paisible, se laissa séduire par une folle ambition et le désir des voyages. *Le voilà (hete aqui)* qui abandonne son ancien ami; il part (*partir*), et va (*aller*) du côté du Levant. Il passe au-dessus de la Méditerranée, il arrive à Alexandrie (1): de là il continue son chemin, traversant les terres jusqu'à Alep (2). *En y arrivant (al llegar allí)* (3) il salue les autres Pigeons de la contrée, qui servaient (*servir*) de courriers réglés, et il envie leur bonheur. Aussitôt il se répand parmi eux un bruit qu'*il est venu (ha llegado)* un étranger de leur nation qui a traversé des pays immenses. Il est mis (*mettre*) au rang des courriers: il porte toutes les semaines les lettres d'un pacha, (4) attachées à son pied, et il fait (*recorre*) vingt ou

(1) Gran ciudad de Egipto edificada por Alejandro el Magno en forma de coraza, muy célebre despues por su famosa biblioteca, incendiada por los Arabes acaudillados por Omar, á pesar de la prohibicion de éste. En su portada habia una inscripcion que decia: «Remedio del alma.»

(2) Ciudad de la Siria

(3) Un particip. pres. precedido de *en* se traduce en castellano por *infin.* presente precedido de *al*.

(4) Gobernador de una provincia en Turquía.

trente lieues en moins d'une journée. Il est orgueilleux de porter les secrets de l'Etat, et il a pitié de son ancien compagnon qui vit (*vivre*) sans gloire dans les trous de son colombier. Mais un jour, *comme (que)* il portait *des* lettres du pacha, soupçonné d'infidélité par le Grand-Seigneur (1), une flèche tirée avec adresse *l'atteint (le hiere)* mortellement: il tombe, et, pendant qu'on lui ôte les lettres pour les lire, il expire plein de douleur, condamnant sa vaine ambition, et regrettant le doux repos de son colombier, où il pouvait (*pouvoir*) vivre en sûreté avec son ami.

Fénelon.

6.—Les deux Souris.

Une Souris, ennuyée de vivre dans les périls et dans les alarmes, à cause des Chats qui *faisaient (faire)* grand *carnage (mortandad)* de la nation souriquoise, appela sa *commère (comadre, pero siendo en español masculino es compadre)* qui était dans un trou de son voisinage. «*Il m'est venu, (Me ha ocurrido)* lui dit-elle, une bonne pensée. J'ai lu dans certains livres que je rongais ces jours passés, qu'*il y a (hay)* un beau pays, nommé les Indes, où notre peuple est mieux et plus en sûre-

(1) El Sultan ó Emperador de los Turcos, que reside en Constantinopla, tiene el titulo de Gran Señor.

té qu'ici. En ce pays-là, les sages croient (*croire*) que l'âme d'une Souris a été autrefois l'âme d'un grand capitaine, d'un roi, d'un faquir (1), et qu'elle pourra (*pouvoir*) après la mort de la Souris, entrer dans le corps de quelque belle dame ou de quelque grand docteur. *Si je m'en souviens bien, (si no estoy trascordado)* cela s'appelle métempsy-cose (2). Dans cette opinion, ils traitent tous les animaux avec une charité fraternelle : *on voit (se ven) des hôpitaux de Souris qu'on met (mettre) en pension et qu'on nourrit comme des personnes de mérite.* Allons, *ma sœur, (hermano,)* partons pour un si beau pays, où la police est si bonne, et où l'on rend justice à notre mérite. » L'autre se laisse persuader et *voilà (hé aqui á)* nos deux Souris qui partent ensemble : elles s'embarquent dans un vaisseau qui allait faire un voyage de long cours, en se glissant le long des cordages, le soir de la veille de l'embarquement. On part, (*marchan*) *elles sont ravies de (están locos de contento por) se voir sur (en) la mer, loin des terres maudites où les Chats exerçaient leur tyrannie.* La navigation fut heureuse : elles arrivent à Surate (3), non pour

(1) Religioso mahometano: en castellano Alfaquir ó Alfaquí.

(2) Los bramines ó brahmanes y demás filósofos indios suponen que las almas de los hombres despues de su muerte pasan á los cuerpos de los animales. Esta creencia, debida al célebre Pitágoras, filósofo griego, se llama metempsí-osis.

(3) Gran ciudad de la India.

amasser *des* richesses, comme les marchands, *mais* (*sino*) pour se faire bien traiter par les Indous. A peine furent-elles entrées dans une maison destinée aux Souris, qu'elles voulurent (*vouloir*) avoir les premières places : l'une prétendait se souvenir d'avoir été autrefois un fameux braмин (1) sur la côte de Malabar (2) : l'autre protestait qu'elle avait été une belle dame du même pays, avec de longues oreilles. Elles firent (*faire*) tant les insolentes, que les Souris indiennes ne purent (*pouvoir*) les souffrir : au lieu d'être mangées par les Chats, elles furent étranglées par leurs propres sœurs (*hermanas por hermanos.*) *On a beau aller loin* (*por lejos que se vaya*) pour éviter le péril : si l'on n'est modeste et sensé, on trouve partout son malheur.

Fénelon.

7.—Le petit Rosier.

Albert avait planté dans un *pot* (*tiesto*) un petit pied de rosier, qui, au commencement du printemps, était déjà couvert (*couvrir*) de boutons d'une tendre couleur. *Toutes les fois que le temps était*

(1) De *Brama* divinidad de los Indios. Los bramines componen la primera y principal de las cuatro castas ó familias de la India, cuya última la de los parias, tratan peor que à irracionales.

(2) Pais de la India

beau (*Siempre que hacia buen tiempo*), il plaçait le rosier devant la fenêtre, et, *chaque soir*, (*todas las noches*) lorsque l'air de la nuit devenait (*devenir*) trop vif, il avait soin de le garder dans sa chambre. Cependant, un soir, il ne crut (*croire*) *point* cette précaution nécessaire, parce que le temps paraissait (*paraître*) calme et doux; mais le lendemain matin, les roses étaient flétries par la gelée. Albert pleurait en les regardant, et disait avec douleur: «*Une seule imprudence aurait donc détruit* (*¡Con qué una sola imprudencia basta para destruir*) le fruit de tous mes soins! En si peu de temps, perdre ce qui m'a tant coûté!—Ce petit accident, qui te fait tant de peine, lui dit sa mère, peut (*pouvoir*) devenir pour toi la source d'un grand bonheur; *apprends par là*, (*aprende con esto*) que le mal est pour l'innocence ce que la gelée est pour un rosier en fleur, et que, pour se préserver de tout vice, on a besoin de soins assidus et d'une continuelle attention.»

Schmid.

8.—La Violette.

Le petit Alphonse (*Alfonsito*) croyait (*croire*) qu'il n'y avait que (*que solo habia*) des violettes bleues. Un jour, il en trouva dans le jardin quelques-unes qui étaient blanches comme la neige, et d'autres qui, brillant aux rayons du soleil du matin, étaient

rouges comme *du* (*el*) feu. Il *en* cueillit une bleue, une blanche et une rouge, et les porta plein de joie à sa maman. «Ces trois sortes de violettes ne sont *pas* si rares que tu le penses; cependant c'est toujours une heureuse découverte, si tu n'oublies *pas* de quoi elles sont les emblèmes. La violette dont la couleur est d'un bleu *tout* simple, est, comme tu le sais (*savoir*), une image de la modestie et de l'humilité; quant à la violette blanche, qu'elle soit pour toi le symbole de l'innocence et de la douceur; enfin la rouge te dit: Aie (*avoir*) toujours dans le cœur un ardent amour pour tout ce qui est bien, juste et bon.»

Schmid.

9.—Le beau Fruit.

Le petit Louis examinait, au jardin, des plantes étrangères, déposées dans *des* vases élégants. Sur un arbuste peu élevé, il vit (*voir*) un fruit d'une forme oblongue, dont *les* feuilles étaient d'un vert *foncé* (*oscuro*) et dont *la* rougeur surpassait celle de la pourpre et de l'écarlate. «Quel admirable fruit, s'écria-t-il; *il n'en existe pas de* (*no le hay*) plus beau dans tout le jardin. Oh! il doit avoir un excellent goût.» Il regarda soigneusement autour de lui si personne *ne* l'observait, cueillit le fruit et le porta à sa bouche. Mais tout-à-coup,

il sentit comme un feu ardent, et rejeta bien vite le fruit en versant *des* larmes ; cependant, la vive douleur qu'il ressentait ne se calmait *pas*. Sa mère accourut (*accourir*) à ses cris et lui dit : « Désobéissant que tu es, combien *de* fois ne t'ai-je *pas défendu* (*prohibido*) de manger ce que tu ne connais *pas* ! Tu as été puni de ta désobéissance ; tu es même fort heureux de ne *pas* avoir avalé le fruit, car il aurait pu (*pouvoir*) te coûter la vie. Ce fruit, qu'on nomme *le poivre d'Espagne* (*guindilla ó pimienta*), est la vive image du péché qui nous séduit (*séduire*) par une apparence trompeuse, mais dont *la* jouissance n'entraîne après elle que la douleur et la mort. »

Schmid.

10.—Le Jardinier bienfaisant.

Un vieux et honnête jardinier faisait (*faire*) beaucoup *de* bien aux pauvres. Différentes petites sommes qu'il aurait pu (*pouvoir*) employer à se procurer quelques plaisirs, étaient données aux malheureux qui lui demandaient *des* secours. Alors, il disait : « C'est encore *une* pomme (*otra manzana*) jetée par-dessus la haie. » On lui demanda quel était le sens de ces paroles. « Un jour, dit-il, j'appelai quelques enfants *dans* (*dentro de*) mon verger, et je leur permis *de* manger à leur gré des fruits qui *se* trouvaient sur (*habia en*) un arbre, en

leur défendant *d'en mettre (guardarlas)* dans leurs poches. Un d'entre eux *en* jeta plusieurs à *travers (por encima de)* la haie, afin de les trouver en sortant. Cette supercherie me donna une leçon instructive. Je me dis: «Ce qui est arrivé à ces enfants dans mon jardin, arrive bien souvent aux hommes sur la terre. Nous jouissons des biens de ce monde sans *en* emporter aucun avec nous; mais ce que nous donnons aux pauvres, nous le jetons par-dessus la haie d'un jardin, pour le retrouver dans l'Eternité.»

Schmid.

11.—Le Rossignol.

Par (En) une délicieuse soirée de printemps, un jeune enfant, accompagné de son maître, se promenait sur la lisière d'une forêt. Soudain le chant du rossignol se *fit (dejó)* entendre. «Quelle délicieuse harmonie! s'écrie Paul, après avoir écouté longtemps en extase; *je serais curieux (tendría curiosidad)* d'entendre de plus près un chantre si mélodieux; *si nous avançons (¿Si adelantásemos....?)* vers l'endroit où nous guide sa voix?—Gardez-vous-en bien; le rossignol est si sauvage, que notre approche *suffirait* pour l'effaroucher et le réduire au silence.—Mais pourquoi *donc?* continua l'enfant; pourquoi cet oiseau, qui efface tous les autres par l'éclat de son chant se plaît-il dans

la solitude comme le hibou? Pourquoi fait-il entendre ses suaves accents loin de nos habitations, tandis que les moindres arbres de nos jardins sont remplis d'oisillons *au (de)* ramage insipide et monotone?—C'est répondit la maître, pour nous apprendre d'avance cette maxime, que le véritable mérite est timide, qu'il aime à se tenir à l'écart et que, pour en jouir, *il faut (es preciso)* savoir le trouver.»

Boulangier.

12.—Le Nuage et la Fleur.

La plaine est aride, le ciel brûlant et calme; un seul nuage, fier de ses légers flocons d'argent et d'or, vogue nonchalamment dans les airs, comme une grande voile égarée sur l'azur de l'océan. Pâle et fanée, se mourant de soif, une fleur, dressant au ciel avec effort sa tête suppliante, semble adresser au nuage ces paroles: «Grand nuage, laisse tomber un peu d'eau dans mon calice. De cette pluie *dont (con la que)* tes flancs sont chargés, Dieu m'a réservé quelques gouttes; répands-les sur moi. Grand nuage, un peu d'eau! je me meurs (*mourir*) et ma famille aussi.» Mais le nuage orgueilleux, méprisant l'humble fleur et ses trésors, s'éloigne et s'empresse de passer *outré (de largo)*, lui refusant jusqu'à son ombre. *De longtemps (En mucho tiempo)* il ne vint pas d'autre nuage, et la fleur

mourut de sécheresse. Enfants, ne méprisez *pas* les autres; car Celui qui vous donne les talents vous *en* demandera un compte rigoureux, et *malheur à vous!* (*¡ay de vosotros!*) si vous n'en avez *pas* fait un bon usage.

Magasin pittoresque.

13.—Les trois Amis.

Un homme avait trois amis : deux lui étaient surtout très-chers; le troisième lui était indifférent, quoique celui-ci lui portât un sincère attachement. Un jour, il fut appelé en justice. « Qui de vous, dit-il à ses amis, veut (*vouloir*) venir avec moi et témoigner en ma faveur? car une grande accusation pèse sur moi. » Le premier de ses amis s'excusa à l'instant de ne pouvoir l'accompagner, étant retenu par *d'* autres affaires. Le second le suivit (*suivre*) jusqu'aux portes du palais de justice; là, il s'arrêta et retourna sur ses pas. Le troisième, sur lequel il avait *le* moins compté, entra, parla en sa faveur, et témoigna de son innocence avec tant *de* conviction que le juge le renvoya absous. L'homme a trois amis en ce monde : comment se comportent-ils à l'heure de la mort, lorsque Dieu l'appelle à son tribunal? L'argent, son ami chéri, le délaisse *d'*abord, et ne va (*aller*) *pas* avec lui. Ses parents et ses amis le suivent jusqu'aux portes du tombeau, et retournent dans leurs demeures.

Le troisième l'accompagne jusqu'au trône du souverain Juge, *ce* sont ses bonnes œuvres: elles le précèdent, parlent en sa faveur, le justifient, si elles sont nombreuses, et si elles ont été faites par *de* bons motifs.

Magasin pittoresque.

14.—Les deux Frères.

Jérusalem était un champ labouré; deux frères possédaient la partie de terrain où s'élève aujourd'hui le temple (1); l'un de ces frères était marié et avait plusieurs enfants; l'autre vivait seul; ils cultivaient en commun le champ qu'ils avaient hérité de leur mère. Le temps de la moisson venu, les deux frères lièrent leurs gerbes, et *en* firent (*faire*) deux tas égaux qu'ils laissèrent sur le champ. Pendant la nuit celui des deux frères qui n'était *pas* marié eut une bonne pensée; il se dit à lui-même: Mon frère a une femme et *d'*s enfants à nourrir, *il* n'est *pas* juste que ma part soit aussi forte que la sienne; allons, prenons de mon tas quelques gerbes que j'ajouterai secrètement aux siennes, il ne s'en apercevra pas et ne pourra (*pouvoir*) ainsi les refuser. Et il fit (*faire*) comme il avait pensé.

(1) Esta es una *leyenda* ó sea una tradicion popular que tal vez no tenga fundamento verdadero. La Biblia nos dice solo que el templo se erigió sobre el monte Sion; lo demás es parto de la imaginacion.

La même nuit, l'autre frère s'éveilla et dit à sa femme: Mon frère est jeune, il vit seul et sans compagne, il n'a personne pour l'assister dans son travail et pour le consoler de ses fatigues; il n'est *pas* juste que nous prenions du champ commun autant de gerbes qu'à lui; levons-nous, allons et portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes, il ne s'en apercevra *pas* demain et ne pourra ainsi les refuser. Et ils firent comme ils avaient pensé. Le lendemain chacun des frères se rendit au champ, et fut bien surpris (*surprendre*) de voir que le deux tas étaient toujours pareils; ni l'un ni l'autre ne pouvaient intérieurement se rendre compte de ce prodige; ils firent de même pendant plusieurs nuits *de suite* (*seguidas*); mais comme chacun d'eux portait au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, tous deux s'étant mis (*mettre*) de sentinelle pour approfondir la cause de ce mystère, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient mutuellement.

Or, (*ahora bien*) le lieu où une si bonne pensée était venue à la fois et si persévéramment à deux hommes, devait être une place agréable à Dieu, et les hommes la bénirent et la choisirent pour y bâtir une maison de Dieu.

Lamartine. (*Légende arabe.*)

15.—Siège de Saragosse.

Dans ce mémorable siège de Saragosse, où le courage des habitants disputa si longtemps chaque toise de terrain aux Français qui avaient vaincu les Russes et les Autrichiens; dans cette lutte patriotique où chaque maison fut une citadelle, chaque femme un guerrier, et chaque guerrier un héros; *alors que (cuando)* pour ravager la cité fidèle, une maladie contagieuse s'unissait aux horreurs de la famine et du carnage; *les feux cessèrent (el fuego cesó)* tout-à-coup entre les deux armées. Le général français, *touché d'une résistance (enternecido por una resistencia)* aussi glorieuse qu'inutile envoya un aide-de-camp pour offrir aux malheureux défenseurs de Saragosse la vie et la liberté, s'ils voulaient (*vouloir*) arborer la cocarde rouge de Joseph Napoléon, et permettre que le pavillon *aux (de)* trois couleurs flottât sur les ruines fumantes de leurs édifices sacrés. *Le parlementaire fut introduit devant (Llevaron el parlamentario á presencia de)* le brave Palafox qui commandait les Aragonais, et lui exposa en peu de paroles l'objet de sa mission. «Venez (1) re-

(1) En la llamada de la página 10 hemos dicho que todo verbo de movimiento seguido de un infinitivo debe llevar

cevoir ma réponse,» lui dit froidement et sans colère le général espagnol. Puis il le conduisit sous les voûtes entr'ouvertes (*entr'ouvrir*) de la cathédrale consacrée à la Sainte-Vierge, Notre-Dame del Pilar. Le pilier d'or qui porte la statue miraculeuse de la Mère du Christ était orné de festons funèbres. Des voiles de deuil étaient suspendus aux arceaux gothiques du monument. Là, dans le chœur, étaient rassemblés les chefs des soldats, tous armés, *la tête nue (con la cabeza descubierta)*. Le peuple à genoux et en silence remplissait le reste de l'église.

L'officier fut introduit au milieu du cercle formé par les officiers espagnols; bientôt un prêtre revêtu des ornements funèbres s'agenouilla devant l'autel et récita la messe des trépassés pour les guerriers et fidèles qui étaient morts, et pour ceux qui allaient mourir en défendant la ville. Tous offrirent, devant l'autel de la sainte patronne de Saragosse, le sacrifice d'une vie qui allait être consacrée à sa défense; puis le général Palafox se tournant vers l'envoyé français: «Voilà ma réponse, dit-il, *apprenez (decid)* à votre chef que les Espagnols de Saragosse peuvent tous mourir, puisqu'un prêtre a prononcé pour eux les prières des morts; *dites-lui (decidle además)* qu'ils savent préférer *quelque chose (alguna cosa, algo)* à l'esclavage, c'est le martyr.»

en castellano la preposicion á delante de este; se vé esto con mucha frecuencia y en este mismo trozo hay algun caso mas.

En effet, quand les bataillons français entrèrent en vainqueurs dans la cité détruite, ils s'y avancèrent sur les cadavres de ses défenseurs, qui, impuissants à sauver leur foyers, léguèrent à l'Espagne un glorieux et patriotique exemple.

Abel Hugo (1).

16.—Moïse au Sinaï. #

Les Hébreux se sont rapprochés du Sinaï. Déjà le serviteur inspiré (*Moisés*) avait rassemblé les souvenirs des anciens temps, et, planant au-dessus avec l'Esprit-Saint, il avait écrit la Genèse (2). Déjà il avait adoré Dieu présent devant lui sur le mont Horeb (3). Mais Dieu ne s'est (*se ha, los verbos reflexivos franceses llevan être por ausiliar en lugar de avoir*) point encore révélé à Moïse comme il va le faire. Il ne lui a point encore parlé face à face. On dirait que la sagesse divine réfléchit (3.^a terminacion del presente de indicativo) en elle-même, comme elle réfléchit (3.^a terminacion del

(1) Hermano del célebre poeta y escritor Victor Hugo.

(2) El Génesis, primero de los cinco libros de la Biblia que forman el Pentateuco, escrito por Moisés.

(3) De una roca del Monte Horeb sacó agua Moisés en el desierto para apagar la sed del pueblo hebreo, despues de su salida de Egipto.

pretérito definido) avant de créer l'homme, et elle attend. Le peuple d'Israël doit être averti avec précaution; c'est que rien n'a encore égalé la grandeur du dessein que le Seigneur se propose. Une première fois il appelle Moïse sur la montagne et lui dit: «Toute la terre m'appartient et tous les peuples qui l'habitent sont à moi (*mios*); mais, *des enfants (con los hijos)* d'Israël, je veux me faire un royaume SACERDOTAL et une nation sainte.» Une seconde fois (*Por segunda vez*), le prophète monte, et Dieu lui déclare qu'il veut que le peuple se purifie pendant trois jours et qu'il *se tienne prêt (está pronto)* à écouter sa voix. Puis enfin, quand la foule est réunie au pied du Sinaï, derrière les limites qu'il lui *est défendu (está prohibido)* de franchir, lorsque les princes (1) se sont prosternés à moitié chemin du sommet, où le prophète seul s'élève, au milieu de la foudre et des éclairs, au sein de la nuée lumineuse qui enveloppe les contours de la montagne, au bruit de la trompette résonnante, Dieu apparaît. Tout le peuple, tremblant et saisi d'effroi, s'était jeté *la face contre terre (con el rostro sobre el polvo.)* Tout le peuple entendit la voix divine et reconnut Jéhovah (2). Le Seigneur promulgua ainsi le DÉCA-

(1) En el pueblo de Israel se llamaban *príncipes* á los gefes de las doce tribus en que estaba aquel dividido.

(2) Nombre de Dios en hebreo, y significa el Omnipotente y Eterno.

LOGUE (1), cette base de toute loi écrite; *ensuite* (*despues*) pendant quarante jours, il dicta à son serviteur les sévères développements qui créaient la nationalité juive. *Ce* n'était pas un peuple ordinaire; c'était, selon l'expression des Livres Saints, un peuple sacerdotal qu'il s'agissait de constituer, pour garder la vérité pure au milieu des erreurs des nations. Voilà le but, et tout, en effet, dans ce divin code, *découle* (*dimana*) du principe religieux et moral qui est la vie des peuples; «Dieu *lui-même* est le fond de cette admirable législation qui liait la société des hommes entre *eux* (*si*) par la sainte société de l'homme avec Dieu (2).» Dieu *en est l'auteur* (*es su autor*); *et aussi* (*y por eso*) elle apparaît tout d'un coup dans sa merveilleuse unité et avec tous ses minutieux détails qui forment un incroyable ensemble.

Moïse, après avoir reçu la loi, descendit de la montagne et la proposa aux tribus, comme le pacte de l'alliance: le pacte fut accepté par Israël, et le prophète, élevant un autel de douze pierres (3) et versant le sang des victimes, consacra Israël. Puis il remonta encore au Sinäï, où dans un ineffable

(1) DECALOGO derivado d-l griego, quiere decir *diez sentencias*, *mandamientos*, y son los mismos diez que conocemos por los de la ley de Dios.

(2) Esta magnífica apreciación está sacada de Bossuet, el gran orador sagrado.

(3) Una piedra por cada tribu.

entretien avec Dieu, il écrivit les prescriptions qui allaient établir le culte et ses cérémonies.

H. y Ch. de Riancey. Histoire du Monde.

17.—Enfance de Cyrus.

Lorsque Cyrus eut atteint sa douzième année, sa mère Mandane le conduisit *en (á) Médie, près de (al lado de) son grand-père Astyage*. Il trouva dans cette cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Astyage était superbement vêtu, avait les sourcils peints, le visage fardé; car les Mèdes affectaient de vivre dans la mollesse et de se vêtir d'écarlate, de porter des colliers et des bracelets, au lieu que les Perses étaient vêtus fort grossièrement. Cyrus ne fut point ébloui de tout cet éclat, et, sans rien critiquer ni condamner, *il sut se maintenir (supo mantenerse, conservarse)* dans les principes qu'il avait reçus dès son enfance. Il charmait son grand-père *par des saillies (con agudezas)* pleines d'esprit et de vivacité, et gagnait tous les cœurs par ses manières nobles et engageantes.

Un jour qu'il assistait à un repas très-somptueux, dans lequel on avait tout prodigué, il parut indifférent à tout ce fastueux appareil. Comme Astyage était surpris: «Les Perses, lui dit-il, ne

prennent pas tant de détours ni de circuits pour apaiser la faim: un peu de pain et de cressons leur suffit.» Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qui étaient servis, il les distribua à tous les officiers du roi pour les récompenser de leurs services; mais il ne donna rien à Sacas, l'échanson d'Astyage. Le roi se montra sensible à cet affront, et reprocha vivement à Cyrus d'avoir manqué d'égards envers un officier si distingué par son dévouement et par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servait à boire: «Ne faut-il que cela, répartit Cyrus, pour mériter vos bonnes grâces? Je les aurai bientôt gagnées, car *je me fais fort (os respondo)* de vous servir mieux, que lui.» Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échanson. Il s'avança gravement, d'un air sérieux (*con*) la serviette sur l'épaule, et tenant la coupe délicatement de trois doigts, il la présenta au roi avec une grâce et une dextérité qui charmèrent Astyage et Mandane. Quand cela fut fait, il se jeta au cou de son grand-père, et en le baisant s'écria plein de joie: «O Sacas! pauvre Sacas! te voilà perdu! j'aurai ta charge.» Astyage lui dit en lui témoignant beaucoup d'amitié «Je suis très-content, mon fils, on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle, c'est de goûter la liqueur que vous m'avez présentée.—*Ce n'est point du tout (De ningun modo ha sido)* par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi (*he obrado así*).—Et pourquoi

donc? dit Astyage.—C'est que j'ai craint que cette liqueur *ne fût du poison*.—*Du poison!* s'écria le roi, et comment cela?—Oui, mon père, répliqua le jeune prince; car *il n'y a pas (no hace)* longtemps, que dans un repas que vous donniez aux grands seigneurs de votre cour, *je m'aperçus (adverti)* qu'après qu'on eut bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On criait, on chantait, on parlait à tort et à travers. Vous paraissiez avoir oublié, vous, que vous étiez le roi, et eux qu'ils étaient vos sujets. Enfin, quand vous vouliez vous mettre à danser, vous ne pouviez pas vous soutenir.—Comment! reprit Astyage, n'arrive-t-il pas *la même chose (lo mismo)* à votre père?—Jamais! répondit Cyrus: quand il a bu il cesse d'avoir soif, et voilà tout ce qui lui *en arrive (acontece)*.

Rollin. Histoire ancienne.

18.—Courage de Guillaume Teli (1).

Albert, empereur d'Allemagne, avait résolu de soumettre les Suisses et de faire de leur contrée

(1) Este mismo Guillermo Tell fué el que libertó á su país, á consecuencia del rasgo que se cita, del dominio del Austria, despues de haber dado muerte al tirano Gisler ó Gesler segun otros. Desde entonces data la Confederacion helvética que en su origen constaba solo de los tres cantones de Schwitz, Uri y Underwald y hoy se compone de veinte y dos, que han sabido conservar su independenciam en medio de los trastornos y revoluciones que ha sufrido la Europa.

un état héréditaire pour la maison d'Autriche. Il capta les plus influents par ses présents et ses caresses, et les amena à lui décerner une sorte de pouvoir. Puis il fit bâtir des forteresses dans différents cantons, y envoya des gouverneurs, et leur ordonna de traiter le peuple avec la dernière sévérité, afin de l'exciter à la révolte et de le mettre dans le cas d'aller occuper tout le pays (*con*) les armes à la main. Si l'on eût usé de douceur et de fermeté en même temps à l'égard des Suisses, la souveraineté de cette nation était assurée à la maison d'Autriche ; mais Gisler, gouverneur du canton de Schwitz et d'Uri, joignait à une imprudence extrême une fierté insupportable et une cruauté sans bornes. Il vit les Suisses saisis de crainte ; il crut (*croire*) qu'il pouvait les traiter en esclaves. Il joignit (*joindre*) l'outrage à la sévérité, fit mettre son bonnet au haut d'une pique, qu'on planta au milieu d'une place publique, et ordonna que tous ceux qui passeraient, rendraient (*tributasen*) à ce bonnet les mêmes hommages qu'ils rendaient à sa personne. *Tout le monde eut peur (Todos se atemorizaron)* et tout le monde obéit. Mais Guillaume Tell, natif du canton d'Uri, homme fier, hardi et prêt à sacrifier sa vie à son honneur, *rougit (se avergonzó)* de l'avilissement dans lequel il voyait sa nation. Ils assembla plusieurs de ses compatriotes, leur inspira son courage, les engagea à *se rendre (á presentarse)* avec lui sur la place et à regarder le bonnet du gou-

erneur avec mépris. Il leur en montra le premier l'exemple ; il passa devant ce trophée de honte avec un air de fierté qui lui était naturel, et ses compagnons l'imitèrent. Parmi les témoins de leur conduite, *il s'en trouva plusieurs (hubo varios)* qui l'admirèrent, d'autres la blamèrent, et poussèrent la bassesse jusqu'à vouloir sacrifier la vie de Tell à leurs intérêts. Ils allèrent le dénoncer au gouverneur, qui le fit arrêter *sur-le-champ (inmediatamente)*, et ordonna qu'on l'amenât devant lui. Lorsque Guillaume Tell est en sa présence, il lui demande avec dureté les détails du complot qu'il a formé. Tell le regarde avec fierté, et *ne daigne point (no se digna)* lui répondre. Gisler lui fait les menaces les plus terribles ; Tell *garde encore un morne silence (continúa guardando un profundo silencio)* : le gouverneur, impatient, résolut d'employer la tendresse paternelle pour vaincre sa fermeté.

Guillaume Tell avait trois fils : *le plus grand n'était âgé que de (el mayor solo tenia)* quatre ans. Gisler condamne Tell à lui placer une pomme sur la tête, et à l'abattre avec une flèche, ajoutant qu'ils auraient tous deux la tête tranchée, si Guillaume ne touchait ni à la pomme ni à la tête de son fils (1). Ce père infortuné va chercher ses ar-

(1) Guillermo Tell no tenía igual en el manejo de la ballesta ó remo, y era tan diestro cazador como esperto marino : á su destreza como marino debió la libertad que recobró al llevarle preso al castillo de Kunsach.

mes et son fils. La contenance abattue de Tell, la figure agréable, l'air de douceur de son enfant, jettent la consternation parmi tous les spectateurs. Tell place lui-même la pomme sur la tête de son fils, et s'écarte à une distance marquée. Il emploie toutes sortes de moyens pour exciter la pitié du tyran; mais ils sont inutiles. Il lève les mains au ciel, implore son assistance, bande son arc, dirige son coup..... la flèche part. Pères sensibles et vous mères tendres, quels mouvements ce spectacle n'excite-t-il pas dans votre cœur! Cessez de frémir: la pomme tombe, et l'enfant n'est pas blessé.

Richer.

19.—Exécution de Charles 1.^{er}

Après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortit de son lit: «J'ai une grande affaire à terminer, dit-il à Herbert, il faut que je me lève promptement;» et il se mit à sa toilette. Herbert troublé le peignait avec moins de soin; «Prenez, je vous prie, lui dit le roi, la même peine qu'à l'ordinaire; quoique ma tête ne doive pas rester longtemps sur mes épaules, je veux être paré aujourd'hui comme un marié.» En s'habillant, il demanda une chemise de plus. «La saison est si froide, dit-il, que je pourrais trembler; quelques personnes l'attribueraient peut-être à la

peur, je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible.» Le jour à peine levé, l'Évêque arriva et commença les exercices religieux. Comme il lisait, dans le XXVII.^e chapitre de l'évangile selon Saint-Mathieu, le récit de la passion de Jésus-Christ, «Milord, lui demanda le roi, avez-vous choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situation?—Je prie, Votre Majesté de remarquer (*Supplico á V. M. observe*), répondit l'Évêque, que c'est l'évangile du jour, comme le prouve le calendrier.» Le roi parut profondément touché, et continua ses prières avec un redoublement de ferveur. Vers dix heures (*A cosa de las diez*), on frappa doucement à la porte de la chambre; Herbert demeurait immobile: un second coup se fit entendre un peu plus fort, quoique léger encore: «Allez voir qui est là,» dit le roi: c'était le colonel Hacker. «Faites-le entrer,» dit-il. «Sire, (*Señor, título que se dá á los reyes y emperadores*) dit le colonel à voix basse et à demi tremblant, (*en voz baja y medio temblando*) voici le moment d'aller à White-Hall (1); Votre Majesté aura encore plus d'une heure pour s'y reposer.—Je pars dans l'instant, répondit Charles, laissez-moi.» Hacker sortit: le roi se recueillit encore quelques minutes puis, prenant l'Évêque par la main: «Venez, dit-il, par-

(1) Plaza de Lóndres en que fué ajusticiado Cárlos 1.^o, situada frente al palacio del mismo nombre, del que salió el Rey por una abertura que comunicaba directamente con el cadalso.

tons : Herbet, ouvrez la porte ; Hacker m'avertit pour *la seconde fois.* » Et il descendit dans le parc pour se rendre à White-Hall.

.
 . . Hacker frappa à la porte : Juxon et Herbert tombèrent à genoux. « Relevez-vous, mon vieil ami, » dit le roi à l'Évêque en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau : Charles fit ouvrir la porte. « Marchez, dit-il au colonel ; je vous suis (*suivre*). » Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes. Une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le roi à mesure qu'il passait ; les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture, pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir : deux hommes étaient debout près de la hache, *tous deux en habits (ambos vestidos) de matelots et masqués (1)*. Le roi arriva (*con*) la tête haute, *promenant de tous côtés ses regards (tendiendo sus miradas por todos lados)*, et cherchant le peuple pour lui parler : mais les troupes couvraient seules la place ; nul *ne* pouvait approcher. Il se tour-

(1) Habiendo desaparecido el verdugo de Londres horas antes de la egecucion, y cuando esta se hubiera tenido que diferir, se presentó un desconocido que ofreció cortar la cabeza del Rey : lo hizo en efecto encubierto siempre bajo una máscara y disfrazado de marinero.

na vers Juxon et Tomlinson. «Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il, ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles.» Et il leur adressa un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison; que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple; que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement; *qu'à (que con)* cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache; il se retourna précipitamment disant: «Ne gênez pas la hache, elle me ferait plus *de mal (dã-ño)*»; et son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore: «Prenez garde à (*Cuidado con*), la hache! prenez garde à la hache!» répéta-t-il d'un ton d'effroi.... Le plus profond silence régnait; il mit sur sa tête un bonnet de soie, et s'adressant à l'exécuteur: «*Mes cheveux vous gênent-ils? (¿Os incomodan mis cabellos?)* Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet.» répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'Évêque... «J'ai pour moi, lui dit-il en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément.» Juxon: «Oui, Sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir (*que dar*); il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée, et songez qu'il vous fait faire un grand trajet: il vous transporte de la terre au ciel.» Le Roi: «Je

passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble.» Et se tournant vers l'exécuteur: «Mes cheveux sont-ils bien?» Il ôta son manteau et son Saint-George (1), donna le Saint-George à l'Évêque, en lui disant: «SOUVENEZ-VOUS,» ôta son habit, remit son manteau et regardant le billot.» Placez-le de manière à ce qu'il soit ferme,» dit-il à l'exécuteur. «Il est ferme, Sire.» Le Roi: «Je ferai une courte prière, et quand j'étendrai les mains, alors...» Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot; l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet; le roi crut qu'il allait frapper: «Attendez le signe, lui dit-il.» Je l'attendrai avec le bon plaisir de Votre Majesté.» Au bout d'un instant le roi tendit les mains; l'exécuteur frappa, la tête tomba au premier coup: «Voilà la tête d'un traître,» dit-il en la montrant au peuple: un long et lourd gémissement s'éleva autour de White-Hall. Beaucoup de gens se précipitaient au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie s'avancant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule.

(1) La cruz de San Jorge, patron de Inglaterra. Es una orden de caballería del mismo reino á semejanza de nuestras órdenes militares de Santiago, Calatrava, Alcántara y Montesa, y mas antigua que la de la Jarretiera.

L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps: il était déjà enfermé dans le cercueil; Cromwel (2) voulut le voir, le considéra attentivement, et soulevant de ses mains la tête comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc. «C'était là un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie.»

Guizot. Histoire de la Révolution d'Angleterre.

X 20.—Jules César.

César mourut à cinquante-six ans. Jusques à quarante-deux ans il n'était pas sorti du rang des citoyens, et cependant son génie faisait déjà prévoir et craindre sa domination. En quatorze ans, il fit la conquête du monde; jamais aucun homme ne le surpassa en talents, en ambition, en fortune. Nul général ne sut inspirer plus de dévouement à ses soldats: on les voyait aussi passionnés pour lui que leurs aïeux l'étaient autrefois pour la république. Il les enflammait d'un courage invincible.

La nature avait aussi bien traité César que la fortune: sa taille était élevée, son teint d'une blancheur éclatante, sa tête ovale, son visage plein

(2) Este rigió los destinos de Inglaterra con el título de protector; despues de muerto, reinó Cárlos 2.º, hijo del desgraciado Cárlos 1.º

et coloré, ses yeux noirs et vifs, son corps élan-
cé. Sa constitution robuste ne fut altérée que par
quelques attaques d'épilepsie. Son maintien était
doux et fier, sa voix sonore; une grâce noble bril-
lait dans tous ses mouvements: quoiqu'il fût aus-
si dur, aussi infatigable dans les travaux, qu'intré-
pide dans le péril, personne ne s'occupa jamais
avec plus de soin de sa figure et de ses plaisirs.
Il aimait à plaire comme à commander: on lui
voyait toujours des habits somptueux, des étoffes
fines, des franges magnifiques. Il ajoutait à sa pa-
rure les plus belles perles et les pierres les plus
précieuses. On admirait dans son palais un grand
nombre de statues et de tableaux des plus grands
maîtres.

Dans les forêts de la Germanie, comme au mi-
lieu des sables de l'Afrique, on remarquait dans
sa tente un parquet brillant et des carreaux moel-
leux (*pavimento de ensambladura brillante y cogi-
nes blandos*). L'ordre le plus régulier et même le
plus minutieux régnait dans sa maison. Il mit
aux fers (*arrestó á*) son panetier (1) pour avoir
servi à ses convives un pain différent du sien.

Quoique livré aux passions, il ne connut point
les excès de la table. Caton disait de lui qu'il
était le premier homme tempérant et sobre qui

(1) Panetero, oficial que los reyes antiguos tenían para la distribución del pan, y que los personajes á imitación de aquellos, contaban en su servidumbre con el mismo objeto. El régimen directo nunca lleva en francés la preposición á.

eût voulu renverser une république. Il ne supportait pas la résistance, mais il souffrait la raillerie. Son esprit était prompt comme son épée, il dictait à la fois à plusieurs secrétaires, et en des langues différentes; il inventa les chiffres pour garder les secrets de la politique. Il composait à cheval des poèmes, écrivait des dépêches sur son char, rédigeait ses Commentaires dans sa tente, et méditait des lois en combattant.

Il maniait les armes avec plus d'adresse que tous les soldats romains, domptait les chevaux les plus fougueux, marchait tête nue au soleil et à la gelée, faisait cinquante lieues par jour, sur un cheval ou sur un charriot, et traversait à la nage les fleuves les plus rapides.

Politique profond, orateur éloquent, historien véridique, soldat intrépide, administrateur éclairé, vainqueur généreux, porté par la fortune et couronné par la gloire, César, qu'on se borne trop souvent (*que se concretan hartas veces*) à ne vanter que comme le premier des généraux et comme le plus célèbre des conquérants, fut un homme universel. Son génie était vaste comme le monde, qu'il dominait; mais *de même qu'en admirant (asi como al admirar)* les pyramides d'Egypte, on s'étonne de voir que ces masses, victorieuses du temps, aient coûté tant de sang et d'or sans aucune utilité pour le genre humain, *de même (del mismo modo, asi,)* on regrette, en contemplant César, dont le nom a traversé les siècles, que sa

grandeur colossale, funeste aux hommes, et fondée sur les débris de la liberté, n'ait pas eu pour base la vertu.

Le comte de Ségur.

21.—Prise de Jérusalem par Titus.

Vespasien ayant été nommé empereur (Nombrado Vespasiano emperador) par son armée, chargea Titus, son fils, de la continuation de la guerre contre les Juifs. Trois factions se déchiraient dans Jérusalem et ne se réunissaient que contre l'ennemi qui était à leur porte ; le sang coulait à grands flots jusque dans le Temple ; les sacrificeurs étaient immolés avec ceux qui offraient les victimes. La plus horrible famine se faisait sentir..... Une mère venait de dévorer son propre enfant....

Titus s'attendrit sur le sort de Juifs, et leur envoya Josèphe (1) pour les engager à se rendre et à sauver ainsi leur peuple, leur Temple, leur culte, leur capitale et leurs lois. *On ne lui répondit que par des (Solo le contestaron con) cris de fureur et par des menaces. Les chrétiens, avertis par les prédictions du Sauveur de la destruction de Jérusalem, avaient tous quitté cette ville avant le siège....*

(1) Josefo, célèbre historiador judío que se adhirió á los Romanos durante la guerra.

Titus, maître de la ville, fit tout ce qu'un homme pouvait faire pour sauver le Temple; mais Dieu en avait résolu la ruine. Un soldat, sans avoir reçu aucun ordre, comme poussé par une inspiration, se fit soulever par un de ses compagnons, et jeta une poutre enflammée au travers de la fenêtre d'or (1), dans l'intérieur du saint asile. Titus, victorieux, était alors dans le sanctuaire, dont il admirait avec respect la magnificence. Ses ordres et ses efforts pour arrêter le feu furent inutiles, la foule des légions qui se pressaient, la rage du peuple qui voulait les repousser, la fureur des combattants, le bruit des armes, les cris des mourants portaient au comble le désordre et ne laissaient entendre aucun commandement. La flamme dévorante, s'étendant avec rapidité, augmenta l'horreur de cette scène de carnage par la chute des murs et des poutres enflammées; de sorte qu'en peu d'heures la destruction de cet illustre et saint monument fut entièrement consommée.

Il périt le même jour du même mois où Nabuchodonosor l'avait autrefois détruit. Les historiens assurent que de grands prodiges précédèrent ce désastre.

Une comète effrayante avait paru l'annoncer (2);

(1) Esta ventana siempre abierta servia como de lazo que unia el cielo con la tierra, al Criador con la criatura.

(2) Los prodigios que acompañaron la ruina de Jerusalem indican claramente el castigo de Dios contra aquel pueblo: por lo demás los cometas, en general, no tienen sobre

les assiégés avaient aperçu dans le ciel une grande quantité de charriots armés. Quatre ans avant le siège, un paysan, nommé Jésus, fils d'Ananus, qui se trouvait à la fête des Tabernacles, s'écria; «Voix du côté de l'orient, voix du côté del'occident, voix du côté des quatre vents, voix contre Jérusalem et contre le Temple, voix contre les nouveaux mariés, voix contre tout le peuple (1)!» Pendant l'espace de quatre années, cet homme répéta nuit et jour les mêmes paroles. Enfin pendant le siège, faisant le tour des murailles (*recorriendo en circulo las murallas*), il dit. «Maheur sur la ville! (*¡ay de la ciudad!*) malheur sur le peuple! malheur sur le Temple!» à quoi ayant ajouté: «Malheur sur moi!» une pierre, poussée par une machine des assiégeants, le renversa par terre, et il expira en répétant les mêmes mots.

Ce siège coûta la vie à onze cent mille Juifs; Jérusalem fut livrée au pillage et rasée; quatre-vingt-dix-sept mille furent faits prisonniers: les Romains en crucifièrent un grand nombre. Titus disait à ceux qui le félicitaient sur sa victoire: «Je n'ai fait qu'exécuter les ordres du ciel contre un peuple qui semblait être l'objet de sa colère.»

Les Juifs, conquis, opprimés, conservaient tou-

los acontecimientos la funesta influencia que una creencia supersticiosa les ha atribuido mucho tiempo, y la fé y la razon rechazan tales temores como absurdos y sin fundamento.

(1) El espíritu de Dios inspiraba á este hombre sus predicciones.

jours l'espoir d'une délivrance miraculeuse; ils tentèrent plusieurs fois de se soulever, Enfin, sous le règne d'Adrien, cinquante ans après la destruction du Temple, ayant tous pris de nouveau les armes, l'empereur leur fit une guerre cruelle dans laquelle cinq cent quatre-vingt-six mille Juifs périrent. Adrien acheva de détruire tout ce que Titus avait épargné dans Jérusalem. Il éleva sur ses ruines une autre ville qu'il nomma *Ælia Capitolina*: *il en defendit (prohibió)* l'entrée aux Juifs, sous peine de mort. Saint-Grégoire de Nazianze dit cependant qu'on permettait aux Israélites d'entrer à *Ælia*, une fois par an, pour y pleurer; et Saint-Jérôme ajoute qu'on leur vendait au poids de l'or la permission de verser des larmes sur les cendres de leur patrie. Une multitude d'esclaves de l'un et de l'autre sexe furent vendus aux foires de Gaza et de Mambré; on rasa cinquante forteresses et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgades. La dispersion des Juifs date de cette époque; cependant l'histoire parle encore de quelques mouvements qui eurent lieu dans la Judée, sous les empereurs Antonin, Septime-Sévère et Caracalla. Jérusalem *était devenue (se habia vuelto)* païenne; le culte du vrai Dieu y reparut enfin sous le règne de Constantin et de sa mère (1), qui renversè-

(1) Santa Elena fué la madre de Constantino el Grande; este reformó á Bizancio, hoy Constantinopla, dándole su nombre. Fué el primer emperador cristiano, pues al ver en el cielo la vispera de una gran batalla, una cruz con este mote:

rent les idoles élevées sur le Saint-Sépulcre, et consacrèrent les Lieux Saints par des édifices que l'on voit encore aujourd'hui.

Cosroès, roi de Perse, s'empara de cette ville en 613, et vendit aux Hébreux, répandus dans la Judée, quatre-vingt-dix mille prisonniers chrétiens qu'ils égorgèrent. Pendant le cours de ces calamités, très-peu d'Hébreux s'obstinèrent à demeurer pauvres et méprisés, au milieu des ruines de leur patrie. On en voit encore un petit nombre pleurer sur les débris de la cité sainte, qui n'offre plus à l'œil du voyageur qu'un vaste et silencieux tombeau, qu'insulte une mosquée victorieuse, et près duquel gémissent quelques couvents chrétiens.

Le peuple juif, répandu parmi toutes les nations depuis le règne d'Adrien, est errant et dispersé sur la terre, ainsi que les prophètes l'avaient prédit, conservant avec constance son nom, ses mœurs, son culte et sa loi, servant de témoin à l'Évangile qu'il combat, et gardant toujours l'espérance d'être délivré par le Messie, qu'il attend et qu'il a méconnu et crucifié.

Le comte de Ségur. Histoire romaine.

«hoc signo viceris», con esta señal vencerás, prometió en su interior abrazar la religion cristiana, como lo hizo posteriormente; ganó la batalla y con ella el imperio. Esta cruz bordada en una bandera llamada Lábarum, Lábaro iba delante de los emperadores y fué su estandarte imperial.

22.—Combat des Thermopyles.

Pendant la nuit, Léonidas avait été instruit du projet des Perses par des transfuges échappés du camp de Xerxès; et le lendemain matin il le fut de leurs succès par des sentinelles accourues du haut de la montagne. A cette terrible nouvelle, les chefs des Grecs s'assemblèrent. Comme les uns étaient d'avis de s'éloigner des Thermopyles, les autres d'y rester, Léonidas les conjura de se réserver pour des temps plus heureux, et déclara que, quant à lui et à ses compagnons, il ne leur était pas permis de quitter un poste que Sparte leur avait confié. Les Thespiens protestèrent qu'ils n'abandonneraient point les Spartiates; les quatre cents Thébains, soit de gré, soit de force, prirent le même parti; le reste de l'armée eut le temps de sortir du défilé.

Cependant ce prince (1) se disposait à la plus hardie des entreprises. «Ce n'est point ici, dit-il à ses compagnons, que nous devons combattre; il faut marcher à la tente de Xerxès, l'immoler ou périr au milieu de son camp.» Ses soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant: «Nous en

(1) Leonidas era uno de los dos reyes que gobernaban la república de Esparta ó Lacedemonia, capital de la Laconia, y la mas ilustre despues de Atenas, de todas las repúblicas griegas.

prendrons bientôt un autre chez Pluton (1).» Toutes ces paroles laissaient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étaient unis par le sang et par l'amitié; il donne au premier une lettre, au second une comission secrète pour les magistrats de Lacédémone. «Nous ne sommes pas ici, disent-ils, pour porter des ordres, mais pour combattre;» et sans attendre sa réponse, il vont se placer dans les rangs qu'on leur avait assignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xerxès, qui avait déjà pris la fuite; ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent se reproduit à chaque instant avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affeux, annoncent que les troupes d'Hydarnès (2) sont détruites, que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Per-

(1) Pluton hermano menor de Júpiter y Neptuno, era, según la creencia de los Gentiles, dios del infierno.

(2) Este, general de Jerges, ayudado por un pastor del país había conseguido pasar el desfiladero por un sitio casi impracticable á la cabeza de 30,000 inmortales, motivó la determinacion de Leonidas de ir á buscar á los Persas dentro de sus mismas tiendas, para no verse con enemigos adelante y atrás.

ses, ne peuvent entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetaient au hasard dans la mêlée, et périsaient par les mains les uns des autres, lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs; ils se forment aussitôt, et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons et les troupes les plus aguerries de l'armée persane. Deux frères de Xerxès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates, y perdirent la vie. A la fin, les Grecs, quoique épuisés et affaiblis par leurs pertes enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite, et après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéla; ils s'y défendirent encore quelques moments, et contre les troupes qui les suivaient et contre celles qu'Hydarnès amenait de l'autre côté du détroit.

Ombres généreuses, votre mémoire subsistera plus longtemps que l'empire des Perses auxquels vous avez résisté, et, jusqu'à la fin des siècles, votre exemple produira dans les cœurs qui chérissent leur patrie, le recueillement ou l'enthousiasme de l'admiration (1).

(1) Leonidas y sus trescientos compañeros de armas no tuvieron mas mausoleo que una piedra sencilla en que gra-

Avant que l'action fut terminée, quelques Thébains, à ce qu'on prétend, se rendirent aux Perses. Les Thespiens partagèrent les exploits et la destinée des Spartiates, et cependant la gloire des Spartiates a presque éclipsé celle des Thespiens. Parmi les causes qui ont influé sur l'opinion publique, on doit observer que la résolution de périr aux Thermopyles fut dans les premiers un projet conçu, arrêté et suivi avec autant de sang-froid que de constance; au lieu que, dans les seconds, ce ne fut qu'une saillie de bravoure et de vertu, excitée par l'exemple. Les Thespiens ne s'élevèrent au-dessus des autres hommes que parce que les Spartiates s'étaient élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Lacédémone s'enorgueillit de la perte de ses guerriers: tout ce qui les concerne inspire de l'intérêt. Pendant qu'ils étaient aux Thermopyles, un Trachynien, voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xerxès (1), leur disait que le nombre de leurs traits suffirait pour obscurcir le soleil. «Tant mieux, répondit le Spartiate Dionécès: nous combattons à l'ombre.» Un autre, envoyé par Léonidas à Lacédémone, était détenu au bourg d'Alpénus par une fluxion sur les yeux: on vint lui dire que le détachement d'Hydarnès était des-

varon este verso de Simónides: *Transeunte vé à decir à Esparta que hemos muerto para obedecer sus leyes.*

(1) El ejército de Jerjes ascendía á mas de un millon de hombres.

endu de la montagne et pénétrait dans le défilé. Il prend aussitôt ses armes, ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendait.

Deux autres, également absents par ordre du général, furent soupçonnés, à leur retour, de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour se trouver au combat. Ce doute les couvrit d'infamie: l'un s'arracha la vie, l'autre n'eut d'autre ressource que de la perdre quelque temps après à la bataille de Platée.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante. Il apprit aux Grecs le secret de leur force, aux Perses celui de leur faiblesse. Xerxès effrayé d'avoir une si grande quantité d'hommes et si peu de soldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grèce renfermait dans son sein une multitude de défenseurs aussi intrépides que les Thespiens, et huit mille Spartiates semblables à ceux qui venaient de périr. D'un autre côté, l'étonnement dont ces derniers remplirent les Grecs se changea bientôt en un désir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, et les âmes à une élévation jusqu'alors inconnue. C'est le temps des grandes choses, et ce n'est pas celui qu'il faut choisir pour donner des fers à des peuples libres.

Barthélemy. Voyage d'Anacharsis.

23.—Passage du Niémen par Napoléon.

Le 23 juin, avant le jour, la colonne impériale atteignit le Niémen, mais sans le voir. La lisière d'une grande forêt prussienne et les collines qui bordent le fleuve cachaient la grande armée, prête à le franchir.

Napoléon, qu'une voiture avait transporté jusque là, monte à cheval à deux heures du matin. Il reconnut le fleuve russe sans se déguiser, comme on l'a dit faussement, mais en se couvrant de la nuit pour franchir cette frontière que cinq mois après il ne put repasser qu'à la faveur d'une même obscurité. Comme il paraissait sur cette rive, son cheval s'abattit tout à coup et le précipita sur le bord de fleuve. Une voix s'écria. «Ceci est d'un mauvais présage; un Romain reculerait.» On ignore si ce fut lui ou quelqu'un de sa suite qui prononça ces mots (1).

La reconnaissance faite, il ordonna qu'à la chute du jour suivant, trois ponts fussent jetés (*voz activa*) sur le fleuve, près du village de Poniémen; puis il se retira dans son quartier où il

(1) Un acontecimiento casi igual acaeció á César al empear su campaña de Africa, y á Guillermo el conquistador, al lanzarse de su navío para desembarcar en Inglaterra. Este comprendiendo el desaliento que no podría menos de cundir entre los suyos creyendo en tan funesto presagio, tuvo la presencia de espíritu de coger un puñado de tierra esclamando: Tierra! ya te tengo.

passa toute cette journée, tantôt dans sa tente, tantôt dans une maison polonaise, étendu sans force, dans un air immobile, au milieu d'une chaleur lourde, et cherchant en vain le repos.

Dès que la nuit fut venue, il se rapprocha du fleuve. Ce furent quelques sapeurs, dans une nacelle, qui le traversèrent d'abord. Etonnés, ils abordent et descendent sans obstacle sur la rive russe. Là, ils trouvent la paix; c'est de leur côté qu'est la guerre: tout est calme dans cette terre étrangère qu'on leur a dépeinte si menaçante. Cependant un simple officier de Cosaques, commandant une patrouille, se présente à eux. Il est seul, il semble se croire en pleine paix et ignorer que l'Europe entière en armes est *devant lui (en su presencia)*. Il demande à ces étrangers qui ils sont. «Français,» lui répondirent-ils.—«Que voulez-vous? reprit cet officier, et pourquoi venez-vous en Russie?» Un sapeur lui répondit brusquement: «Vous faire la guerre! prendre Wilna, délivrer la Pologne.» Et le Cosaque se retire; il disparaît dans les bois, sur lesquels trois de nos soldats, emportés d'ardeur, et pour sonder la forêt, déchargent leurs armes.

Ainsi le faible bruit de trois *coups de feu (tiros)*, auxquels on ne répondit pas, nous *apprit (anunció)* qu'une nouvelle campagne s'ouvrait, et qu'une grande invasion était commencée.

Ce premier signal de guerre irrita violemment l'empereur, soit prudence ou pressentiment. Trois

cents voltigeurs passèrent aussitôt le fleuve pour protéger l'établissement des ponts.

Devant nous était la frontière russe. Déjà, à travers les ombres, nos regards avides *cherchaient* à (*procuraban*) envahir cette terre promise à notre gloire. Il nous semblait entendre les cris de joie des Lithuaniens, à l'approche de leurs libérateurs. Nous nous figurions ce fleuve bordé de leurs mains suppliantes. Ici tout nous manquait, là tout nous serait prodigué! Ils s'empresseraient de pourvoir à nos besoins, nous allions être entourés d'amour et de reconnaissance. Qu'importait une mauvaise nuit! le jour allait bientôt renaître, et avec lui sa chaleur et toutes ses illusions. Le jour parut: il ne nous montra qu'un sable aride, désert, et de mornes et sombres forêts! Nos yeux alors se tournèrent tristement sur nous-mêmes, et nous nous sentîmes ressaisis d'orgueil et d'espoir par le spectacle imposant de notre armée réunie.

À trois cents pas du fleuve, sur la hauteur la plus élevée, on apercevait la tente de l'empereur. Autour d'elle toutes les collines, leurs pentes, les vallées, étaient couvertes d'hommes et de chevaux. Dès que la terre eut présenté au soleil toutes ces masses mobiles revêtues d'armes étincelantes, le signal fut donné, et aussitôt cette multitude commença à s'écouler en trois colonnes vers les trois ponts. On les voyait serpenter en descendant la courte plaine qui les séparait du Niémen, s'en approcher, gagner les trois passages, s'allon-

ger et se rétrécir pour les traverser et atteindre enfin ce sol étranger qu'elles allaient dévaster, et qu'elles devaient bientôt couvrir de leurs vastes débris. L'ardeur était si grande, que deux divisions d'avant-garde, se disputant l'honneur de passer les premières, furent près d'en venir aux mains ; on eut quelque peine à les calmer. Napoléon se hâta de poser le pied sur les terres russes. Il fit sans hésiter ce premier pas vers sa perte. Il se tint d'abord près du pont, encourageant les soldats de ses regards. Tous le saluèrent de leur cri accoutumé. Ils parurent plus animés que lui, soit qu'il se sentit peser sur le cœur une si grande agression, soit que son corps affaibli ne pût supporter le poids d'une chaleur excessive, ou que déjà il fut étonné de ne rien trouver à vaincre.

L'impatience enfin *le saisit (se apoderó de él)*. Tout-à-coup il s'enfonça à travers le pays, dans la forêt qui bordait le fleuve. Il courait de toute la vitesse de son cheval ; dans son empressement, il semblait qu'il voulût tout seul atteindre l'ennemi. *Il fit (Anduvo)* plus d'une lieue dans cette direction, toujours dans la même solitude, après quoi il fallut bien revenir près des ponts, d'où il redescendit avec le fleuve et sa garde vers Kowno.

On croyoit entendre gronder le canon. Nous écoutions en marchant de quel côté le combat s'engageait (*empeñaba*). Mais, à l'exception de quelques troupes de Cosaques, ce jour-là, comme les suivants, le ciel se montra notre ennemi. En effet,

à peine l'empereur avait-il passé le fleuve, qu'un bruit sourd avait agité l'air. Bientôt le jour s'obscurcit, le vent s'éleva et nous apporta les sinistres roulements du tonnerre. Ce ciel menaçant, cette terre sans abri, nous attrista. Quelques-uns même, naguère enthousiastes, en furent effrayés comme d'un funeste présage. Ils crurent que ces nuées enflammées s'amoncelaient sur nos têtes et s'abaisaient sur cette terre pour nous en défendre l'entrée.

Il est vrai que l'orage fut grand comme l'entreprise. Pendant plusieurs heures, ses lourds et noirs nuages s'épaissirent et pesèrent sur toute l'armée; de la droite à la gauche, et sur cinquante lieues d'espace, elle fut tout entière menacée de ses feux et accablé de ses torrents: les routes et les champs furent inondés; la chaleur de l'atmosphère fut changée subitement en un froid désagréable. Dix mille chevaux périrent dans la marche, et surtout dans les bivacs qui suivirent. Une grande quantité d'équipages restèrent abandonnés dans les sables; beaucoup d'hommes succombèrent ensuite.

Un couvent servit d'abri à l'empereur contre la première fureur de cet orage. Il en repartit aussitôt pour Kowno, où régnait le plus grand désordre. Le fracas des coups de tonnerre n'était plus entendu; ces bruits menaçants qui grondaient encore sur nos têtes, semblaient oubliés; car, si ce phénomène, commun dans cette saison, a pu

étonner quelques esprits, pour la plupart, le temps des présages est passé. Un scepticisme, ingénieux chez les uns, insouciant et grossier chez les autres, de terrestres passions, des besoins impérieux, ont détourné l'âme des hommes de ce ciel d'où elle vient et où elle doit retourner. Aussi, dans ce grand désastre, l'armée ne vit qu'un motif de colère contre le sort ou le ciel, qui par hasard ou autrement, lui donnait un si terrible présage.

Ce jour-là même, un malheur particulier vint se joindre, à ce désastre général. Au-delà de Kowno, Napoléon s'irrite contre la Vilia, dont les Cosaques ont rompu le pont, et qui s'oppose au passage d'Oudinot. Il affecte de la mépriser, comme tout ce qui lui faisait obstacle, et il ordonne à un escadron de Polonais de sa garde de se jeter dans cette rivière. Ces hommes d'élite s'y précipitèrent sans hésiter. D'abord ils marchèrent en ordre, et, quand le fond leur manqua, ils redoublèrent d'efforts. Bientôt ils atteignirent à la nage le milieu des flots. Mais ce fut là que le courant plus rapide les désunit. Alors leurs chevaux s'effrayent, ils dérivent et sont emportés par la violence des eaux. Ils ne nagent plus, ils flottent dispersés. Leurs cavaliers luttent et se débattent vainement, la force les abandonne; enfin ils se résignent. Leur perte est certaine; mais c'est à leur patrie, c'est devant elle, c'est pour leur libérateur qu'ils se sont dévoués, et prêts

d'être engloutis, suspendant leurs efforts, ils tournent la tête vers Napoléon et s'écrient: VIVE L'EMPEREUR! On en remarqua trois surtout, qui, ayant encore la bouche hors de l'eau, répétèrent ce cri, et périrent aussitôt. L'armée était saisie d'horreur et d'admiration.

Quant à Napoléon, il ordonna vivement et avec précision tout ce qu'il fallut pour en sauver le plus grand nombre, mais *sans paraître ému (sin commoverse al parecer)*, soit habitude de se maîtriser, soit qu'à la guerre il regardât les émotions du cœur comme des faiblesses dont il ne devait pas donner l'exemple et qu'il fallait vaincre, soit enfin qu'il entrevit de plus grands malheurs, devant lesquels celui-là n'était rien.

Le général Ph. de Ségur. Histoire de la campagne de 1812.

24.—Passage des Alpes par François 1.^{er}

On part; un détachement reste et se fait voir sur le mont Cénis et sur le mont Genève, pour inquiéter les Suisses et leur faire craindre une attaque. Le reste de l'armée passe à gué la Durance et s'engage dans les montagnes, du côté de Guilestre; trois mille pionniers la précèdent. Le fer et le feu lui ouvrent une route difficile et périlleuse à travers les rochers; on remplit des vi-

des immenses avec des fascines et de gros arbres: on bâtit des ponts de communication; on traîne, à force d'épaules et de bras, l'artillerie dans quelques endroits inaccessibles aux bêtes de somme: les soldats aident les pionniers; les officiers aident les soldats; tous indistinctement manient la pioche et la cognée, poussent aux roues, tirent les cordages; on gravit les montagnes: on fait des efforts plus qu'humains; on brave la mort, qui semble ouvrir mille tombeaux dans ces vallées profondes que l'Argentière arrose, et où des torrents de glaces et de neiges fondues par le soleil se précipitent avec un fracas épouvantable. On ose à peine les regarder de la cime des rochers, sur lesquels on marche en tremblant par des sentiers étroits, glissants et raboteux, où chaque faux pas entraîne une chute, et d'où l'on voit souvent rouler au fond des abîmes et les hommes et les bêtes avec toute leur charge. Le bruit des torrents, les cris des mourants, les hennissemens des chevaux fatigués et effrayés, étaient horriblement répétés par tous les échos des bois et des montagnes, et venaient redoubler la terreur et le tumulte.

On arriva enfin à une dernière montagne, où l'on vit avec douleur tant de travaux et tant d'efforts prêts à échouer. La sape et la mine avaient renversé tous les rochers qu'on avait pu aborder et entamer; mais que pouvaient-elles contre une seule roche vive, escarpée de tous côtés, impénétrable au fer, presque inaccessible aux hommes?

Navarre (1), qui l'avait plusieurs fois sondée, commençait à désespérer du succès, lorsque des recherches plus heureuses lui découvrirent une veine plus tendre, qu'il suivit avec la dernière précision ; le rocher fut entamé par le milieu, et l'armée, introduite au bout de huit jours dans le marquisat de Saluces, admira ce que peuvent l'industrie, l'audace et la persévérance.

Gaillard. Histoire de François 1.^{er}

25 — Règne de Charlemagne.

Charlemagne songea à retenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites, et à empêcher l'oppression du clergé et des hommes libres. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'Etat, qu'ils furent contrebalancés et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse d'expédition en expédition ; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef : le prince était grand, l'homme l'était davantage. Les

(1) Pedro de Navarro, célèbre capitán del siglo XV, formó parte también de la expedición contra Orán, dirigida por el cardenal Fray Francisco Gimenez de Cisneros, apoderándose de aquella ciudad el 17 de mayo de 1509.

rois, ses enfants (1), furent ses premiers sujets, les instruments de son pouvoir et les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables règlements; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit, dans les lois de ce prince, un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus. Il savait punir; il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, les difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Ses affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers, jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré; son caractère était doux, ses manières simples; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il mit une règle admirable dans sa dépense: il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie; un père de famille pourrait apprendre dans ses lois à gouverner sa

(1) Los tres hijos de Carlomagno llevaron en vida de su padre el título de reyes de Italia, Aquitania y Germania,

maison. On voit dans ses Capitulaires la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot: il ordonnait qu'on vendit les œufs des basses-cours de ses domaines et les herbes inutiles de ses jardins, et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers.

Montesquieu. Esprit des lois.

26.—Suite des conquêtes d'Alexandre.

Alexandre fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu. Pour rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur; mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandaient du repos: réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant mais comme un dieu; mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut courte; à

l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir ses affaires, laissant un frère imbécile et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids.

Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et son empire, est (1) qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prédit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde; pour les retenir, ou de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles par des batailles sanglantes, et il expira à la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort. Son empire fut partagé, toute sa maison fut exterminée, et la Macédoine, l'ancien royaume de ses ancêtres, passa à une autre famille. Ainsi ce conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine,

(1) El genio de la lengua francesa requiere, según el parecer de los gramáticos, que en las oraciones en que el verbo ser (*être*) vaya después de otra precedido de *ce*, lleve este mismo, *ce*, si á *être* le sigue otro verbo; por consiguiente sería: Mais ce qu'il y avait . . c'est qu'il laissait (este segundo *ce* (*c'*) no se traduce).

la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il aurait pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères; mais parce qu'il avait été trop puissant, il fut la cause de la perte des siens. Et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes!

Bossuet. Discours sur l'Histoire universelle.

27.—La Providence prouvée par l'Histoire.

Ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la Providence. Dieu tient du haut des cieux les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main. Tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants (*puesto por: s'il veut faire des conquérants*), il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des légistateurs, il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les Etats, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine toujours courte par quelque endroit; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances; il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même; elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses

propres subtilités, ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce, par ce moyen, ses redoutables jugements selon les règles de sa justice toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Égypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas: Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose, pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égar de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De la sorte tout concourt à la même fin; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans ces rencontres particulières.

Par là se vérifie ce que dit l'Apôtre, que

«DIEU EST HEUREUX, ET LE SEUL PUISSANT ROI DES ROIS, ET SEIGNEUR DES SEIGNEURS.» Heureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable : qui donne et qui ôte la puissance; qui la transporte d'un homme à un autre d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont les maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir (1), loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore; qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils.

Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un

(1) Lástima grande que en un trozo de tanta elocuencia y de apreciaciones tan exactas, muy dignas por otra parte de su autor, se haya deslizado por dos veces un hiato de efecto muy desagradable como esta forma, ni ils ne sont les maîtres.... ni ils ne peuvent prévoir! No se crean pues los alumnos autorizados á usarlo porque Bossuet lo haya hecho.

amour immense de la liberté ; il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrenée par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquin. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée.

Bossuet. Histoire universelle.

28.—Bataille de Rocroi.

Vers les premiers jours du règne de Louis XIV, le duc d'Enghien, que Dieu avait choisi pour le défendre, conçut un dessein que les vieillards expérimentés ne purent atteindre, mais la victoire le justifia devant Rocroi: l'armée ennemie est plus forte, il est vrai; elle est composée de ces vieilles bandes wallones, italiennes et espagnoles qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors; mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspirait à nos troupes le besoin pressant de l'État, les avantages passés et un jeune prince qui portait la victoire

dans ses yeux? Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais pour décider la querelle comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas? Le jeune prince parut un autre homme: touché d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière; son courage croissait avec les périls et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, le duc d'Enghien reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour et dès la première bataille il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain à l'heure marquée il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre.

Le voyez-vous comme il vole ou à la victoire ou à la mort! Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups.

Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sau-

raient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants; trois fois, il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers les bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés; le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enhien que le combat.

Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci toujours en garde craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres *en furie* (*enfurece á*). On ne voit plus que carnage, le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que ce grand prince qui ne put voir égorger ces lions comme de timides agneaux, calma les courages émus et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers lorsqu'ils virent qu'ils n'avaient plus de salut que dans les bras du vainqueur! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence

ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore plus volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! mais il se trouva par terre parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroi, en devait achever les restes dans les plaines de Lens; ainsi la première bataille fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou; et dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage!

Bossuet. Oraison funèbre du prince de Condé.

29.—Amour de la Patrie.

La société humaine demande qu'on aime la terre où l'on habite ensemble; on la regarde comme une mère et une nourrice commune, on s'y attache et cela unit. C'est ce que les latins appellent *CARITAS PATRII SOLI*, l'amour de la patrie, et ils la regardent comme un lien entre les hommes.

Les hommes, en effet, se sentent liés par quelque chose de fort, lorsqu'ils songent que la même terre qui les a portés et nourris étant vivants, les

recevra en son sein quand ils seront morts. «Votre demeure sera la mienne; votre peuple sera le mien, disait Ruth à sa belle-mère Noémi; je mourrai dans la terre où vous serez enterrée, et j'y choisirai ma sépulture.»

Joseph mourant dit à ses frères: «Dieu vous visitera et vous établira dans la terre qu'il a promise à nos pères: emportez mes os avec vous.» *Ce fut là (Esta fué)* sa dernière parole. Ce lui est une douceur (1), en mourant, d'espérer de suivre ses frères dans la terre que Dieu leur donne pour leur patrie, et ses os y reposeront plus tranquillement au milieu de ses concitoyens.

C'est un sentiment naturel à tous les peuples. Thémistocle, athénien, était banni de sa patrie comme traître; il en machinait la ruine (2) avec le roi de Perse, à qui il s'était livré. Et, toutefois, en mourant, il oublia Magnésie, que le roi lui avait donnée, quoiqu'il y eût été si bien traité. et il ordonna à ses amis de porter se os dans l'Attique (3), pour les y inhumer secrètement, à cause que la rigueur des décrets publics ne permettait pas qu'on le fit d'une autre sorte. Dans

(1) *Ce lui est une douceur...* Le es grato. *Ce lui est que hoy parece olvidado* por los literatos es un giro muy sencillo y propio de la lengua francesa; solo recordamos, de entre los modernos, haberlo visto en Châteaubriand.

(2) *Il en machinait la ruine...* ideaba su ruina, es tambien muy del genio del mismo idioma.

(3) *Sus amigos egecutaron su postrera voluntad.*

les approches de la mort, où la raison revient et où la vengeance cesse, l'amour de la patrie se réveille : il croit satisfaire à sa patrie ; il croit être rappelé de son exil après sa mort, et, comme ils parlaient alors, que la terre serait plus bénigne et plus légère à ses os.

C'est pourquoi de bons citoyens s'affectionnent à leur terre natale. « J'étais devant le roi, dit Néhémias, et je lui présentais à boire, et je paraissais languissant en sa présence. » Et le roi me dit : « Pourquoi votre visage est-il si triste, puisque je ne vous vois point malade ? » Et je dis au roi : « Comment pourrais-je n'avoir pas le visage triste, puisque la ville où mes pères sont ensevelis est déserte, et que ses portes sont brûlées ? Si vous voulez me faire quelque grâce, renvoyez-moi en Judée, en la terre du sépulcre de mon père, et je la rebâtirai. »

Etant arrivé en Judée, il appelle ses concitoyens, que l'amour de leur commune patrie unissait ensemble. « Vous savez, dit-il, notre affliction. Jérusalem est déserte ; ses portes sont consumées par le feu ; venez et unissons-nous pour la rebâtir. »

Tant que les Juifs demeurèrent dans un pays étranger et si éloigné de leur patrie, ils ne cessèrent de pleurer, et d'enfler, pour ainsi parler, de leurs larmes, les fleuves de Babylonne, en se souvenant de Sion. Ils ne pouvaient se résoudre à chanter leurs agréables cantiques, qui étaient les cantiques du Seigneur, dans une terre étrangère.

Leurs instruments de musique, autrefois leur consolation et leur joie, demeuraient suspendus aux saules plantés sur la rive, et ils en avaient perdu l'usage. «O Jérusalem! disaient-ils, si jamais je puis t'oublier, puissé-je m'oublier moi-même (1)!» Ceux que les vainqueurs avaient laissés dans leur terre natale s'estimaient heureux, et ils disaient au Seigneur, dans les psaumes qu'ils lui chantaient durant la captivité: «Il est temps, ô Seigneur! que vous ayez pitié de Sion: vos serviteurs en aiment les ruines mêmes et les pierres démolies, et leur terre natale, *toute désolée qu'elle est (por asolada que esté)*, a encore toute leur tendresse et toute leur compassion.»

Bossuet. Histoire universelle.

ANECDOTES.

30.—Combat d'une Lionne et d'un Eléphant.

Un combat très-curieux fut livré à Liverpool, entre une lionne et l'éléphant femelle, M.^{lle} Djeck, dont on a admiré longtemps à Paris la souplesse et l'habileté.

(1) Si jamais je puis t'oublier, puissé-je m'oublier moi-même... Si he de olvidarte algun dia ántes me olvide á mi mismo.

Un célèbre écuyer anglais avait réuni dans son cirque à Liverpool cet éléphant et d'autres animaux, qui devaient y donner des représentations. On avait construit une écurie pour *miss* (*señorita en inglés*) Djeck dans un bâtiment attenant au cirque. Les cages des animaux étaient placées sous le même hangar.

Depuis plusieurs semaines, toutes ces espèces différentes et ennemies vivaient en bonne intelligence, grâce à leur isolement individuel, lorsqu'un beau jour, avant l'introduction du public, et pendant que l'écuyer à cheval dans le manège faisait la répétition de ses exercices, un des garçons laissa échapper de sa cage la lionne *Fanny* laquelle, exaltée aussitôt par le libre exercice de ses mouvements, se mit à parcourir l'espace avec des bonds furieux et des rugissements terribles.

Tous les écuyers et garçons *de s'enfuir aussitôt* (*se acogieron al punto*) dans les écuries, dont ils refermèrent la porte. L'écuyer, déjà poursuivi par la lionne, n'eut d'autre moyen pour se mettre en sûreté, que de faire franchir la barrière à son cheval, sans avoir besoin de grands coups d'éperons; car le cheval était suffisamment stimulé par la terreur profonde que le rugissement léonin imprime naturellement à tous les animaux.

Les garçons avaient pris le parti de monter sur les cages des animaux, qui tous, et surtout les singes et les serpents eux-mêmes, étaient vi-

vement agités dans leurs loges, à l'aspect des mouvements desordonnés de la lionne. Il ne restait d'exposé à ses attaques que M. Huguet, cornac (1) de miss Djeck, qui, en ce moment, donnait à manger à son éléphant. Voyant la lionne se précipiter vers lui, ce M. Huguet eut la présence d'esprit de se réfugier entre les jambes et sous le corps de l'éléphant.

C'est alors que commença un combat que les *gentlemen* (voz compuesta en inglés de *gentle y man*, gentil hombre, hidalgo, que cambia el man en men para el plural), amateurs si passionnés des simples combats de coqs, auraient payé force guinées, s'ils avaient pu en jouir. La lionne courut sur l'éléphant: celui-ci défendit courageusement son maître, élevant d'abord sa trompe en l'air, abaissant ses défenses, et levant le pied pour broyer son ennemi, si ce dernier tentait de l'attaquer sous le ventre. L'éléphant était là comme une citadelle sur la défensive, attendant les assauts de l'ennemi, et prêt à profiter de ses fautes. La lionne, irritée de la résistance, et se livrant aux élans d'un courage inconsidéré, se précipita sur une des jambes de l'éléphant, et s'y accrocha en lui faisant de cruelles morsures; mais aussitôt l'éléphant la saisit avec sa trompe, l'enveloppa d'une forte étreinte, et lui fit ainsi lâcher prise et perdre la respiration; et la faisant tourner en l'air, la lança à l'autre extrémité du cirque, où la lionne vint tomber sans mouvement.

(1)
cornac, conductor de elefante.

La pauvre Fanny, instruite à redouter désormais les éléphants fut, recueillie par les garçons, qui l'enveloppèrent de couvertures et la remirent dans sa loge; on espère la sauver. M. Huguet, pendant ce combat qui fut de huit à dix minutes, temps fort long sans doute pour la position critique où il se trouvait, ne reçut pas la moindre atteinte des griffes de la lionne. Miss Djeck parut ensuite s'applaudir de sa victoire, et témoigna surtout, par les caresses qu'elle fit à son conducteur avec sa trompe, la joie qu'elle éprouvait de l'avoir arraché à un si grand danger; elle semblait vouloir s'assurer par elle-même qu'il était sain et sauf, et qu'il n'avait reçu aucune blessure.

Le bruit de cette prouesse attira le lendemain au Cirque un concours extraordinaire de spectateurs, empressés d'admirer l'intelligent et courageux animal, que les suites du combat faisaient un peu boiter, et qui n'en a pas moins exécuté tous ses exercices avec sa précision, son entente de la scène, et sa logique habituelles.

Anonyme.

31.—Politesse de Louis XIV et de Frédéric II.

Louis XIV disait (*dire*): L'EXACTITUDE, C'EST LA POLITESSE DES ROIS. Rarement il manqua d'être exact aux *rendez-vous* (*cita*) qu'il assignait; mais s'il était exact, il exigeait qu'on fût empressé. Ses

voitures un jour n'étant arrivées qu'à l'heure précise où il les avait demandées. J'AI PENSÉ ATTENDRE, (*Creí tener que esperar,*) dit-il en regardant sa montre.

Quel exemple de politesse ne donna-t-il pas toutefois quand outragé par Lauzun (1), qui, brisant son épée, lui avait dit: «Je ne veux plus servir un roi qui manque à sa parole,» il jeta sa canne par la fenêtre, en s'écriant: «IL NE SERA PAS DIT (*No se dirá*) QUE J'AI BATTU UN GENTILHOMME.» Jamais on n'a battu son homme plus poliment; jamais on n'a porté plus loin le sentiment de toutes les convenances. La civilité n'est pas autre chose.

Citons un autre trait de politesse royale, trait aussi spirituel que celui-là est noble: il est d'un roi qui a reçu aussi le nom de Grand.

Frédéric prenait beaucoup de *tabac (rapé)*; pour s'éviter la peine de fouiller dans sa poche (2), il avait fait placer sur chaque cheminée de son appartement une tabatière où il puisait au besoin. Un jour il voit, de son cabinet, un de ses pages qui, ne se croyant pas vu, et curieux de goûter du tabac royal, mettait sans façon les doigts dans la boîte ouverte sur la cheminée de la pièce voi-

(1) El duque de Lauzun habia conseguido de Luis XIV el favor de casarse con la Sta. de Montpensier, nieta de Enrique IV; no tuvo sin embargo lugar el matrimonio.

(2) No está usado con propiedad el verbo *s'éviter la peine*, debiera ser *s'épargner*.

sine. Le roi ne dit rien d'abord; mais au bout d'une heure il appelle le page, se fait apporter la tabatière; et après avoir invité l'indiscret à y prendre un prise: «Comment trouvez-vous ce tabac?—Excellent, Sire.—Et cette tabatière?—Superbe, Sire.—Hé bien! Monsieur, prenez-la, car je la crois trop petite pour nous deux.»

A. V. Arnault.

32.—Cartouche ou la visite nocturne (1).

M.^{me} la marquise de Beaufremont était rentrée chez elle à deux heures du matin; et quand ses femmes l'eurent deshabillée, elle ne manqua pas de les renvoyer pour écrire et pour veiller tout à son aise *au coin (al lado, al amor)* de son feu. Elle écrivait un journal qu'on n'a pas retrouvé dans ses papiers; et c'est grand dommage en vérité! car elle était sans pareille en fait d'intelligence. Elle avait toujours remarqué cinquante mille choses auxquelles on n'avait pas pris garde, et qu'on se reprochait toujours de n'avoir pas observées comme elle. Malheur à tous ceux qui parlaient devant elle avec l'intention de surpren-

(1) Ladrón muy famoso cuyo poder fué tanto que llegó á dar salvos-conductos para viajar, hace cosa de un siglo próximamente, y que tenía espías en la mayor parte de los palacios de la grandeza francesa.

dre leur auditoire ou de lui dérober quelque chose! Fontenelle disait toujours que c'était LA FEMME AUX APERÇUS LUMINEUX, dont il est question dans les MILLE ET UN JOURS (1).

Tant il y a (*El hecho es*) que pendant cette nuit elle entendit premièrement un bruit étouffé dans sa cheminée, et qu'elle aperçut bientôt un nuage de suie, des nids d'hirondelle et des platras, qui dégringolèrent pêle-mêle avec un homme armé jusqu'aux dents. Comme il avait fait rouler la bûche avec les tisons jusqu'au milieu de la chambre, la première chose qu'il fit ce fut de prendre les tenailles et de replacer méthodiquement tous les tisons dans la cheminée; il repoussa du pied quelques charbons enflammés sans les écraser sur le tapis, et puis il se tourna du côté de la marquise, à laquelle il fit la révérence.—Madame, oserai-je vous demander à qui j'ai l'honneur de parler?—Monsieur, je suis M.^{me} de Beaufremont, mais comme je ne vous connais pas du tout, comme vous n'avez pas la pyhsionomie d'un voleur, et comme vous avez les procédés les plus soigneux pour mon mobilier, je ne devine pas pourquoi vous arrivez ainsi dans ma chambre à un heure qui n'est pas celle des visites?—Madame, je n'avais pas l'intention d'entrer dans votre appartement... Auriez-vous la bonté de m'accompagner jusqu'à la porte de votre hôtel, ajouta-t-il, en tirant un

(1) Un libro de cuentos parecidos á los de las Mil y una noches.

pistolet de sa ceinture, et en prenant une bougie allumée?—Mais Monsieur...—Madame, ayez la complaisance de vous dépêcher, poursuivit-il en armant son pistolet, nous allons descendre ensemble, et vous ordonnerez au *suisse* (*portero*) de tirer le cordon... Mettez votre mantelet, Madame, et ne restez pas en peignoir; il fait un froid extraordinaire.

Enfin tout s'arrangea suivant le programme; et M.^{me} de Beauffremont resta si troublée qu'elle fut obligée de s'asseoir dans la loge du suisse, aussitôt que ce diable d'homme eut passé la porte. Alors elle entendit qu'on frappait à la fenêtre de la loge qui donnait sur la rue.—Monsieur le suisse, disait la même voix, je suis Cartouche, je suis Cartouche, entendez-vous bien; et j'ai fait cette nuit une ou deux lieues sur les toits, parce que j'étais pourchassé par les mouchards.... Mais du reste on aura de mes nouvelles après-demain, par la *petite poste* (*correo interior*).

M.^{me} de Beauffremont remonte chez elle et fait réveiller son mari, qui lui soutint que c'était un cauchemar, et qu'elle avait fait (*habita tenido*) un mauvais rêve; mais elle reçut deux ou trois jours après une lettre d'excuses et de remerciements tout-à-fait respectueuse et très-bien tournée, dans laquelle était inclus un sauf-conduit pour M.^{me} de Beauffremont, avec un acte d'autorisation pour en délivrer à douze familles à son choix. La lettre avait été précédée par une petite boîte qui renfer-

mais un beau diamant sans monture ; et la pierre fut estimée chez M.^{me} Lempereur à 2000 écus (1), que le marquis de Beaufremont fit déposer pour les malades de l'Hôtel-Dieu entre les mains du trésorier de Notre-Dame.

Extrait des souvenirs de la marquise de Créqui.

33.—Mieux que ça.

Mas aunts.

L'empereur Joseph II n'aimait ni la représentation ni l'appareil, témoin ce fait qu'on se plaît à citer. Un jour, que revêtu d'une simple redingote boutonnée, accompagné d'un seul domestique sans livrée, il était allé dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin aux environs de Vienne, il fut surpris par la pluie, *comme (en lugar de quand)* il reprenait le chemin de la ville.

Il en était encore éloigné, lorsqu'un piéton, qui regagnait aussi la capitale, fait signe au conducteur d'arrêter,—ce que Joseph II fait aussitôt.—Monsieur, lui dit le militaire (car c'était un sergent), y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander une place à côté de vous? cela ne vous gênerait pas prodigieusement, puisque vous êtes seul dans votre calèche, et *ménagerait (preservaría)*

(1) Moneda equivalente á tres francos ó sean 11 rs. 40 cénts. de la nuestra.

mon uniforme que je mets aujourd'hui pour la première fois.—Ménageons votre uniforme, mon brave, lui dit Joseph, et mettez-vous là. D'où venez-vous?—Ah! dit le sergent, je viens de chez un garde-chasse de mes amis où j'ai fait un fier déjeuner.—Qu'avez vous donc mangé de si bon?—Devinez.—Que sais-je, moi, une soupe à la bière?—Ah! bien, oui, (*Buena es esta!*) une soupe; mieux que ça.—De la choucroute?—Mieux que ça.—Une longe de veau?—Mieux que ça, vous dit-on.—Oh! ma foi (*Por vida mia*), je ne puis plus (*ya; plus despues de verbo precedido de ne se traduce por ya*) deviner, dit Joseph.—Un faisan, mon digne homme, un faisan tiré sur les plaisirs de Sa Majesté (*muerto en los cotos de S. M.*), dit le camarade en lui frappant sur la cuisse.—Tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, il n'en devait être que meilleur?—*Je vous en réponds (Os lo aseguro).*

Comme on approchait de la ville, et que la pluie tombait toujours (*seguia cayendo*), Joseph demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait, et où il voulait qu'on le descendit.—Monsieur, c'est trop de bonté, je craindrais d'abuser de...—Non, non, dit Joseph, votre rue? Le sergent, indiquant sa demeure, demanda à connaître (*deseo conocer*) celui dont il recevait tant d'honnêtetés.—A votre tour, dit Joseph, devinez.—Monsieur est militaire, sans doute?—Comme dit Monsieur—Lieutenant?—Ah! bien oui, lieutenant; mieux que ça.—Capitaine?—Mieux que ça.—Colonel peut-être?

—Mieux que ça, vous dit-on.—Comment diable, dit l'autre en se rencognant aussitôt dans la calèche, seriez-vous feld-maréchal.—Mieux que ça.—Ah! mon Dieu, c'est l'empereur!—Lui-même, dit Joseph se déboutonnant pour montrer ses décorations. Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture; l'invalidé se confond en excuses et supplie l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre.—Non pas, lui dit Joseph; après avoir mangé mon faisán, vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi aussi promptement; j'*entends bien (quiero)* que vous ne me quittiez qu'à votre porte. Et il l'y descendit.

Anonyme.

34.—Zadig.

Un jour, en se promenant auprès d'un petit bois, Zadig vit accourir à lui un eunuque de la reine suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient ça et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux.

—Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine?

—Zadig, répondit modestement: c'est une chienne et non pas un chien.

—Vous avez raison, répartit le premier eunuque.

—C'est une épagneule très-petite, ajouta Zadig; *elle a fait depuis peu des chiens (hace poco que ha*

parido); elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très-longues.

—Vous l'avez donc vue, dit le premier eunuque tout essoufflé?

—Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne.

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand veneur s'adressa à Zadig, et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi.

—C'est, dit Zadig, le cheval qui galope le mieux; il a cinq pieds de haut, le sabot très-petit; il porte une queue de trois pieds et demi de long; les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats; ses fers sont d'argent à onze deniers.

—Quel chemin a-t-il pris? Où est-il? demanda le grand veneur.

—Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand *desterham* (1), qui

(1) Gran reunion compuesta en un principio de altos dignatarios, y hombres eminentes por su ciencia ó virtud.

le condamna au knout (1), et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la dure nécessité de réformer leur arrêt, mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces d'or pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu. Il fallut d'abord payer cette amende, après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand desterham; il parla en ces termes:

«Etoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmane que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé: je me promenais vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très-illustre grand veneur; j'ai vu sur le sable les traces d'un animal et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien; des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient tou-

(1) Suplicio que consiste en dar latigazos en las espaldas y que está aun en uso en Rusia.

jours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles longues ; et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si j'ose le dire.

«A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval : elles étaient toutes à égales distances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui par le mouvement de droite et de gauche a balayé cette poussière ; j'ai vu, sous les arbres qui forment un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées, et j'ai connu que ce cheval y avait touché et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les bossettes contre une pierre de touche, et j'en ai fait l'essai. J'ai jugé enfin, par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré à onze deniers de fin.»

Tout les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig ; la nouvelle en vint jusqu'au

roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans la chambre et dans le cabinet, et quoique plusieurs mages (1) opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendit l'amende de quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné.

Voltaire.

35. -L'Habit du Chevalier de Grammont.

La reine d'Angleterre, femme de Charles II, avait imaginé une mascarade où ceux qu'elle nomma pour danser devaient représenter les différentes nations. Elle donna du temps pour s'y préparer, et durant ce temps, on peut croire que les tailleurs, les couturières et les brodeurs ne furent pas sans occupation. Le roi, qui ne cherchait qu'à *faire plaisir (complacer)* au chevalier de Grammont, lui demanda s'il voulait être de cette fête: «Sire, lui répondit le chevalier, de toutes les bon-

(1) Magos, se daba este nombre en el Oriente á los sábios. En esta anécdota de pura ficción se advierte una mezcla de las costumbres de Oriente y Occidente, se habla á la par de un eunuco y un montero mayor etc. para hacernoslo comprender; sin embargo bajo su frivolidad sarcástica y ligera encierra un sentido moral profundo. El autor se propone probar cuán superior es un verdadero sábio á la turba de poderosos que le condenan sin oírle, solo por los talentos que le distinguen y elevan sobre ellos.

tés qu'il vous a plu de me témoigner depuis que je suis ici, cette dernière m'est la plus sensible.— Et comment vous mettrez-vous pour le bal? lui demanda le prince. Je vous laisse le choix des nations.—Si cela est, reprit le chevalier de Grammont, je m'habillerai à la française pour me déguiser; car on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglais dans votre ville de Londres. Quant à mon costume, je ferai partir demain pour Paris, Termes, mon valet de chambre, et, si je ne vous montre à son retour le plus bel habit que vous ayez encore vu, tenez-moi pour la nation la plus déshonorée de votre mascarade.»

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage; et, son maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courrier ne pouvait pas encore être débarqué, qu'il commençait à compter les moments dans l'attente du retour.

Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devaient composer étaient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement était si remarquable dans les plus frivoles; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin en habit de ville qui avait déjà paru.—La chose était monstrueuse pour la conjoncture et nouvelle pour lui. Vainement portait-il le plus beau point, la perruque la plus

vaste et la mieux poudrée (1) qu'on pût voir; son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenait pas à la fête.

Le roi s'en aperçut d'abord. «Chevalier de Grammont, lui dit-il, Termes n'est donc pas arrivé?—Pardonnez-moi, Sire, dit-il, Dieu merci.—Comment!, Dieu merci, dit le roi; lui serait-il arrivé quelque chose par les chemins?—Sire, dit le chevalier, voici l'histoire de mon habit et de M. Termes, mon courrier. A ces mots, le bal, tout prêt à commencer, fut suspendu. Tous ceux qui devaient danser faisaient cercle autour de Grammont. Il poursuivit ainsi son récit.

«Il y a deux jours que ce coquin devrait être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivait pas. Enfin après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la ceinture, fait, enfin, comme un excommunié. «Hé bien, M. le faquin, lui dis-je, *voilà de vos façons de faire (hé aquí una de las vuestras!)* vous vous faites attendre jusqu'à l'extrémité: encore est-ce

(1) Habiendo sido encerrado el joven duque de Richelieu en la Bastilla durante la minoría de Luis XIV y habiendo salido joven aun pero con el cabello cano, su amante Mad. de Longueville indujo á algunas damas y caballeros á presentarse con la cabeza empolvada en las reuniones, dando con esto un ejemplo que cundió en la corte de Ana de Austria y de allí á las demas de Europa en donde se sostuvo tan estravagante moda hasta fines del siglo pasado y principios de este.

un miracle que vous êtes arrivé.—Oui, monsieur, dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde que M. le duc de Guise lui-même a pris la peine de commander.—Donne-le donc, bourreau, lui dis-je.—Monsieur, si je n'ai pas mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai quittés d'un moment.—Et où est-il, traître, qui ne fais que raisonner *dans le temps où (cuando)* je devrais être habillé?—Je l'avais, dit-il, empaqueté, serré, ployé, que toute la pluie du monde n'en eût approché. Me voilà à courir jour et nuit, connaissant votre impatience, et qu'*il ne faut pas lanterner (no hay que andarse en bromas)*, avec vous... —Mais, où est-il m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté?—Péri, monsieur, me dit-il, en joignant les mains.—Comment, péri! lui dis je en sursaut.—Oui, péri, perdu, abîmé; *que dirai-je de plus (qué mas os he de decir?)*—Quoi! le paquebot a fait naufrage, lui dis-je.—Oh! vraiment, c'est bien pis, comme vous allez le voir, me répondit-il. J'étais à une demi-lieue de Calais, hier matin, et voulus prendre le long de la mer pour *faire plus de diligence; (adelantar mas)* mais, *ma foi, (por vida mia)* on dit bien vrai, *qu'il n'est rien de tel que le grand chemin (que no hay atajo sin trabajo)*; car, je donnai tout au travers d'un sable mouvant, où j'enfonçai jusqu'au menton.—Un sable mouvant près de Calais? lui dis-je.—Oui, monsieur,

me dit-il, et si *bien* sable mouvant, que je veux être pendu si l'on me voyait autre chose que le haut de la tête quand on m'en a retiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en sortir; mais pour mon porte-manteau, où malheureusement j'avais mis votre habit, jamais on n'a pu le retrouver; il faut qu'il soit pour le moins une lieue sous terre.»

Quelque temps après le bal dont nous venons de parler, le chevalier de Grammont, allant de Londres à Paris, passa par Abbeville. Le maître de poste était son ancienne connaissance. Son hôtellerie était la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris; et le chevalier, en mettant pied à terre, dit à Termes qu'il avait envie d'y boire un coup, en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il était près de midi: depuis la nuit précédente jusqu'à ce moment ils n'avaient pas mangé. Termes, louant le Seigneur de ce que des sentiments humains l'emportaient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentiments si raisonnables. Ils furent surpris, en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendait volontiers sa visite, de voir six broches remplies de gibier devant le feu, et l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de Termes tressaillit. Il donna *sous main* (*por debajo de cuerda*) ordre de déferer quelques-uns des chevaux, pour *n'être pas arraché* (*voz activa*) de ce lieu sans y repaître (*sin*

comer). Bientôt une foule de violons et de hautbois, suivis des galopins de la ville, entra dans la cour. L'hôte, à qui l'on demandait la raison de tant de préparatifs, dit à M. le chevalier de Grammont que c'était pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs, que le repas se faisait chez lui, *qu'il ne tiendrait qu'à sa grandeur (que solo en su grandeza consistia)* de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique était déjà venue. Il en jugea bien; car à peine achevait-il de parler que trois grands corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses, et chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour et débarquèrent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passements ternis, le taffetas rayé, brillaient de toutes parts.

Le marié était aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un justaucorps de la plus grande magnificence et du meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son justaucorps. Celui-ci tint cet examen à grand honneur, et lui dit qu'il avait acheté ce justaucorps cent cinquante louis, du temps qu'il sollicitait la main de sa femme. «Vous ne l'avez pas fait faire ici? lui dit le chevalier.—Bon! lui répondit l'autre, je l'ai eu d'un marchand de Londres, qui l'avait *commandé (encargado)* pour

un milord d'Angleterre.» Lé chevalier qui sentait le dénouement de l'aventure lui demanda s'il reconnaîtrait bien le marchand.» «Si je le reconnaîtrais! *Ne fus-je pas obligé de (no me vi obligado á) boire toute la nuit à Calais, pour en avoir bon marché (para que me saliera barato).*» Termes s'était absenté dès que ce justaucorps avait paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût *en entretenir (hablar de él á)* son maître.

L'envie de rire et l'envie de faire pendre le seigneur Termes partagèrent quelque temps les sentiments du chevalier de Grammont; mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvait reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence; et, cédant aux importunités du campagnard, pour confondre son fidèle écuyer, il se mit à table, lui trente-septième. Quelques moments après il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé Termes. Il vint; et dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, et lui tendant la main: *Touchez-là (Vengan esos cinco)*, notre ami, lui dit-il; *vous voyez (ya veis)* que j'ai bien conservé le justaucorps que vous aviez tant de peine à me vendre, et que je n'en ai pas fait un mauvais usage.» Termes, *s'étant fait un front d'airain (revisitiéndose del mayor descaro)*, fit semblant (*aparentó*) de ne le pas connaître, et se mit à le repousser assez brutalement. «*Oh! parbleu (Por vida de)* lui

dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclure le marché, vous me *ferez* (*dareis*) raison de la santé de madame la mariée.» Le chevalier qui le vit *tout* (*enteramente*) déconcerté, malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement: «Allons, M. le marchand de Londres, *mettez-vous là* (*sentaos ahí*) puisqu'on vous en prie de si bonne grâce, nous ne sommes pas tant à table qu'il n'y ait encore place pour un aussi honnête homme que vous.» A ces mots trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié (1). Il n'y eut que le siège de l'épouse qui, par bienséance, demeura fixe, et l'audacieux Termes, ayant bu la première honte de cet événement, s'y prenait de manière à boire tout le vin de la noce, si son maître ne se fût levé de table, comme on ôtait vingt-quatre potages pour mettre autant d'*entrées* (*principios*).

Il y avait déjà longtemps que le maître et le valet étaient sortis d'Abbeville, et qu'ils couraient dans un profond silence. Termes, qui s'attendait bien à le voir rompre dans peu, *n'était en peine que* (*no se cuidaba sino*) de la manière: savoir si son maître l'attaquerait par un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes qui pourraient lui con-

(1) Eran treinta y siete en la mesa, por consiguiente la recién casada y el caballero de Grammont fueron los únicos que no se movieron de sus asientos.

venir; ou si se servant de quelque outrageante ironie, l'on emploierait toutes les louanges qui seraient le plus capable de le confondre. Mais voyant, au lieu de tout cela, qu'on s'obstinait à ne lui rien dire, il crut qu'il valait mieux prévenir la harangue qu'on méditait que d'y laisser rêver plus longtemps; et s'armant de toute son effronterie: «Vous voilà bien en colère, monsieur, lui dit-il, mais *je veux être pendu si vous n'avez pas tort (que me ahorquen sino haceis mal)* dans le fond.—Comment, traître dans le fond! dit le chevalier: c'est donc parce que je ne te fais pas rouer comme tu l'as mérité depuis longtemps?—Voilà-t-il pas! (*¿Y todo porqué?*) dit Termes. Toujours de l'emportement au lieu d'entendre raison! Oui, monsieur, je vous soutiens que ce que j'en ai fait était pour votre bien.—Et le sable mouvant, n'était-il pas pour mon service? dit Grammont—Patience, s'il vous plaît, répondit l'autre. Je ne sais comment diable ce nigaud de marié s'est rencontré chez les gens de la douane, quand on visita ma valise à Calais; mais ces coquins-là se fourrent partout. Dès qu'il vit votre justaucorps, il en devint amoureux. Je vis bien *dès là (desde entonces)* qu'il était un sot; car il était à deux genoux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il était tout froissé de la valise, la sueur du cheval l'avait tout taché par devant, et je ne sais comment il a fait pour racommoder tout cela; mais tenez-moi pour un excommunié si vous l'eussiez jamais voulu mettre. Conclusion: il

vous revenait à cent quarante louis (1), et voyant qu'on m'en offrait cent cinquante: «Mon maître, dis-je, n'a pas besoin de cette oriflamme (2) pour se distinguer au bal; et, quoiqu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que sais-je s'il en aura quand je le reverrai? cela dépend du jeu. Bref (*En resumen*), monsieur, je vous en fais donner dix louis de plus qu'il ne vous coûte; c'est un profit tout clair. Je vous en tiendrai compte, et vous savez que je suis bon pour cette somme (*que puedo responderos de esta suma, cantidad*). Dites à présent, auriez-vous eu la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce diable de justaucorps qui vous aurait donné la même mine qu'à ce marié de village, à qui nous l'avons vendu? Et cependant il faut voir comme vous tempétiez à Londres, quand vous l'avez cru perdu; les beaux contes que vous avez faits au roi, du sable mouvant, et quelle chienne de mine vous avez faite quand vous vous êtes douté que ce pied-plat le portait à sa noce!»

Que répondre à tant d'impudence! S'il écoutait l'indignation, le rouer de coups ou le chasser était le traitement le plus favorable que son maître lui

(1) Luis, moneda de oro de 20 francos equivalente á 76 reales de nuestra moneda; habia tambien luis de plata por valor de 22 reales españoles.

(2) Oriflama, rica y antigua bandera de los reyes de Francia; aquí la usa el autor tratando de la casaca y en boca de Termes en sentido irónico y como epíteto despreciativo.

devait ; mais il en avait besoin pour le reste de son voyage , et, dès qu' il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

Hamilton.

DESCRIPTIONS.

36.—Jérusalem.

Au centre d'une chaîne de montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailloux ; ces sommets ne s'entrouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé par les coups de bélier (1), et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et des nopals, quelques mesures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur ; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes

(1) Ariete, instrumento de guerra que se usaba antiguamente para batir las murallas á falta de artillería.

devant nous, peu à peu l'ennui se dissipe; le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là; chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords: les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige: le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

Châteaubriand, Itinéraire.

37.—Le Meschacebé (1).

Ce fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose, une délicieuse contrée, que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Eden, et à qui les Français ont laissé le doux nom de

(1) Este es el verdadero nombre del Misisipi ó Meschasipi que desagua por varias bocas en el golfo de Méjico, cerca de Nueva Orleans, al Sur de los Estados Unidos; su nombre significa en la lengua de los indígenas: *Viejo padre de las aguas.*

Louisiane. Mille autres fleuves tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akənza, l'Ohio, la Walache, le Tenaze, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le temps assemble sur toutes les sources les arbres déracinés : il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Charriés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé ; le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure pour y former une nouvelle branche. Par intervalles, il élève sa grande voix en passant sous les monts, il répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts, et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature, et, tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit, sur les deux courants latéraux, remonter le long des rivages, des îles flottantes de *pistia* (*alfónsigo*) et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or va aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rivages du Meschascébé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes (1) se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit, dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois à quatre mille buffles sauvages, quelquefois un bison, chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A (*Al ver*) son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un regard satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental, mais elle change tout à coup sur la rive opposée et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied des arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'al-

(1) Sábanas, se da este nombre en América á vastas llanuras cubiertas de praderas ó lagunas.

cée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile: surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés *de raisins (con la uva)* qui chancellent sur les branches des ormeaux; des troupes de cariboux se baignent dans un lac; des écureils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts, à tête jaune, des piverts empouprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin *des Florides (de la Florida)* et des serpents oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes, de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmures: *des coups de bec (picotazos)* contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent, broient,

entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de faibles mugissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise *vient* (*llega*) à animer toute cette solitude, à balancer tous ces corps flottants, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler tous les murmures, *il se passe de* (*pasan*) telles choses aux yeux, que *j'essaierais* (*trataria*) en vain de les décrire à ceux qui n'ont point connu ces champs primitifs de la nature.

Châteaubriand. Atala.

38. Le Spectacle d'une belle nuit dans les déserts du nouveau monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres; à l'horizon opposé une brise embaumée, qu'elle amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder, comme sa fraîche haleine dans les forêts. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel: tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée; tantôt elle reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues ployant et déployant leur voiles, se dé-

roulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité (1).

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante; le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds *tour à tour (ya)* se perdait dans les bois, tour à tour reparaisait *toute* brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par des brises, et dispersés çà et là dans la savane (2), formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte (3); mais, au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui dans le calme de la nuit, se prolon-

(1) Tal vez fuera más gramatical usar *en* y el artículo, pero es más expresivo y poético *leur*.

(2) En la descripción del Meschacebé ó Misisipí explicamos ya lo que se entienda por *Sávana*.

(3) *Autillo*, ave nocturna, especie de lechuza.

geaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne *sauraient* (*pueden*) s'exprimer dans des langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

Châteaubriand.

39.—Les Nuages.

J'ai aperçu dans les nuages des tropiques, principalement *sur* (*en*) la mer et *dans* (*durante*) les tempêtes, toutes les couleurs qu'on peut voir sur la terre. *Il y en avait* (*Las habia*) alors de cuivrées, de brunes, de noires, de grises, de livides. Quant à celles qui y paraissent dans les jours serrens, il y en a de si vives et de si éclatantes, qu'on n'en verra jamais de semblables dans aucun palais, *quand* (*aun cuando*) on rassemblerait toutes les pierreries du Mogol. Quelquefois les vents alizés du nord-est ou du sud, qui y souff-

fient constamment, cardent les nuages comme si c'étaient des flocons de soie, puis ils les chassent à l'occident, en les croisant les uns sur les autres comme les mailles d'un panier à jour. Ils jettent sur les côtés de ce réseau, les nuages qu'ils n'ont pas employés, et qui ne sont pas en petit nombre; ils les roulent en énormes masses blanches comme la neige, les contournent sur les bords en forme de croupes, et les entassent les uns sur les autres, comme les Cordilières du Pérou, en leur donnant des formes de montagnes, de cavernes et de rochers; ensuite, vers le soir, ils calmissent (1) un peu, comme s'ils craignaient de déranger (*echar á perder*) leur ouvrage. Quand le soleil vient á descendre derrière ce magnifique réseau, on voit passer par tous ces losanges une multitude de rayons lumineux qui y font un tel effet, que les deux côtés de ce losange qui en sont éclairés paraissent *relevés* (*realzados*) d'un filet d'or, et les deux autres, qui devraient être dans l'ombre, sont teints d'un superbe nacarat. Quatre ou cinq gerbes de lumière, qui s'élèvent du soleil couchant jusqu'au zénith, bordent de franges d'or le sommet indécis de cette barrière céleste, et vont frapper des reflets de leurs feux les pyramides des montagnes aériennes collatérales, qui semblent alors être d'argent et de vermillon.

(1) *Calmissent* es una voz del vocabulario de los marinos, equivalente á *se catment* que pudo emplear el autor sin recurrir á tal expresion.

C'est dans ce moment qu'on aperçoit au milieu de leurs groupes redoublés, une multitude de vallons, qui s'étendent à l'infini, en se distinguant à leur ouverture par quelque nuance de couleur de chair ou de rose. Ces vallons célestes présentent dans leur divers contours, des teintes inimitables de blanc, ou des ombres qui se prolongent, sans se confondre, sur d'autres ombres. Vous voyez ça et là sortir des flancs caverneux de ces montagnes, des fleuves de lumière qui se précipitent en lingots d'or et d'argent sur des roches de corail. Ici, ce sont de sombres rochers, qui laissent apercevoir par leurs ouvertures le bleu pur du firmament; là, ce sont de longues *grèves sablées* (*playas llenas de arena*) d'or, qui s'étendent sur de riches fonds du ciel ponceaux, écarlates et verts comme l'émeraude. La réverbération de ces couleurs occidentales se répand sur la mer, dont elle glace les flots azurés de safran et de pourpre. Les matelots appuyés sur les passavants du navire, admirent en silence ces paysages aériens. Quelquefois ce spectacle sublime se présente à eux à l'heure de la prière et semble les inviter à élever leurs cœurs comme leurs vœux vers les cieux. Il change à chaque instant : bientôt ce qui était lumineux est simplement coloré, et ce qui était coloré est dans l'ombre. Les formes en sont aussi variables que les nuances; ce sont tour à tour des îles, des hameaux, des collines plantées de palmiers, de grands ponts, qui

traversent des fleuves, des campagnes d'or, d'améthystes, de rubis, ou plutôt ce n'est rien de tout cela; ce sont des couleurs et des formes célestes qu'aucun pinceau ne peut rendre, ni aucune langue exprimer.

Bernardin de Saint-Pierre. Etudes de la Nature.

40.—Naufrage de Virginie.

...Vers les neuf heures (*A cosa de las nueve*) du matin on entendit du côté de la mer, des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria: «voilà l'ouragan.» Et dans l'instant un tourbillon de vent affreux enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le Saint-Géran parut alors à découvert avec son pont chargé de monde (*gente*) ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac (*masteleros amainados sobre cubierta*) son pavillon en berne (*izado y recogido*), quatre cables sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il était mouillé (*Habia dado fondo*) entre l'île d'Ambre et la terre, en deça de la ceinture de rescifs qui entoure l'Île-de-France (1), et qu'il avait franchis par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui.

(1) Una de las Mascareñas, al Este de Madagascar.

Il présentait son avant aux flots qui venaient, de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal sa proue se soulevait *tout entière (por completo)* de sorte qu'on en voyait la carène en l'air; mais dans le mouvement sa poupe venant à plonger disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou en coupant ses câbles d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par de hauts fonds cernés de rescifs.

Chaque lame qui venait briser sur la côte s'avçait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis venant à se retirer elle découvrait une grande partie du lit du rivage (1), dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer soulevée par le vent, grossissait à

(1) *Du lit du rivage, lecho, cauce de la playa*, es una expresion oscura y mal hecha; puede decirse muy bien el cauce de un rio, de un arroyo, pero el cauce de la playa no puede admitirse. Tambien en el fin del párrafo anterior la frase que le termina y empieza en: *Dans cette disposition...* hasta acabar, se puede notar que las incidentes están mal encadenadas y la palabra *où* repetida dos veces como adverbio de lugar y una como conjuncion disyuntiva es causa de que sea confusa, oscura, lo que es muy sensible en una descripcion tan poética, que si bien escasea en figuras es porque el autor ha desdeñado de intento engalanarla con inútiles adornos: le basta con el interés de tan grave situacion.

chaque instant, et tout l'espace compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées par des vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en balayait la surface, les portait par-dessus l'escarpement du rivage, à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer.

L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête, la mer y paraissait confondue avec le ciel; il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva; les cables de son avant se rompirent; et comme il n'était plus retenu que par une seule ansière il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élançer à la mer, lorsque je le saisis (1) par le bras. «Mon

(1) La descripción de esta tormentá que el autor pone en boca de un anciano que conoció y quiso mucho á aquellos cuyas desgracias le refiere, es en su mayor parte cierta por

« fils, lui dis-je, voulez-vous périr?—Que j'aie à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure! » comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Dominique et moi nous lui attachâmes à la ceinture une longue corde, dont nous saisismes l'une des extrémités.

Paul s'avança vers le saint-Géran, tantôt nageant, tantôt marchant sur les rescifs; quelquefois il avait l'espoir d'aborder, car la mer dans ses mouvements irréguliers laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on eût pu faire le tour à pied; mais bientôt revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes vagues d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie et à demi-noyé; à peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait et retournait avec une nouvelle ardeur au vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage désespérant alors de son salut se précipitait à la mer sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux.

On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié; une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Géran, tendant les bras vers

mas que figure en la linda novelita de Pablo y Virginia. No se estrañe pues el lector al ver que el sugeto y el verbo están en 1.^a persona del singular.

celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre; c'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité; la vue de cette aimable personne exposée à un si terrible danger nous remplit de douleur et de désespoir.

Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un dernier adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer; il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect; nous le vîmes se jeter à genoux et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue.

On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs; «Sauvez-la! sauvez-la! ne la quittez-pas!» Mais dans ce moment une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants.

A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer, et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et levant en haut ses yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

Bernardin de Saint-Pierre. Paul et Virginie.

41.—La Bétique (1).

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile et sous un ciel doux qui est toujours serein. Le pays a pris le nom du fleuve, qui se jette dans le grand Océan, assez près des colonnes d'Hercule (1) et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses diques, sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphirs rafraîchissants qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de

(1) Bética, antiguo nombre de Andalucía que conservó hasta que se establecieron en ella los Vándalos en que recibió el de Vandalucía y por último el que tiene perdiendo la primera letra; Bétis es el Guadalquivir.

(1) Las columnas de Hércules eran lo que hoy llamamos estrecho de Gibraltar. Pretenden que Hércules llegado á aquel punto elevó dos columnas en las que escribió: *nec ó non plus ultra*, no hay mas allá (tierra). Es el mismo mote que se vé en las armas de España suprimida la negación despues del descubrimiento de América. Hoy es cosa acreditada por la geología que España estuvo unida con el **Africa**.

jasmins et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines, recherchées de toutes les nations connues (1). Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays; mais les habitants simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses : ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples (2), nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer, par exemple pour de socs de charrue. Comme ils ne faisaient aucun commerce au-dehors, ils n'avaient besoin d'aucune monnaie. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit dans ce pays peu d'artisans, car ils ne veulent *souffrir* (*permettre*) que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes; encore même la plupart des hommes en ce pays étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux,

(1) La lana merina, que nunca consiguieron naturalizar en otros países, aunque hoy en Inglaterra y Sajonia pueden ofrecer al comercio lana de tan buenas ó mejores condiciones, particularmente la última.

(2) Es un Fenicio el que habla, y todos saben que este pueblo fué el primero que empezó á comerciar con España, sucediéronle los Cartagineses descendientes de aquellos, y á estos los Romanos que avasallaron la mayor parte de nuestra pátria.

ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires à leur vie simple et frugale.

Les femmes filent cette belle laine, et en font des étoffes fines d'une merveilleuse blancheur elles font le pain, apprêtent à manger: et ce travail leur est facile, car on vit en ce pays de fruits ou de lait, et rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légère chaussure pour elles, pour leurs maris et pour leurs enfants; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, les autres d'écorces d'arbres; elles font et lavent tous les habits de la famille, tiennent leurs meubles dans une propreté admirable. Leurs habits sont aisés à faire, car dans ce doux climat on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée, et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres ou la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instruments nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles, car ils ne bâtissent jamais de maisons. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Egyptiens et chez tous

les autres peuples bien policés, ils les détestent comme des inventions de la vanité et de la mollesse.

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies superbes et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes: Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes! Ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent: il tente ceux qui en sont privés de vouloir l'acquérir par l'injustice et la violence. Peut-on nommer bien un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous? Vivent-ils plus longtemps? sont-ils plus unis entre eux? mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une noire et lâche envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice; incapables de plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'est ainsi, continuait Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse; il faut avouer que la leur est grande

dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le père de famille est en droit de punir chacun de ses enfants ou petits-enfants qui fait une mauvaise action; mais, avant de le punir, il prend l'avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance et l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée (1), qu'on dit retirée dans le ciel, est encore ici-bas cachée parmi eux, car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs; les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille, errante dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu à un autre quand elle a consommé les fruits et épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'était mise. Ainsi ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses et des plaisirs

(1) Astrea, diosa de la justicia, hija, segun algunos, de Thémis, diosa tambien de la justicia; aquella se la consideraba mas bien de la propiedad. Segun Ovidio, Astrea fué la última de las deidades que abandonó la tierra; en el Zodiaco aparece, figurando en el signo y con el nombre de Virgo, que antiguamente se denominó Erigona.

trompeurs qui leur conserve cette paix, cette union et cette liberté. Ils sont tous libres et tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune distinction que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes (1) qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée dans ce pays chéri des dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversements d'Etats qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi!, disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie est si courte! et il semble qu'elle leur paraisse trop longue! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres et pour se rendre mutuellement malheureux?

Au reste ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérants qui subjuguent les grands empires. Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison et suivant la justice? Mais pourquoi prendre

(1) *Jeune homme* jöven, tiene generalmente por plural *jeunes gens* en vez de *jeunes hommes*.

plaisir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire que de s'assujettir à gouverner un peuple docile dont les dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père ou son protecteur; mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-misérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi, la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas assez en conduisant avec sagesse ce que les dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, haïnin, usurpateur et tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre que pour défendre sa liberté. Heureux celui qui n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands conquérants qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paraissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devraient seulement arroser.

Fénelon. Télémaque.

FICTION.

42.—Œdipe et le Sphinx (1).

L'infortuné roi de Thèbes, retiré au fond de son palais, cherchait la solitude, et semblait craindre l'approche de sa famille. Là, il était troublé encore par les gémissements d'une multitude qui souffrait mille maux dont il se croyait coupable; car il s'accusait dans son propre cœur. Il disait avec amertume: *Qu'est devenu (¿Qué se ha hecho) mon courage? qu'est devenue (qué ha sido de) cette brillante intelligence qui avait répandu ma renommée parmi les nations de la Grèce? Ah! combien, aujourd'hui que je suis devenu faible comme un enfant, je tremblerais devant le sphinx, devant*

(1) Edipo, voz formada del griego y significa piés inchados. Conocidas son las desgracias de Láio y su familia. Próximo á nacer Edipo, sus padres Láio y Yocaste consultaron el oráculo que dijo que el niño que habia de nacer daría muerte á su padre y casaría con su madre, por lo que resolvieron deshacerse del niño. El oficial encargado de matarle le dejó atado por los piés de la rama mas baja de un árbol en las cercanías de Tebas, casualmente momentos ántes que un pastor pasara por aquel sitio. Este le recogió y le dió el nombre de Edipo; hombre ya y respetado por su valor se encontró de frente con su padre, sin que se conocieran, en un camino estrecho en que era indispensable que uno retrocediera; ni uno ni otro quiso ceder: vinieron á las manos

ce monstre venu de la mystérieuse Egypte, qui se plaisait à faire deviner des énigmes, et à égorger ceux qui ne pouvaient remporter cette singulière victoire! Je ne fus point épouvanté de cette nouvelle sorte de combat. Mon cœur ne connaissait aucune crainte, et mon génie n'était étonné de rien; d'ailleurs je ne voyais que le prix qui m'était réservé, un sceptre, et la main d'une reine (1). Ce jour mémorable est encore présent à mon esprit. Le sphinx était assis sur une des croupes arides du mont Phicée: de là, il répandait la terreur sur toute la contrée. J'arrive en sa présence, au lever de l'aurore; un rideau de nuages transparents couvrait sa stature immense. Il avait le visage d'une femme, tous ses traits parfaitement réguliers étaient immobiles: j'aperçois encore cet œil scrutateur qui semblait vouloir arracher les plus intimes secrets de la pensée, et, dans les contours de sa bouche, une sorte d'ironie triste et terrible qui me faisait frémir. Oui, je puis l'avouer à pré-

y el resultado fué la muerte del padre: mas tarde por haber muerto á la Esfinge casó con su madre reina de Tebas. Los dioses irritados por tan horrendos crímenes diezman la ciudad con una peste terrible. La esfinge móstruo cuya parte superior era de muger y la inferior de cuadrúpedo, es el destino de cada uno, aunque de la manera que el autor lo refiere, se comprende que sigue las creencias de la Fábula por mas que haya comprendido los símbolos de las tradiciones de la antigüedad que el vulgo solo conocía por ficciones como la de la Esfinge.

(1) Esta reina era Yocaste su madre.

sent, quand je vis ses mains terminées en griffes énormes s'avancer hors du nuage, toutes prêtes à saisir une proie assurée, je commençai à me repentir de ma témérité. Cependant l'énigme (1) m'est proposée, mais d'une manière toute (*entièrement*) nouvelle et toute (*muy*) merveilleuse: aucun son articulé *ne* retentissait à mon oreille, aucun mouvement *ne* paraissait agiter les lèvres du monstre: seulement, j'entendais comme une voix intérieure qui résonnait sourdement au fond de ma poitrine. Au même instant, les regards du sphinx s'allumèrent, une joie féroce anima son visage, ses griffes s'abaissèrent sur ma tête: alors je tirai (*desenvainé*) mon glaive, et, me couvrant de mon bouclier, je m'élançai sur mon adversaire, car il m'était livré; j'avais deviné l'énigme. Mon fer s'enfonça dans je ne sais quoi qui n'existait plus: tout avait disparu comme une vision. Néanmoins mon glaive, dégouttait d'un sang immonde,

(1) El enigma que proponia la Esfinge á los transeuntes era este: «Cuál es el animal que por la mañana anda en cuatro piés, en dos á mediodía, y en tres por la tarde?» Edipo reconoció que es el *hombre* que en su primera niñez, se apoya en las manos para arrastrarse, en la edad madura anda derecho, y en su ancianidad se apoya en un baston. Se comprende harto claro que la esfinge es el destino, siguiendo las creencias gentiles de la fatalidad, que presidia, segun ellos, á los actos de nuestra vida, en la inmovilidad de la mirada, en las nubes que le rodean, en que está el hombre frente á su destino, en que así que conoce parte de su destino la esfinge ó incertidumbre desaparece *como una vision* y alguna razon mas que omitimos en obsequio de la brevedad.

et j'avais entendu un bruit faible, mais sinistre, tout semblable au râle d'un homme qu'on égorgerait dans les bras du sommeil (1).

(1) *Ballanche. Antigone.*

43.—Les Catacômbes. (2)

Un jour, j'étais allé (*habia ido yo á*) visiter la fontaine Egérie ; la nuit me surprit. Pour *regagner* (*volver á*) la voie Appienne, je me dirigeai vers le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes. Je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient de loin quelques lampes suspendues. Les murs

(1) Ese estertor de un moribundo y demas circunstancias que no comprende Edipo es una alusion á la muerte de su padre Láio.

(2) Catacumbas; dióse este nombre á subterráneos estensos cruzados por muchas calles, donde la religion de N. S. Jesucristo buscó un refugio en los tiempos de persecucion. Eran canteras inmensas en un principio, de donde los romanos estragaron la mayor parte de la piedra que necesitaron para los edificios de Roma.

des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns sur les autres. La lumière lugubre des lampes, rampait sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles (1).

En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence; je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière; mais il n'était plus temps: je pris une fause route, au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égaré; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse. Alors, par un effet des échos qui répétaient le bruit de mes pas, je croyais entendre marcher précipitamment derrière moi.

Il y avait déjà longtemps que j'errais; mes forces commençaient à s'épuiser: je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes pres-

(1)... répandait une mobilité effrayante sur ces objets, éternellement immobiles. *Hermosa figura, de muy bonito efecto, imitada de J. B. Rousseau, pero que aparece nueva bajo la pluma de M. de Chateaubrian: aquel dijo: Le temps, cette image mobile—de l'immobile éternité.*

que consumée qui menaçait de s'éteindre. Tout à coup une harmonie semblable au chœur lointain des esprits célestes sort du fond des demeures sépulcrales: ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent ces magiques concerts; je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin (1) célébrait le mystère des chrétiens: des jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les Catacombes!

Châteaubriand. Les Martyrs.

44.—Sacrifice d'Idoménée.

Idoménée, fils de Deucalion et petit-fils de Minos, dit Nausicrate, était allé, comme les autres rois de la Grèce, au siège de Troie. Après la ruine de cette ville, *il fit voile (se dió á la vela)* pour revenir en Crète; mais la tempête fut si violente que le pilote de son vaisseau et tous les autres qui étaient expérimentés dans la navigation crurent

(1) Marcelino, obispo de Roma y sumo pontifice. La iglesia le canonizó como mártir y celebra su festividad el día 26 de Abril, juntamente con otro papa que es S. Cleto.

que leur naufrage était inévitable. *Chacun avait (Todos tenían)* la mort devant les yeux; chacun voyait les abîmes ouverts pour l'engloutir; chacun déplorait son malheur, n'espérant pas même (*si-quiera*) le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture (1). Idoménée, levant les yeux et les mains vers le ciel, invoquait Neptune (2): O puissant Dieu! s'écriait-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux; si tu me fais revoir l'île de Crète malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête qui se présentera à mes yeux (3).

Pendant son fils, impatient de revoir son père, se hâtait d'aller *au-devant de lui* (à recibirle) pour l'embrasser; malheureux, qui ne savait pas que c'était courir à sa perte! Le père, échappé à la tempête, arrivait dans le port désiré: il remerciait Neptune d'avoir écouté ses vœux, mais bientôt il sentit combien ces vœux lui étaient funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnait un cuisant repentir de son vœu indiscret; il craignait

(1) Suponian los antiguos que el alma de quien no recibiese sepultura tenía que vagar cien años á orillas de la Estigia sin poder ser admitida en el barco de Caronte para pasarla; de aquí nació la costumbre de meter una monedita llamada *óbolo* en la boca de los difuntos para satisfacer el peage.

(2) Neptuno, hermano segundo de Júpiter, era Dios de los mares.

(3) Este voto imprudente recuerda el de Jefté, que sin duda dió márgen á que Fenelon imaginase el de Idomeneo.

d'arriver parmi les siens, *appréhendait* (*significa lo mismo que creia y se traducirá... y*) de revoir ce qu'il avait de plus cher au monde. Mais la cruelle Némésis (1), déesse impitoyable qui veille pour punir les hommes et surtout les rois orgueilleux, poussait, d'une main fatale et invisible, Idoménée. Il arrive: à peine ose-t-il lever les yeux. Il voit son fils; il recule saisi d'horreur. Ses yeux cherchent, mais en vain, quelque autre tête moins chère qui puisse lui servir de victime.

Cependant le fils se jette à son cou, et *est tout étonné* (*se asombra*) que son père réponde si mal à sa tendresse; il le voit fondant en larmes. O mon père, dit-il, d'où vient cette tristesse? Après une si longue absence (2), êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, et de faire la joie de votre fils? Qu'ai-je fait? Vous détournez les yeux de peur de me voir! Le père, accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit: Ah! Neptune, que t'ai-je promis! à quel prix m'as-tu garanti du naufrage! rends-moi aux vagues et aux rochers qui devaient en me brisant finir ma triste vie; laisse vivre mon fils. O Dieu cruel!

(1) Némésis diosa que juzgaba de la moralidad de las acciones de los hombres, que algunos dicen de la venganza: también se llamaba Ramnusia, á causa del tempo que tenia en Ramnus en el Atica, cuya capital fué Atenas.

(2) El sitio de Troya duró diez años y algunos de los reyes griegos tardaron mas en regresar á su patria; Ulises, rey de Itaca, anduvo diez años mas errante.

tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer; mais ceux qui étaient autour de lui arrêterent sa main.

Le vieillard Sophronime, interprète des volontés des dieux, lui assura qu'il pourrait contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disait-il, a été imprudente: les dieux ne veulent point être honorés par la cruauté; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les lois de la nature. Offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige; faites couler leur sang autour de son autel couronné de fleurs; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce dieu.

Idoménée écoutait ce discours la tête baissée et sans répondre; la fureur était allumée dans ses yeux; son visage, pâle et défiguré, changeait à *tout moment* (*cada momento*) de couleur; on voyait ses membres tremblants. Cependant son fils lui disait. Me voici, mon père, votre fils est prêt à mourir pour apaiser le dieu; n'attirez pas sur vous sa colère: je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon père; ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous qui appréhende de mourir.

En ce moment, Idoménée hors de lui et comme déchiré par les furies infernales, *surprend* (*llama la atencion de*) tous ceux qui l'observent de près; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant; il la retire toute fumante et pleine de sang pour

la plonger dans ses propres entrailles; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent.

L'enfant tombe dans son sang; ses yeux se couvrent des ombres de la mort; il les entr'ouvre à la lumière; mais à peine l'a-t-il trouvée qu'il ne peut plus la supporter. Tel un beaulis au milieu des champs, coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit et ne se soutient plus; il n'a point encore perdu cette blancheur et cet éclat qui charment les yeux, mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte: ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge.

Le père, dans l'excès de sa douleur, devient insensible; il ne sait où il est ni ce qu'il a fait, ni ce qu'il doit faire; il marche chancelant vers la ville, et *demande (pregunta por)* son fils.

Cependant le peuple, touché de compassion pour l'enfant et d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les dieux justes l'ont livré aux Furies (1). La fureur leur fournit des armes, ils prennent des bâtons et des pierres; la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée; ils ne reconnaissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trou-

(1) Furias, Erinnyas ó Euménides hijas de Aqueronte ó Pluton y Proserpina, eran tres hermanas: Tisifona, madre de las epidemias; Alecton de las devastaciones y guerra, y Megera, que inspiraba el frenesí y los asesinatos.

vent plus de salut pour lui qu'en le ramenant vers ses vaisseaux; ils s'embarquent avec lui; ils fuient à la merci des ondes. Idoménée, revenant à soi les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, et qu'il ne saurait plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie (1), et ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays de Salentins.

Fénelon. Télémaque.

45.—Trône de Pluton (2).

Pluton était sur un trône d'ébène; son visage était pâle et sévère, ses yeux creux et étincelants, son front ridé et menaçant. La vue d'un homme vivant lui était odieuse, comme la lumière offense les animaux qui sont accoutumés de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paraissait Proserpine, qui attirait seule ses regards, et qui semblait un peu adoucir son cœur; elle jouissait d'une beauté toujours nouvelle, mais elle paraissait avoir joint à ses grâces divines je ne sais quoi de dur et de cruel de son époux.

(1) Hesperia, país al Occidente, este nombre daban los griegos á Italia, como los romanos se lo dieron despues á España.

(2) Pluton tercer hijo de Saturno y Rhéa, hermano de Júpiter y Neptuno, tenia el imperio de los Infiernos que compartía con Proserpina hija de Júpiter y Cérés; era el Serapio de los Egipcios.

Au pied du trône était la Mort, pâle et dévorante, avec sa faux tranchante, qu'elle aiguïsait sans cesse. Autour d'elle volaient les noirs soucis, les cruelles défiances, les vengeances toutes dégouttantes de sang et couvertes de plaies, les haines injustes, l'avarice qui se ronge elle-même, le désespoir qui se déchire de ses propres mains, l'ambition forcenée qui renverse tout, la trahison qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits, l'envie qui verse son venin mortel autour d'elle et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire, l'impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond où elle se précipite sans espérance, les spectres hideux, les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivants, les songes affreux, les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnaient le fier Pluton, et remplissaient le palais où il habite.

Fénelon. Télémaque.

46.—Les bons rois aux Champs Elysées (1).

Parmi ces héros, tu vois Thésée, qui a le visage un peu triste: il a ressenti le malheur d'être

(1) Parte de los infiernos donde se recompensaba á los buenos reyes; hasta los idólatras han tenido la certeza de otra vida.

trop crédule pour une femme artificieuse, et il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort de son fils Hippolyte: heureux s'il n'eût point été si prompt et si facile à irriter! Tu vois aussi Achille, appuyé sur sa lance à cause de cette blessure qu'il reçut au talon, de la main du lâche Pâris (1), et qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage, juste et modéré, qu'il était intrépide, les dieux lui auraient accordé un long règne; mais ils ont eu pitié des Phthiotes et des Dolopes, sur lesquels il devait naturellement régner avec Pélée: ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer orageuse. Les Parques (2) ont accourci le fil de ses jours, et il a été comme une fleur à peine éclosé que le tranchant de la charrue coupe, et qui tombe avant la fin du jour où on l'a vue naître. Les dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrents et des tempêtes pour punir les hommes de leurs crimes; ils

(1) Pâris, hijo de Priamo, rey de Troya, de paso por Lacedemonia, arrebató al rey Menelao, de quien era huesped, su esposa Helena; este rapto fué causa de la guerra y origen de la ruina de Troya, puesto que se negaron á devolver á Helena á su primer esposo.

(2) Estas divinidades hijas de la Noche eran tres hermanas: Clotho, Laquesis y Atropos; la primera ataba el hilo en el nacimiento, la segunda le hilaba y la tercera le cortaba cuando la vida llegaba á su término. Comunmente la ficcion figura la vida pendiente de un hilo, y de aquí el que los paganos divinizaran esta idea poética.

ont fait servir Achille à abattre les murs de Troie pour venger le parjure de Laomédon et les injustes amours de Pâris. Après avoir employé ainsi cet instrument de leurs vengeances, ils se sont apaisés, et ils ont refusé aux larmes de Thétys de laisser plus longtemps sur la terre ce jeune héros qui n'y était propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes et les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche? C'est Ajax fils de Télamon et cousin d'Achille: tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvait donner ses armes à nul autre qu'à lui; ton père ne crut pas les lui devoir accorder: les Grecs jugèrent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir: l'indignation et la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils, car il croirait que tu voudrais l'insulter dans son malheur, et il est juste de le plaindre: ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, et qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible si le fils de Thétys n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon qui passe, et qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clytemnestre (1). O mon fils, je fré-

(1) Esta, esposa de Agamenon á quien habia faltado durante su ausencia, le dió á poner á su regreso una túnica cuyas mangas no tenían salida para las manos; inutilizado de esta suerte le asesiné ayudada por su amante.

mis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale! La division des deux frères Atrée et Thyeste a rempli cette maison d'horreur et de sang. Hélas! combien un crime en attire d'autres! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du siège de Troie, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il a acquise: telle est la destinée de presque tous les conquérants. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre, mais ils n'ont point été aimables et vertueux, aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Elysées.

Pour ceux-ci (En cuanto á estos), ils ont régné avec justice et ont aimé leurs peuples: ils sont les amis des dieux, pendant qu'Achille et Agamemnon, pleins de leurs querelles et de leurs combats, conservent encore ici leurs peines et leurs défauts naturels. Pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes et vaines, ces rois justes, étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur: ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels, et les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux leur paraissent comme des jeux d'enfants; leurs cœurs sont rassasiés de la vérité et de la vertu, qu'ils puisent dans leur source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui, ni d'eux-mêmes: *plus de désirs (no mas deseos)*, plus de besoins, plus de craintes: tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considère, mon fils, cet ancien roi Inachus, qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce et si majestueuse: les fleurs naissent sous ses pas: sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau: il tient dans sa main une lyre d'ivoire, et dans un transport éternel il chante les merveilles des dieux. Il sort de son cœur et de sa bouche un parfum exquis; l'harmonie de sa lyre et de sa voix ravirait les hommes et les dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, et auquel il donna des lois.

De l'autre côté, tu peux voir entre ces myrtes Cécrops, Egyptien, qui le premier régna dans Athènes, ville consacrée à la sage déesse dont elle porte le nom (1). Cécrops apportant des lois utiles de l'Égypte, qui a été pour la Grèce la source des lettres et des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, et les

(1) Atenas, capital del Atica, recibió el nombre de Minerva llamada por los griegos Athénea y Pallas. Esta diosa disputó á Neptuno la gloria de dar su nombre á la ciudad naciente aun; Neptuno hirió la tierra con su tridente y salió un caballo, emblema de la guerra, que despedía fuego por boca y narices; Minerva por su parte regaló á la población el olivo, cuyo árbol habia plantado, siendo sus ramas emblema de la paz y la abundancia muy preferibles á los disturbios de la guerra. Llamabanla tambien Parthenos, de donde dieron el nombre de Parthenon al soberbio templo de Atenas, cuyas ruinas se admiran hoy, y en el cual estaba una magnífica estatua suya esculpida por Fidias.

unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant: il laissa les peuples dans l'abondance, et sa famille dans la médiocrité, ne voulant point que ses enfants eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeait que d'autres en étaient plus dignes.

Pendant qu'Arcésius (1) parlait de la sorte, il aperçut que Télémaque avait toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers, et d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lis, et de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressemblaient à celle d'Iris quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des dieux. C'était le grand roi Sésostris, que Télémaque reconnut dans ce beau lieu; il était mille fois plus majestueux qu'il ne l'avait jamais été sur son trône d'Egypte. Des rayons d'une lumière douce sortaient de ses yeux, et ceux de Télémaque en étaient éblouis. A le voir on eût cru qu'il était enivré de nectar, tant l'esprit divin l'avait mis dans un transport au-des-

(1) Este es el bisabuelo de Telémaco, que había fallecido poco antes del sitio de Troya, y que explica á su biznieto, que allí había descendido, ayudado por Minerva, para saber si su padre Ulises vivía ó no, la manera con que los dioses recompensan á los buenos reyes. Como este libro fué escrito con objeto de que sirviese para la educacion de un principe que debía reinar en Francia, su autor pone á la vista buenos y malos reyes para que su educando supiese lo que había de hacer y evitar; murió sin embargo muy jóven, siendo su muerte sentida de todos.

sus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius : Je reconnais, ô mon père, Sésostris, ce sage roi d'Égypte, que j'ai vu il n'y a pas longtemps. Le voilà, répondit Arcésius ; et tu vois par son exemple combien les dieux sont magnifiques à récompenser les bons rois : mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui était destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier les règles de la modération et de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil et l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le désir d'en faire d'autres ; il se laissa séduire par la vaine gloire des conquérants : il subjugua, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Égypte, il trouva que son frère, s'était emparé de la royauté, et avait altéré par un gouvernement injuste les meilleures lois du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire : il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les rois qu'il avait vaincus. Dans la suite, il reconnut sa faute, et eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les conquérants font contre leurs états et contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fait déchoir un roi *d'ailleurs* (*por otra*

parte) si juste et si bienfaisant; et c'est ce qui diminue la gloire que les dieux lui avaient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, mon fils, dont la blessure paraît si éclatante? C'est un roi de Carie nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille, parce que l'oracle avait dit que dans la guerre des Cariens et des Liciens, la nation dont le roi périrait serait victorieuse.

Considère cet autre: c'est un sage législateur, qui, ayant donné à sa nation des lois propres à les rendre bons et heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeraient jamais aucune de ses lois pendant son absence, après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, et mourut pauvre dans une terre étrangère, pour obliger son peuple, par ce serment, à garder à jamais des lois si utiles.

Cet autre que tu vois est Eunésyme, roi des Pyliens, et un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageait la terre, et qui couvrait de nouvelles ombres les bords de l'Achéron (1), il demanda aux dieux d'apaiser leur colère en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocents. Les dieux l'exaucèrent, et lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs est

(1) Uno de los siete rios de los infiernos del paganismo, la expresion: cubrir de nuevas sombras las orillas del Arqueonte significa morir, llegar á los Infiernos las almas de los nuevos difuntos.

le fameux Bélus: il régna en Egypte, et il épousa Archinoé, fille du dieu Nilus (1), qui cache la source de ses eaux, et qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils: Danaüs dont tu sais l'histoire, et Egyptus, qui donna son nom à ce beau royaume. Bélus se croyait plus riche par l'abondance où il mettait son peuple, et par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il aurait pu leur imposer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils; et c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre qui n'est qu'une mort: les noms seulement sont changés. Plaise aux dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse que rien ne peut plus finir ni troubler! Hâte-toi, il est temps, d'aller chercher ton père. Avant *que* de le trouver, hélas! que tu verras répandre de sang? mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hespérie! Souviens-toi des conseils du sage Mentor: pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples et dans tous les siècles.

Fénelon. Télémaque.

(1) El río Nilo.

47.—Le Génie des Tempêtes.

Le soleil avait cinq fois éclairé l'univers depuis que nous avions quitté la terre des barbares. La nuit promenait en silence son char étoilé; nos vaisseaux fendaient paisiblement les ondes; assis sur la proue, nos guerriers veillaient, lorsqu'un sombre nuage obscurcit tout à coup le front des étoiles et jeta l'effroi dans nos âmes.

La mer Ténébreuse faisait entendre au loin un bruit semblable à celui des flots qui se brisent contre des rochers. Dieu puissant, m'écriai-je, de quel malheur sommes-nous menacés? Quels prodiges effrayants vont nous offrir ce climat et cette mer? *C'est ici (Esto és)* plus qu'une tempête.

Je finissais à peine: un spectre immense, épouvantable, s'élève devant nous. Son attitude est menaçante, son air farouche, son teint pâle, sa barbe épaisse et fangeuse; sa chevelure est chargée de terre et de gravier; ses lèvres sont noires, ses dents livides; sous ses noirs sourcils ses yeux roulent étincelants.

Sa taille égalait en hauteur ce prodigieux colosse, autrefois l'orgueil de Rhodes et l'étonnement de l'univers (1). Il parle: sa voix formidable sem-

(1) Los Rodios habian erigido una estatua colosal, cuyos pies descansaban sobre dos rocas á la entrada del puerto, de manera que las naves que iban á fondear en él tenían que

ble sortir des gouffres de Neptune. A son aspect, à ses terribles accents, nos cheveux se hérissent, un frisson d'horreur nous saisit et nous glace.

«O peuple (1), s'écrie-t-il, le plus audacieux de tous les peuples! Il n'est donc plus de barrière qui vous arrête; indomptables guerriers, navigateurs infatigables, vous osez pénétrer dans ces vastes mers dont je suis l'éternel gardien, dans ces mers sacrées qu'une nef étrangère ne profana jamais, et dont l'entrée m'est interdite à moi-même!

»Vous arrachez à la nature des secrets que ni la science ni le génie, n'avaient pu encore lui ravir! Eh bien, mortels téméraires, apprenez les fléaux qui vous attendent sur cette plage orageuse, et sur les terres lointaines où vous allez porter vos fureurs!

«Malheur au navire sacrilège assez hardi pour s'élancer sur vos traces! Je déchaînerai contre lui, j'armerai les vents et les tempêtes. Malheur à la flotte qui, la première après la vôtre, viendra braver mon pouvoir! A peine aura-t-elle paru sur mes ondes, qu'elle sera frappée, dispersée, abîmée dans les flots.

pasar por debajo de las piernas del gigante de bronce. Un hombre podía apenas abarcar uno de sus pulgares. En el siglo XIII vino á tierra á consecuencia de un terremoto; era una de las siete maravillas del mundo.

(1) El pueblo portugués ó los hijos de Lusú de donde dió el poeta á su obra el título de *Lusiadas*.

«Avec elle périra le navigateur impie (1) qui, dans sa course vagabonde, aperçut mon inviolable demeure et vous révéla mon existence: et ce terrible châtement ne sera que le prélude des malheurs que l'avenir vous prépare. Si j'ai su lire au livre des destins, chaque année ramènera pour vous de nouveaux désastres; la mort sera le moindre de vos maux.»

Il continuait ses horribles prédictions. «Qui es-tu? monstre!» lui dis-je en m'élançant vers lui. «Quel démon vient de nous parler par ta bouche?» L'affreux géant jette sur moi un regard sinistre; ses lèvres hideuses se séparent avec effort et laissent échapper un cri terrible. Il me répond enfin d'une voix sourde et courroucée:

«Je suis le Génie des tempêtes: j'aime ce vaste promontoire que les Ptolomée, les Strabon, les Pline, les Pomponius, qu'aucun de vos savants n'a connu (2). Je termine ici la terre africaine, cette cime qui regarde le pôle Antarctique, et qui, jusqu'à ce jour, voilée aux yeux des mortels, s'indigne en ce moment, de votre audace.

De ma chair desséchée, de mes os convertis en rochers, les dieux, les inflexibles dieux ont

(1) Vasco de Gama, navegante portugués.

(2) Todos son geógrafos antiguos, cuyos conocimientos en Africa se estendian próximamente hasta el ecuador, mientras el promontorio ó cabo de que aqui se trata es el conocido hoy con el nombre de Cabo de Buena Esperanza, que todos saben ser la punta mas meridional de dicha parte del mundo.

formé le vaste promontoire qui domine ces vastes ondes, et pour accroître mes tourments, pour insulter à ma douleur, Thétys (2) vient chaque jour me presser de son humide ceinture.»

A ces mots, il laissa tomber un torrent de larmes et disparut. Avec lui s'évanouit la nuée livide, et la mer sembla pousser un long gémissément. Je levai les mains vers le ciel, j'invoquai les célestes génies, guides fidèles des voyageurs; je les priai d'éloigner de nous les malheurs dont le cruel Adamastor avait menacé notre avenir.

Camoens. Les Luisades, trad. de Millié.

48.—Souvenir de Voisinage.

(Traduit et imité de Mr. J. E. Hartzembusch.)

Les voisins de la rue de la *Puebla Vieja*, à Madrid, et ceux qui y passaient souvent en 1852, se souviendront assurément d'y avoir vu, à la porte d'une *laiterie à chèvres* (*cabrería*), avant d'arriver à *San Antonio de los Portugueses*, une jeune fille de douze à treize ans, blanche, blonde, à figure gracieuse et modeste, assise ou debout sur le seuil de la laiterie, comme pour avoir soin de sa maison.

(2) El mar, Thétis esposa de Oceanus ú Oceano, dios de los mares antes que lo fuera Neptuno.

...s se souviendront aussi que, deux ans après la gracieuse enfant, s'étant développée à la vue de tout le monde, devint une belle jeune fille.

Un jour du mois de Mai de 1854, une foule de voisins et de passants entraient dans la laiterie, ou s'arrêtaient à la porte pour regarder à l'intérieur.

La belle jeune fille, tendre fleur de Mai, aux feuilles à peine écloses, détachée du rosier de la vie, était *exposée (de cuerpo presente)* dans cette humble demeure.

Un blanc cercueil lui servait de lit, des fleurs environnaient son front, des fleurs ornaient la croix qui reposait sur son cœur glacé par la Mort. Elle avait la main droite posée sur une palme qu'entouraient ses beaux cheveux.

Pauvre enfant! disait tout le monde; elle paraît avoir une quinzaine d'années,

—Elle ne les avait pas encore accomplies.

—Cependant, un de ces jours, elle allait se marier.

—Mon Dieu! mon Dieu!

—Et, savez-vous qui lui a fait la bière? . . .

.

Arrêtons-nous ici: ne disons pas qui elle était... s'il faut le dire, ne la nommons pas.

N'écrivons pas son nom. La modestie de la vertu pauvre est la plus délicate: par cela même, elle est la plus respectable de toutes.

Mais, peu de temps après, un journal de Madrid publia quelques vers, humbles comme l'in-

fortunée jeune fille, souvenir passager de sa courte histoire.

Florentina était le nom qu'on lui donnait dans ces vers, et le nom de *Pedro* à celui qui lui avait fait le cercueil... Peut-être lui donna-t-on le nom de *Florentina*, à cause de son âge florissant: adoptons ce nom déguisé, adoptons l'autre aussi. C'est bien: *Florentina* et *Pedro*.

Ces vers étaient un petit *romance*, et le *romance* disait ainsi :

Le Lit de Fiancée.

Où vas-tu de ce pas, jeune charpentier?
 Ne sens-tu pas, du poids de ce lourd madrier,
 Ton épaule affaissée?
 Repose. —Je ne peux; laisse-moi, mon ami,
 Il me faut au plus tôt faire de ce bois-ci
 Un lit de fiancée.

—Qui va se marier?—C'est un ange des cieux,
 Au séducteur sourire, aux regards langoureux,
 A la taille élancée,

Florentina.—*Pedro*, va, poursuis ton chemin.

—Merci, bon *Antonio*.—Je sais, dès ce matin,
 Qu'elle est ta fiancée.

—Quelle robe as-tu faite? ô parle, mon enfant!

—Ma mère, tu dis vrai; je ne sais pas comment
 Mes mains l'ont façonnée.

—Elle ne me plaît pas et ne t'ira pas bien ;
 Refais-la, je t'en prie—Oh! je n'y ferai rien,
 Répond la fiancée.

—Pourquoi, Florentina, l'enfant de mes amours?
 Tu me feras plaisir, il te reste huit jours
 Avant d'être mariée.

—Pour robe, c'est bien laid, mais pour linceul
c'est beau;
 Et qui sait si la mort ne creuse le tombeau
 De cette fiancée.

—

—Pourquoi sanglottes-tu, Pedro, mon jeune ami,
 Sans essuyer tes pleurs, que fais-tu donc ainsi,
 Toute la matinée?

—Je travaille, Antonio, un lit comme tu vois
 Lit sans pieds où s'endort pour la dernière fois
 La jeune fiancée.

—

—Quelle est la tendre fleur que la Mort moissonna?
 —Hélas! Qui l'aurait cru! Pauvre Florentina,
 Rose sitôt fanée!
 C'est pour elle, Antonio, que je suis éploré;
 Ce cercueil est le sien... vois en quoi s'est changé
 Son lit de fiancé!

J. G. de Modino.



POÉSIE.

ÉLÉGIES, BALLADES, POÉSIES LÉGÈRES.

49.—Le Montagnard émigré. (*Romance*).*El montañés emigrado*

Combien j'ai douce souvenance (1)

Du joli lieu de ma naissance!

Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours

De France!

O mon pays! sois mes amours

Toujours!

Te souvient-il que notre mère (2),

Au foyer de notre chaumière,

Nous pressait sur son cœur joyeux,

Ma chère!

Et nous baisions ses blonds cheveux,

Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore (3)

Du château que baignait la Dore,

Et de cette vieille tour

Du More (4),

Où l'airain sonnait le retour (5)

Du jour?

(1) ¡Cuán dulce memoria ó recuerdo tengo.

(2) ¿Recuerdas...—(3) También.—(4) Puesto por *Maure*.—

(5) Campana.

Te souvient-il du lac tranquille
 Qu'effleurait l'hirondelle agile,
 Du vent qui courbait le roseau
 Mobile,
 Et du soleil couchant sur l'eau
 Si beau?

Oh! qui me rendra mon Hélène,
 Et ma montagne et le grand chêne?
 Leur souvenir fait tous les jours
 Ma peine;
 Mon pays sera mes amours
 Toujours!

Châteaubriand (1).

50.—Consolations à M. Du Perrier, sur la mort
 de sa fille (2). (Élégie).

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle!
 Et les tristes *discours* (3)
 Que te met en l'esprit *l'amitié paternelle* (4),
 L'augmenteront toujours!

Le malheur de ta fille au tombeau descendue,
 Par un commun trépas,

(1) Esta romanza que compuso el autor en su primera juventud está llena de dulzura, y contribuyen al sentimiento que reina en ella, las formas anticuadas de algunos giros.

(2) No hemos puesto íntegra esta piecécita por que tiene formas enteramente en desuso como puede observarse alguna todavía en *l'amitié paternelle* por *l'amour paternel*; hace cerca de tres siglos que se escribió.

(3) Reflexiones.—(4) El cariño paterno.

Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin:

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

1 2 3 4 5 7 8 9 6

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles:
(On a beau la prier, (1)

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;

Et la garde qui veille aux *barrières* du Louvre (2)
N'en défend point nos rois (3)

Malherbe.

51.—La Jument de l'Arabe. (*Fable*).

Por yegua del Arabe

Tourmenté d'une faim pressante,
Un pauvre Arabe vint un jour
Vendre sa jument bondissante,
Sa belle jument, son amour.
Certes, grande était sa détresse
Pour qu'il vint du désert mouvant
Vendre celle dont la vitesse
Devançait les ailes du vent.

(1) Por mas que se la ruegue.—(2) uertas.

(3) Linda imitacion del «*pallida mors*» de Horacio, *Carmen IV ad Lucium Sextum*. Nuestro gran Lope de Vega lo ha imitado en su romance «*Para que no te vayas.*»

Quand dans la plaine vaste et brune,
 Blanche, elle paraissait aux yeux,
 Elle ressemblait à la lune
 Dans la solitude des cieus;
 Et l'Arabe qui, comme une ombre,
 Sur son dos allait voyageant,
 Ressemblait à la tache sombre
 Qui ternit son disque d'argent.
 Combien de fois parmi les sables
 Sa jument souffrit avec lui
 Dans les déserts infranchissables!
 Pourtant il la vend aujourd' hui!
Il le faut bien; (1) dans sa misère
 Il n'a plus de quoi la nourrir!
 Elle si vive et si légère,
 Il ne peut la laisser mourir!
 Déjà d'une main dédaigneuse
 L'Européen a compté l'or,
 Et bientôt la belle coureuse
 Va partir pour un autre bord.
 L'Arabe sous un air farouche,
 Jusqu'alors cacha ses douleurs;
 Mais enfin ces mots de sa bouche
 Sortent accompagnés de pleurs:
 «Toi, ma gazelle, ma mignone,
 Toi plus douce que l'eau du ciel,
Faut-il donc que je t'abandonne (2)
 Aux mains de cet homme cruel?
 Non, reste dans ton Arabie:
 Les Européens sont méchants,
 Dans nos déserts passe ta vie,
 Sois libre encore dans nos champs.
 Bientôt tu périras peut-être

(1) ¡Le es preciso.

(2) ¿Porqué he de abandonarte...

Victime de ma pauvreté,
 Mais tu verras aussi ton maître
 Mourir de faim à ton côté!
 Il dit, lui caressa la hanche,
 Et repoussant le prix offert,
 L'Arabe sur sa jument blanche
 Reprit le chemin du désert.

Ch. Delacour.

52.—L' Ange et L'Enfant. (*Élégie*).

cel ange y el niño.
 Un ange au radieux visage,
 Penché sur le bord d'un berceau
 Semblait contempler son image
 Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant *qui me ressemble* (1),
 Disait-il, oh! viens avec moi;
 Viens, nous serons heureux ensemble;
 La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse,
 L'âme y souffre de ses plaisirs:
 Les cris de joie ont leur tristesse,
 Et les voluptés leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes:

1 2 3 4 5 6

Jamais un jour calme et serein,

11 12 13 14 15

Du choc ténébreux des tempêtes

7 8 9 10

N'a garanti le lendemain.

Eh quoi! les chagrins, les alarmes

(1) Que te pareces á mí.

Viendraient (1) troubler ce front si pur!
 Et par l'amertume des larmes,
 Se terniraient (2) ces yeux d'azur!

Non, non, dans les champs de l'espace.
 Avec moi tu vas t'envoler,
 La Providence te fait grâce
 Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
 N'obscurcisse ses vêtements,
 Qu'on accueille ta dernière heure
 Ainsi que tes premiers moments.

Que les fronts y soient sans nuage,
 Que rien n'y révèle un tombeau;
 Quand on est pur comme à ton âge,
 Le dernier jour est le plus beau.)

Et secouant ses blanches ailes,
 L'ange à ces mots a pris l'essor
 Vers les demeures éternelles....
 Pauvre mère! ton fils est mort!

Reboul.

53.—Le petit Savoyard (*Elégie*).

LE DÉPART.

Pauvre petit, pars pour la France.
 Que te sert mon amour? Je ne possède rien.
 On vit heureux ailleurs; ici, dans la souffrance.
 Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.

(1) Habian de venir.—(2) Habian de empañarse.

Tant que mon lait put te suffire,
 Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
 Heureuse et délaissée, en te voyant sourire,
 Jamais on eût osé me dire:
 « Renonce aux baisers de ton fils! »

Mais je suis veuve: on perd la force avec la joie.
 Triste et malade où recourir ici?
 Où mendier pour toi... Chez des pauvres aussi!
 Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie:
 Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

Mais, si loïn (1) que tu sois, pense au foyer absent:
 Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
 Une mère bénit son fils en l'embrassant:
 Mon fils qu'un baiser te bénisse.

Vois-tu ce grand chêne là-bas?
 Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
 Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père;
 Mais lui, mon fils, ne revint pas.

Encor (2) s'il était là pour guider ton enfance,
 Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi:
 Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense...
 Que (3) je vais prier Dieu pour toi...

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde?
 Seul, parmi les méchants (car il en est au monde) (4),
 Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir;
 Oh! que (5) n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir!

Mais Dieu le veut ainsi: nous devons nous soumettre.
 Ne pleure pas en me quittant;

(1) Por lejos...

(2) Encor por Encore.—(3) ¡Cuanto...—(4) Los hay en el...

(5) ¿Porqué...?

Porte au seuil des palais un visage content.
 Parfois mon souvenir l'affligera, peut-être...
 Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

Chante, tant que la vie est pour toi moins amère;
 Prends ta marmotte et ton léger trousseau;
 Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
 Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée,
 J'irais te conduisant moi-même par la main;
 Mais je n'atteindrais pas la troisième journée!
 Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin;
 Et, moi, je veux mourir aux lieux où je suis née.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu:
 Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
 Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
 Prie et demande au riche; il donne au nom de Dieu.
 Ton père le disait. Sois plus heureux: adieu.»

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines;
 Et la mère avait dit: «Il faut nous séparer;»
 Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
 Se tournant quelquefois, et n'osant pas pleurer.

PARIS.

Un Parisien
 «J'ai faim. Vous qui passez, daignez me secourir.
 Voyez: la neige tombe, et la terre est glacée.
 J'ai froid; le vent s'élève et l'heure est avancée,
 Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
 A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.

Donnez: peu me suffit (1); je ne suis qu'un enfant;
Un *petit sou* (2) me rend la vie.

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain;
Plusieurs ont raconté, dans nos forêts lointaines,
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines;
Eh bien! moi, je suis pauvre, et je vous tends la main.

Faites-moi gagner mon salaire:
Où me faut-il (3) courir? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid; eh bien! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

Il ne m'écoute pas! Il fuit,
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit),
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette gnérite abandonnée.

7 8 9 1 2 3 6 5
Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir!
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir (4),
Et quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure:
«Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.»
Hélas! et tout petit, faudra-t-il que je meure (5)
Sans avoir rien gagné pour toi!

-
- (1) Donnez: peu me suffit; dadme: con poco me basta.
(2) *Sueldecito*. Sueldo, moneda de cobre; 20 sueldos ó suses componen un franco y equivale á 6 mrs.
(3) ¿A donde he de...
(4) Laitage durci... lactinico endurecido como manteca, queso.
(5) ¡Ay de mí! ¿y he de morir pequenito...

*Le valajo pour soutenir un pauvre
membre d'une famille
pauvre*

Non, l'on ne meurt point à mon âge,
 Quelque chose me dit de reprendre courage...
 Eh! que sert d'espérer...? que puis-je attendre, enfin?
 J'avais une marmotte: elle est morte de faim.»

Et faible, sur la terre il reposait sa tête:
 Et la neige, en tombant, le *couvrait* (1) à demi,
 Lorsqu'une douce voix à travers la tempête,
 Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

«Qu'il vienne à nous celui qui pleure
 Disait la voix mêlée au murmure des vents:
 L'heure du péril est notre heure;
 Les orphelins sont nos enfants.»

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
 Lui, docile et confus, se levait à leur voix.
 Il s'étonnait d'abord; mais il vit dans leurs doigts
 Briller la croix d'argent au bout d'un long ro-aire;
 Et l'enfant les suivit en se signant trois fois (2).

LE RETOUR.

10 11 12 13 14 15 16 16
 Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
 6 7 8 9 1 4 5 3 2
 Par un soleil d'été, que les Alpes son belles! (3)
 Tout, dans leurs frais vallons, sert à nous enchanter;
 La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
 1 2 7 8 9 5 6 5 4
 Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter!
 Heureux qui les revoit s'il a pu les quitter!

(1) Iba cubriendo.

(2) Las dos mugeres de negro que recogen al niño son hermanas de la caridad.

(3) Que . Cuan,..

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,
 Seul, loin, dans la vallée, un bâton à la main?
 C'est un enfant... il marche, il suit le long chemin
 Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier:
Il a mis (1) *ce matin la bure du dimanche* (2),
 Et dans son sac de toile blanche
Est (3) un pain de froment qu'il garde *tout entier* (4).

Pourquoi *tant se hâter* (5) à sa course dernière?
 C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau.
 Et ne point s'arrêter *qu'il* (6) *n'ait vu son hameau,*
 Et *n'ait reconnu sa chaumière.*

Les voilà! tels encor qu'il les a vus toujours,
 Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage!
 Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours:
 Il est si près de son village!

Tout joyeux (7) il arrive et regarde... mais quoi!
 Personne ne l'attend! sa chaumière est fermée!
 Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée:
 Et l'enfant plein de trouble: «Ouvrez, dit-il, *c'est moi.*» (8)

La porte cède; il entre; et sa mère attendrie,
 Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
 Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie:
 «N'est-ce pas mon fils qui revient?»

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle:
 «Je suis infirme, hélas! Dieu m'afflige», dit-elle;

(1) Se ha puesto.—(2) El vestido de los días de fiesta —
 (3) Hay.—(4) Enterito.—(5) Darse tanta prisa.
 (6) Hasta que.—(7) Lleno de gozo.—(8) Soy yo.»

Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir;
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir.»

Mais lui: «De votre enfant vous étiez *éloignée* (1);
Le voilà qui revient: ayez des jours contents;
Vivez; *je suis grandi*: (2) vous serez bien soignée;
Nous sommes riches pour longtemps.»

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait, et respirait à peine;
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne,
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

«C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin;
Lui qui me consolait quand *mes plaintes amères* (3)
Appelaient (4) mon fils *de* (5) si loin.

C'est le Christ du foyer que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent;
Nos fils s'en vont *tous* (6) seuls... et reviennent enfin.

Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours;
Elle mourrait sans toi.» L'enfant à ce discours,
Grave, et joignant ses mains tombe à genoux près d'elle,
Disant: «Que le bon Dieu *vous fasse de longs jours!* (7)

Alexis Guiraud.

(1) Lejos.—(2) Ya he crecido.—(3) Me quejaba amargamente.—(4) Llamando.—(5) Desde.—(6) Enteramente.

(7) Os dé largos días, os dé muchos años de vida.

54.—Priez pour moi (*Ballade*).

Megar pot mie

Dans la solitaire hourgade,
 Rêvant à ses maux tristement,
 Languissait un pauvre malade
 D'un long mal qui va consumant.
 Il disait: «Gens de la chaumière,
 Voici l'heure de la prière
 Et les tintements du beffroi: (1)
 Vous qui priez, priez (2) pour moi.

«Mais quand vous verrez la cascade (3)
 Se couvrir de sombres rameaux,
 Vous direz: «le jeune malade
 Est délivré de tous ses maux!»
 Lors (4) revenez sur cette rive
 Chanter la complainte naïve;
 Et quand tintera le beffroi,
 Vous qui priez, priez pour moi.

«Quand à la haine, à l'imposture,
 J'oppose mes mœurs et le temps,
 D'une vie honorable et pure
 Le terme approche: je l'attends,
 Il fut court mon pèlerinage!
 Je meurs au printemps de mon âge;
 Mais du sort je subis la loi:
 Vous qui priez, priez pour moi.

(1) Campana.—(2) Los que rezais, rezad...

(3) El futuro despues de cuando se traduce por subjuntivo: verrez, veais.

(4) Lors por alors.

«Ma compagne, ma seule amie,
 Digne objet d'un constant amour!
 Je t'avais consacré ma vie,
 Hélas! et je ne vis qu'un jour!
 Plaignez-la, gens de la chaumière,
 Lorsqu'à l'heure de la prière,
 Elle viendra sous le *beffroi* (1)
 Vous dire aussi: «Priez pour moi!»
Millecoye (2).

55. La Feuille du Chêne. (*Ballade*).

La hoja de la encina

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Je vous dirai l'histoire qu'autrefois,
 En revenant de la cité prochaine,
 Mon père, un soir, me conta dans les bois:
 (O mes amis, que Dieu vous garde un père!
 Le mien *n'est plus*). (3)—De la terre étrangère,
 Seul dans (4) la nuit et pâle de frayeur,
 S'en revenait (5) un riche voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

(1) Techumbre de iglesia.

(2) Esta balada, compuesta por el autor ocho días antes de su muerte en Neuilly; por el tono y sentimientos que reinan en ella participa de la elegía, y sin duda por la repetición del pensamiento «vous qui priez, priez pour moi» muy propio de las baladas, figura como tal, aunque viene mejor á esta clase de poesía, leyendas ó tradiciones populares que asuntos de la vida actual. Las dos siguientes del mismo autor y particularmente la 3.^a tiene todos los requisitos que requiere este género de composición, que en español llamamos letrilla por su forma.

(3) Ya no existe.—(4) De.—(5) Se tornaba, volvía.

Un meurtrier sort du taillis voisin.
 O voyageur! ta perte est trop certaine,
 Ta femme est veuve et ton fils orphelin.
 «Traître a-t-il dit, (1) nous sommes seuls dans l'ombre
 Mais près de nous, vois-tu ce chêne sombre?
 Il est témoin: au tribunal vengeur
 Il redira la mort du voyageur!»

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier dépouilla l'inconnu;
 Il emporta dans sa maison lointaine
 Cet or sanglant, par le crime obtenu.
 Près d'une épouse industrielle et sage,
 Il oublia le chêne et son feuillage;
 Et seulement, une fois, la rougeur
 Couvrit ses traits au nom du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un jour enfin, assis tranquillement
 Sous la ramée, au bord d'une fontaine,
 Il s'abreuvait d'un laitage écumant.
 Soudain le vent fraîchit; avant l'automne,
 Au sein des airs la feuille tourbillonne;
 Sur le laitage elle tombe... O terreur!
 C'était ta feuille, arbre du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier devint pâle et tremblant:
 La verte feuille et la claire fontaine,
 Et le lait pur, tout lui parut sanglant.
 Il se trahit, on l'écoute, on l'entraîne.

(1) Dijo.

Tout se révèle, et l'échafaud vengeur
 Apaise enfin le sang du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Millevoje.

56.—La Fiancée. (Ballade).

La prometida

Le soir brunissait la clairière;]
 L'oiseau se taisait dans les bois,
 Et la cloche de la prière (1)
 Tintait pour la dernière fois.
 Au sein de la forêt obscure,
 Seul et perdu loin du sentier,
 J'errais encore à l'aventure
 N'entendant plus dans la nature,
 Que le pas de mon destrier.

Quand soudain s'offrit à ma vue
 Une bergère du côtéau:
 «Quelle est, lui dis-je, l'avenue,
 Qui peut ramener au château?
 —Suivez le long de la fougère,
 A la gauche du coudrier.»
 Elle était jeune la bergère;
 Sa voix était douce et légère;
 Et j'arrêtai mon destrier.

«Mais toi, *pastourelle*, (2) à cette heure
 Où vas-tu? Le ciel est si noir!
 Reste un moment; vers ta demeure
 Je te reconduirai ce soir.

(1) Y el toque de oraciones.—(2) Pastorcita.

A mes côtés viens prendre place
 Sous la feuille du coudrier.
Qu'auprès de toi je m'y délasse (1),
 Et qu'à ses rameaux j'entreiace
 Les rênes de mon destrier.

—Oh! non pas, je suis fiancée:
Dans (2) huit jours Roc m'épousera,» (3)
 Et sa main dans ma main pressée
Tout doucement (4) se retira.
 «Pauvre Liset poursuivit-elle.
 —Je veux, lui dis-je, me *prier* (5)
 Aux noces de la pastourelle,
 Et diriger vers la chapelle
 La course de mon destrier.

—Venez, repartit la bergère;
 Mais vous me plaindrez.—Et pourquoi?
 —J'avais un tendre ami... son père.
 Lui défend de songer à moi.
 10 11 12 2 3
 De tes jours, triste pastourelle,
 1 4 5 6 7 8 9
Que (6) ce jour n'est-il le dernier!
 Je plains sa peine cruelle,
 Et, pensif, je m'éloignai d'elle,
Ralentissant (7) mon destrier.

2 3 4 1
 Au chaste *rendez-vous fidèle*, (8)
 Je reviens le huitième jour,

(1) Dejá que descansa á tu lado.—(2) Dentro de—(3) Casará conmigo.—(4) Poco á poco.—(5) Convidar.

(6) ¿Porqué.—(7) Moderando el paso de.—(8) *Rendez-vous*, cita; *fidèle*, puntual.

Portant à l'épouse nouvelle
 La croix d'or, présent du retour,
 «Où trouver Lise la bergère?
 Dis-je à l'ermitte hospitalier,
 —Pas bien loin.—Où donc?— Sous la terre
 Que foule votre destrier.»

Millevoje.

57.—Plaintes du Poète mourant (*Elégie*).

Quejas del poeta moribundo

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;
 Il a vu mes pleurs pénitents;
 Il guérit mes remords, il m'arme de constance:
 Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère (1);
 Qu'il meure et sa gloire avec lui!
 Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père:
 Leur haine sera ton appui.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
 De l'incorruptible avenir;
 Eux-mêmes épureront, par leur long artifice,
 Ton honneur qu'ils pensent ternir.

(1) La turba de filósofos impíos del siglo XVIII se declaró contra este poeta que fué el defensor de las sanas doctrinas religiosas, morales y literarias; murió á los 50 años á consecuencia de una caída que dió yendo á caballo; en su agonia escribió con lapiz esta composicion llena de melancolia y resignacion cristiana: en la última estrofa en vez de maldecir á sus enemigos los bendice y es un ejemplo de la figura *imprecacion*.

Soyez béni, (1) mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil (2);
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs!
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, (3) champs que j'aimais! et vous, douce verdure,
Et vous riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature;
Salut,* pour la dernière fois!

1 2 10 11 12 13 14
Ah! puissent (4) voir longtemps votre beauté sacrée
3 5 6 7 8 9

Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée, (5)
Qu'un ami leur ferme les yeux!

Gilbert.

(1) ¡Bendito seas...

(2) No se puede recuperar la inocencia si se pierde; y el orgullo por noble que sea no es digno de ser ofrecido á Dios como un don. Un crítico eminente supone que el poeta pudo haber dicho: *La paix et l'espoir sans orgueil*—(3) Salve.

(4) Ah! ¡ojalá puedan... (5) Pleins de jours... llenos de días, cargados de años.

58.—L'ange du Pardon. (Sonnet).

El angel del perdón

Il est, (1) au pied du Christ, à côté de sa Mère
Un ange, le plus beau des habitants du ciel,
Un frère adolescent de ceux que Raphaël
Entre ses bras divins apporta sur la terre.

Un léger trouble effleure à demi sa paupière,
Sa voix ne s'unit pas au cantique éternel;
Mais son regard, plus tendre et presque maternel,
Suit l'homme qui s'égare au vallon de misère.

De clémence et d'amour esprit consolateur,
Dans une coupe d'or sous les yeux de Seigneur,
Par lui du repentir les larmes sont comptées:

Car de la piété sainte il a reçu le dor;
C'est lui qui mène à Dieu les âmes rachetées,
Et ce doux séraphin se nomme: le Pardon!

Antoine de Latour.

SUJETS RELIGIEUX.

59.—Prière de l'enfant (2).

Oracion del niño

Notre père des cieux, père de tout le monde,
De vos petits enfants, c'est vous qui prenez soin:

(1) Hay

(2) El encanto de esta poesía no puede hacernos olvidar que la oración dominical, enseñada á los hombres por el Salvador, tiene una sublimidad moral á que ninguna otra alcanza.

Mais à tant de bontés vous voulez qu'on réponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi profonde,
Les choses dont on a besoin (1).

Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir,
Et mon père et ma mère, et ma famille entière;
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que la prière
Que je vous dis matin et soir.

Notre père des cieux, bénissez ma jeunesse;
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux:
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sagesse:
Et puissent (2) leurs enfants les contenter sans cesse
Pour être aimés d'eux et de vous!

Madame Tastu.

60.—Le Crucifix.

El crucifijo
Toi, que je recueillis sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu!

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore (3),
Depuis l'heure sacrée où du sein du martyr

(1) Dios sabe muy bien lo que necesitamos; pero desea que reconozcamos su dominio sobre todas las cosas y que le dirijamos nuestras paces, para que recordando nuestra flaqueza, sepamos que todo se lo debemos á su bondad.

(2) Et puissent... y ojalá puedan..

(3) ¡Cuántas...

Dans mes tremblantes mains tu passas tiède encore,
De son dernier soupir!

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme,
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir, son front gardait la trace;
Et sur ses traits *frappés* (1) d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait *empreint* (2) sa grâce,
La mort, sa majesté.

Le vent, qui caressait sa tête échevelée,
Me montrait tour à tour et me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entrouvraient pour l'embrasser encore,
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant, tout dormait sur sa bouche glacée.
Le souffle se taisait dans son sein endormi;
Et sur l'œil sans regard sa paupière affaissée
Retombait à demi.

(1) Marcadas con—(2) Impreso.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
 Je n'osais... m'approcher de ce reste adoré,
 Comme si du trépas la majesté muette
 L'eût déjà consacré.

Je n'osais... mais le prêtre entendit mon silence,
 Et de ses doigts glacés prenant le crucifix:
 «Voilà le souvenir et voilà l'espérance!
 Emportez-les, mon fils.»

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
 Sept fois depuis ce jour l'arbre que j'ai planté
 Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage,
 Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface,
 Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
 Et mes yeux, goutte à goutte, ont imprimé leur trace
 Sur l'ivoire amolli

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
 Viens, reste sur mon cœur! parle encore, et dis-moi
 Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
 N'arrivait plus qu'à toi;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie
 Se cachant sous le voile épais sur nos yeux,
 Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
 Sourde aux derniers adieux;

1 2 6 7 8 9 10 11 5
 Alors qu'entre la vie et la mort incertaine, (1)
 24 25 26 30 31 32 27 28 29
 Comme un fruit par son poids détaché du rameau,

(1) Cuando.

5 4 12 15 14 13 16 17 18
 Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
 19 20 21 22 25
 Sur la nuit du tombeau:

1 5 6 7 8 2 4 3
 Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
 N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
 5 6 7 8 1 2 3 4
 Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie
 Comme un dernier ami;

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
 Pour relever vers Dieu son regard abattu,
 Divin consolateur, dont nous baisions l'image,
 Réponds, que lui dis-tu?

Tu sais, tu sais mourir! et tes larmes divines
 Dans cette nuit terrible où tu prias en vain (1),
 De l'olivier sacré baignèrent les racines,
 Du soir jusqu'au matin.

De la croix où ton œil sonda ce grand mystère,
 Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil,
 Tu laissas comme nous les amis sur la terre
 Et ton corps au cercueil.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
 De rendre sur ton sein ce douloureux soupir!

(1) Cuando el Salvador en el jardín de las olivas pedia á su divino Padre que apartase de él el cáliz de la amargura, conformándose, sin embargo, con apurarle si tal era su voluntad; y como lo hizo para que la justicia divina quedase satisfecha y nosotros dignos por su pasión y muerte de aspirar á la vida eterna.

Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne;
O toi qui sais mourir!

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu;
Et son âme viendra guider mon âme errante.
Au sein du même Dieu.

Ah! puisse, puisse (1) alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré!

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure,
Et gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour.

1 2 3 8 9 4 5 6 7
Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dormaient à l'ombre
De l'éternelle croix!

Lamartine (2).

(1) ¡Ah! ¡ojalá pueda.

(2) Esta oda que participa del sentimiento religioso y elegiaco es una de las mas hermosas *Armonias* del autor. El pensamiento vaga entre la ternura, la esperanza, la resignacion, los recuerdos piadosos y una melancolía llena de dulzura, y expresa con tierna sensibilidad los arranques del alma que quiere elevarse hácia su Criador y las efusiones del corazon.

61.—Aveuglement des hommes.

*ceceacion de los hombres.**Ode tirée du Psaume 48.*

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille!
 Rois, soyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille!
 Que l'univers se taise et m'écoute parler.
 Mes chants vont seconder les accords de ma lyre;
 L'Esprit-Saint me pénètre; il m'échauffe, il m'inspire
 Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance.
 Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
 L'éclat de sa fortune enfle sa vanité,
 Mais, ô moment terrible! ô jour épouvantable
 Où la mort saisira ce fortuné coupable,
 Tout chargé des liens de son iniquité (1).

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
 Que deviendront les biens où votre espoir se fonde,
 Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
 Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile;
 Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
 Ne paiera (2) point à Dieu le prix de sa rançon.

(1) Gran pensamiento moral y hermosa imágen engalanada con todo lo que la expresion poética tiene de enérgico.

(2) Como licencia poética ha suprimido el autor una *e muda*: debe ser *paiera* ó *payera*, tercera persona singular del futuro absoluto del verbo *payer*; el poeta lo indica con el circunflejo que sirve para señalar la supresion de una letra.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,
 Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
 Ignorer le tribut que l'on doit à la mort!
 Non, non, tout doit franchir ce terrible passage.
 Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
 Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avidés étrangers, transportés d'allégresse,
 Engloutissent déjà toute cette richesse,
 Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis,
 Et que vous reste-t-il, en ces moments suprêmes?
 Un sépulcre funèbre où vos noms, où vous-mêmes,
 Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
 Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
 Ont de ces vérités perdu le souvenir.
 Pareils aux animaux farouches, et stupides,
 Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
 Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente;
 Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
 Au-devant de leurs yeux met un voile trompeur.
 Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes
 Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
 Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
 Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
 Dont le juste autrefois sentit le poids fatal.
 Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture,
 Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
 Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes ne craignez point le vain pouvoir des hommes:
Quelque élevés (1) qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes:
 Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter (2) nos grandeurs passagères,
 Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères
 Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous
J. B. Rousseau.

62.—Preuves physiques de l'existence de Dieu

Pruebas físicas de la existencia de Dios

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.
 Mais, tout caché qu'il est pour révéler sa gloire,
 Quels témoins éclatants devant moi rassemblés!
 Répondez, Cieux et Mer, et vous, Terre, parlez!
 Quel bras peut vous suspendre, innombrables Etoiles?
 Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles.
 O Cieux! que de grandeur et quelle majesté!
 J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
 Et qui dans nos déserts a semé la lumière (3),
 Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
 Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
 Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
 Par quel ordre, ô Soleil! viens-tu du sein de l'onde
 Nous rendre les rayons de ta clarté féconde!
 Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours:
Est-ce moi (4) qui t'appelle et qui règle ton cours?
 Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
 Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?

(1) Por mas elevados ..

(2) Por mas que alabemos.

(3) Esta comparacion del ejército luminoso de las estrellas con el polvo de nuestros campos es una linda imágen.

(4) ¿Soy yo...

Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
 La rage de tes flots expire sur tes bords.
 Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
 Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
 Hélas! près de périr t'adressent-ils leurs vœux,
 Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
 La nature, qui parle, en ce péril extrême,
 Leur fait lever les mains vers l'asile suprême;
 Hommage que toujours rend un cœur effrayé
 Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié!

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle;
 La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
 Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
 C'est celui dont la main posa mes fondements (1):
 Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne;
 Les présents qu'il me fait c'est à toi qu'il les donne.
 Je me pare des fleurs qui tombent de sa main;
 Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
 Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
 C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
 Veut qu'au moment prescrit le Nil loin de ses bords,
 Répandu sur la terre y porte mes trésors (2).
 A de moindres objets tu peux le reconnaître:
 Contemple seulement l'arbre que je fais croître (3).

(1) Este verso recuerda el magnífico apóstrofe de Dios á Job:
 «¿Dónde estabas tú cuando yo asentaba los cimientos de la tierra?»

(2) El Nilo, gran río del Egipto, se desborda todos los años en la época de las grandes lluvias en Abysinia y Nubia, y cubre la campiña toda; se vé en el Cairo, capital de aquel reino una columna á las orillas del río, y han de subir las aguas quince codos para que la cosecha pueda ser buena.

(3) Las variaciones que ha sufrido la lengua francesa desde 1763 año en que murió el autor del poema «la Religion» hace que estos dos versos no consuenen; los verbos acabados hoy en *aître* terminaban ántes en *oitre*, de manera que no habiendo variado *croître* y el otro sí, uno se lee en el final, *ètr* y otro *uátr*.

Mon suc dans la racine à peine répandu,
 Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu:
 La feuille le demande, et la branche fidèle,
 Prodigue de son bien, le partage avec elle.
 De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
 Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
 Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire:
 Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
 Elles pourront servir à prolonger tes jours;
 Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts;
 Toute, plante en naissant, déjà renferme en elle

4 5 6 7 1 2 3

D'enfants qui la suivront un race immortelle:
 Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
 Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la Terre; et, charmé de l'entendre,
 Quand je vois par des nœuds que je ne puis comprendre
 Tant d'êtres différents l'un à l'autre enchaînés,
 Vers une même fin constamment entraînés,
 A l'ordre général conspirer tous ensemble,
 Je reconnais partout la main qui les rassemble,
 Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
 Non moins que la sagesse et la simplicité.

Louis Racine.

FRAGMENTS DE POÈMES.

63.—Sépultures des enfants au Canada.

Sépultures de nos enfants au Canada

Charme consolateur, la bonté d'une mère,
 De la bonté céleste image auguste et chère,
 Propre de tous les temps et de tous les climats

A devancé (1) la vie et survit au trépas.

1 5 6 2 3 4

Que (2) des Canadiens *j'aime* (3) l'antique usage!
 Sur les bords du torrent, près du rocher sauvage,
 Leur âme se nourrit du charme des douleurs;
 Ils cultivent la tombe et l'arrosent de pleurs.
 Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle.
 Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
 Morne et silencieux, sur la pierre étendu,
 Le père croit revoir le fils qu'il a perdu.
 Les yeux levés au ciel la mère désolée
 S'approche avec lenteur de l'étrait mausolée,
 Et soupirant le nom de cet enfant chéri,
 Répand sur le tombeau le lait qui l'eût nourri!

De son fils qui n'est plus la plaintive Indienne
 Voit les vents balancer la tombe aérienne...
 Mais, le jour où l'enfant s'endort du grand sommeil,
 S'inclinant sur sa bouche, elle attend son réveil!
 Quand le soleil trois fois a doré le nuage,
 Elle lui forme un lit de fleurs et de feuillage,
 De l'érable docile agite le rameau...
 Et ne s'aperçoit pas qu'elle berce un tombeau!

Millevoye. L'Amour maternel.

64.—Agar et son fils dans le désert.

Agar y va sur sa robe et se vient

De l'innocente Agar qui ne sait l'aventure?
 Dans le désert sans fruits, sans ruisseaux, sans verdure,
 Elle a vu d'un regard sombre et désespéré,
 Le dernier aliment par son fils dévoré;
 Sur les arides bords de la coupe épuisée

(1) Se anticipó á.—(2) ¡Cuanto...—(3) Me gusta.

Ismaël porte en vain une lèvre embrasée.
 Agar cherche autour d'elle... Elle appelle trois fois,
 Et le désert immense est muet à sa voix.
 «De l'eau! lui dit l'enfant; des fruit! ou que je meure!»
 La triste Agar l'entend, et se détourne, et pleure.
 Elle invoque le ciel: «Daigne me secourir,
 «Grand Dieu! je n'ai qu'un fils, et ce fils va mourir;
 »Ne puis-je l'abreuver de mes larmes amères!»
 Agar! il est un Dieu qui veille sur les mères.
 Du séjour de la gloire un ange est descendu;
 L'onde jaillit: l'enfant à la vie est rendu,
 Heureuse en un désert que le soleil dévore,
 Sous le toit d'Abraham Agar se croit encore.

Millevoje. L'Amour maternel.

65.—Le Lion de Florence.

Le lion de Florence

Mais sans interroger le livre du passé,
 Qu'un plus récent exemple, à nos yeux retracé,
 Dîse par quel pouvoir le maternel courage,
 D'un lion dans Florence intimida la rage.

De l'étroite prison qui rassemble à grands frais
 Les monstres des déserts, les hôtes des forêts,
 Un lion s'échappa: tout fuyait à sa vue.
 Dans le commun désordre, une mère éperdue
 Emportait son enfant... Dieu ce fardeau chéri,
 De ses bras échappé, tombe; elle jette un cri,
 S'arrête, et l'aperçoit sous la dent affamée,
 Elle reste immobile et presque inanimée,
 Le front pâle, l'œil fixe et les bras étendus.
 Elle reprend ses sens un moment suspendus:
 La frayeur l'accablait! la frayeur la ranime!
 O prestige d'amour! ô délire sublime!
 Elle tombe à genoux: «Rends-moi, rends-moi mon fils!

Ce lion si farouche est ému par ses cris.
 La regarde, s'arrête, et la regarde encore:
 Il semble deviner qu'une mère l'implore.
 Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
 Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
 Contemple de l'enfant le paisible sourire,
 Et dans le food des bois, lentement se retire.

Millevoje. L'Amour maternel.

66.—Découverte de l'Amérique, par Cristophe
 Colomb.

Descubrimiento de la América por C. Colón

Eh! qui du grand Colomb ne connaît point l'histoire,
 Lui dont un nouveau monde éternisa la gloire?
 Illustre favori du maître du trident,
 L'heureux Colomb voguait sur l'abîme grondant;
 Sa nef avait franchi les colonnes d'Alcide (1);
 Les Phoques, les Tritons, la jeune Néréïde,
 Voyaient d'un œil surpris ces drapeaux, ces soldats,
 Ces bronzes menaçants (2), cette forêt de mâts.
 Et ces hardis vaisseaux, flottantes citadelles,
 Auxquels les vents vaincus semblaient céder leurs ailes.
 Depuis six mois entiers ils erraient sur les eaux;
 Dépourvus d'aliments, épuisés de travaux,
 Les matelots sentaient défaillir leur courage,
 Et d'une voix plaintive imploraient le rivage.
 Mille maux à la fois leur présagent leur fin,

(1) Alcides ó Hércules; en una nota de la Bética explicamos ya lo que eran las columnas de Hércules.

(2) Bronces amenazadores, la materia por la cosa de que ha sido hecha—cañones de bronce,—figura de Retórica llamada Metonimia ó Sinécdoque.

Et la contagion se ligue avec la faim.
 Pour comble de malheurs sur l'Océan immense,
 Les airs sont en repos, les vagues en silence;
 Dans la voile pendante aucun vent ne frémit;
 Et, dans ce calme affreux, dont le nocher gémit,
 L'oreille n'entend plus, durant la nuit profonde,
 Que le bruit répété des morts tombant dans l'onde.
 Plusieurs du haut des mâts interrogent de loin
 Les terres et les mers, sourdes à leur besoin.
 Rien ne paraît: des cœurs un noir transport s'empare
 (Lorsqu'il est sans espoir, le malheur rend barbare;)
 Tous fondent sur leur chef: à son poste arraché,
 Au pied du plus haut mât Colomb est attaché.
 Cent fois de la tempête il défia la rage;
 Mais qu'opposera-t-il à ce nouvel orage?
 Sans changer son destin l'astre du jour a lui;
 De farouches regards errent autour de lui.
 Inutiles fureurs pour son âme intrépide!
 La mort, l'affreuse mort n'a rien qui l'intimide:
 Mais avoir vainement affronté tant de maux,
 Mais mourir près d'atteindre à des mondes nouveaux;
 Ce grand espoir trompé, tant de gloire perdue;
 Plus que tous les poignards, voilà ce qui le tue.
 Sur ce cœur que déjà déchire le regret
 Le fer enfin se lève, et le trépas et prêt:
 Plus d'espoir. Tout à coup de la rive indienne
 Un air propice apporte une odorante haleine;
 Il sent, il reconnaît le doux esprit des fleurs:
 Tout son cœur s'abandonne à ces gages flatteurs;
 Un souffle heureux se joint à cet heureux présage.
 Alors, avec l'espoir reprenant son courage:
 «Malheureux compagnons de mon malheureux sort,
 »Vous savez si Colomb peut redouter la mort:
 »Mais si toujours fidèle au dessein qui m'anime
 »Votre chef seconda votre âme magnanime:
 »Si pour ce grand projet je bravai, comme vous,

»Et l'horreur de la faim, et les flots en courroux;
 »Encore quelques moments (je ne sais quel présage
 »A cette âme inspirée annonce le rivage),
 »Si ce monde où je cours fuit encore devant nous,
 »Demain trêchez mes jours, tout mon sang est à vous.»

A ce noble discours, à sa mâle assurance,
 A cet air inspiré qui leur rend l'espérance,
 Un vieux respect s'éveille au cœur des matelots;
 Ils ont cru voir le dieu qui maîtrise les flots:
 Soudain, comme à sa voix les tempêtes s'apaisent,
 Aux accents de Colomb les passionnés se taisent.
 On obéit, on part, on vole sur les mers;
 La proue en longs sillons blanchit les flots amers.
 Enfin, des derniers feux quand l'Olympe se dore (1)
 Et brise ses rayons dans les mers qu'il colore,
 Le rivage de loin semble poindre à leurs yeux.
 Soudain tout retentit de mille cris joyeux.
 Les coteaux par degrés sortent du noir abîme,
 De moment en moment, les bois lèvent leur cime
 Et de l'air embaumé, que leur porte un vent frais,
 Le parfum consolant les frappe de plus près.
 On redouble d'efforts, on aborde, on arrive:
 Des prophétiques fleurs qui parfument la rive,
 Tous couronnent leur chef; et leurs festons chéris,
 Présage du succès en deviennent le prix.

Delille. Les trois Règnes de la Nature.

67. — Prière des Navigateurs.

Oración de los Navegantes.

Pendant le soleil sur les ondes calmées,
 Touche de l'horizon les bornes enflammées;

(1) Olimpo, équivalente à cielo, porque según la fábula era la morada de los dioses.

Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,
 Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter;
 Il s'éloigne, et Vesper (1), commençant sa carrière,
 Méie au jour qui s'éteint sa timide lumière.
 J'entends l'airain pieux dont les sons éclatants
 Appellent la prière et divisent le temps.
 Pour la seconde fois le nautonnier fidèle,
 Adorant à genoux la Puissance éternelle,
 Dès que l'astre du soir a brillé dans les airs,
 Adresse l'hymne sainte au Dieu de l'univers;
 A l'Etre universel, impénétrable, immense,
 Qui, sur l'azur des flots, dans leur vaste silence,
 A la foi des humains qui lui portent leurs vœux
 Apparaît plus terrible et plus majestueux.
 Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages,
 Un pretre, à cheveux blancs, conjure les orages;
 Son zèle des nochers adoucit les travaux,
 Épure leur hommage, et console leurs maux.
 « Dieu créateur, dit-il, toi dont les mains fécondes,
 » Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes;
 » Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur,
 » De l'Océan qui gronde arrête la fureur,
 » Et d'un regard chargé de tes ordres sublimes
 » Suit un frêle vaisseau flottant sur ses abîmes!
 » Que peuvent devant toi nos travaux incertains?
 » Dieu! quels sont les mortels sous tes puissantes mains?
 » Hélas! de tous nos arts la fragile science,
 » Le courage affermi, la froide expérience,
 » N'ont pas d'un fol orgueil séduit notre raison:
 » Nos modestes succès rendent gloire à ton nom;
 » Par des vœux plus pressants nos alarmes t'implorant
 » Bénis, Dieu paternel, tes enfants qui t'adorent;

(1) Véspero, el primer lucero que vemos aparecer al ponerse el sol

»Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi:
 »La force et la vertu ne viennent que de toi.
 »Daigne remplir nos cœurs, éloigne la tempête;
 »Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
 »Devant ces pavillons qui te sont consacrés;
 »Et qu'un jour nos drapeaux, par toi-même illustrés,
 »Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
 »Appellent le respect et la foi dans tes temples.»
 Il dit, et prie encor: ses chants consolateurs,
 D'espérance et d'amour, pénétrèrent tous les cœurs.
 O spectacle touchant, ravissantes images!
 Tandis que, l'œil fixé sur un ciel sans nuages,
 Du prêtre, dont la voix semble enchaîner les vents,
 Les nautonniers émus répètent les accents;
 Le couchant a brillé d'une clarté plus pure;
 L'Océan de ses flots apaise le murmure;
 Et seule, interrompant ce calme solelnel
 La prière s'élève aux pieds de l'Eternel.

Esménard. Poème de la Navigation.

68. La manie des conquêtes.

La mania de las conquistas

«Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
 Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage?»
 Disait au roi Pyrrhus un sage confident (1),
 Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent.
 »Je vais, lui dit ce prince, à Rome, où l'on m'appelle.
 —Quoi faire?—L'assiéger.—L'entreprise est fort belle,
 Et digne seulement d'Alexandre ou de vous;
 Mais, Rome prise enfin, seigneur, où courrons-nous?

(1) Cineas, discípulo de Demóstenes y ministro de Pirro rey de Epiro.

—Du reste des Latins la conquête est facile
 —Sans doute on peut les vaincre: est-ce tout?—La Sicile,
 De là nous tend les bras, et bientôt, sans effort,
 Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
 —Bornez-vous là vos pas?—Dès que nous l'aurons prise,
 Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage est conquise,
 Les chemins sont ouverts; qui peut nous arrêter?
 —Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter;
 Nous allons traverser les sables de Libye,
 Asservir, en passant, l'Égypte, l'Arabie,
 Courir *delà* le Gange en de nouveaux pays (2),
 Faire trembler le Scythe aux bords du Tanais,
 Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.
 Mais, de retour enfin; que prétendez-vous faire?
 —Alors, cher Cineas, victorieux, contents,
 Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.
 —Hé! seigneur, dès ce jour sans sortir de l'Épire,
 Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire?
 Le conseil était sage et facile à goûter:
 Pyrrhus vivait heureux, s'il eût pu l'écouter.

Boileau.

69.—La Mollesse conjure la Nuit de lui conserver
 son dernier asile.

O Nuit! que m'as-tu dit? quel démon sur la terre
 Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?
 Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps
 Où les rois s'honoraient du nom de fainçants,

(2) *Mas allá de.*

S'endormaient sur le trône, et me servant sans honte,
 Laisaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte?
 Aucun soin n'approchait de leur paisible cour:
 On reposait la nuit, on dormait tout le jour;
 Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines (1)
 Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
 Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
 Promenaient dans Paris le monarque indolent,
 Ce doux siècle n'est plus! le ciel impitoyable
 A placé sur le trône un prince infatigable;
 Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix;
 Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
 Rien ne peut arrêter sa vigilante audace:
 L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace,
 J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
 En vain deux fois la paix a voulu l'endormir:
 Loin de moi son courage entraîné par la gloire,
 Ne se plait qu'à courir de victoire en victoire.
 Je me fatiguerais à te tracer le cours
 Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours (2).
 La Mollesse oppressée.
 Dans sa bouche, à ce mot, sent sa lanque glacée,
 Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
 Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

Boileau. Le Lutrin.

(1) Flora, Diosa de las flores.—(2) Elogio delicado de Luis XIV á quien vitupera la Mollicie.

POÉSIE ÉPIQUE.

70.—Fondation de la ville de Carthage par
Didon.

Fundacion de la villa de Cartago por Dido

La Reine de ces lieux est la belle Didon
 Elle reçut le jour dans la riche Sidon (1),
 Mais d'un frère cruel fuyant la barbarie,
 Son courage en ces lieux s'est fait une patrie.
 L'histoire de ses maux voudrait un long discours;
 Je vais, en peu de mots, vous en tracer le cours.
 Par les nœuds de l'hymen, à l'opulent Sichée,
 Plus encor par l'amour, Didon fut attachée.
 L'hymen l'unit à lui dès ses plus jeunes ans;
 Mais son barbare frère, exemple des tyrans,
 Pygmalion, obtint la grandeur souveraine.
 Bientôt s'allume entre eux le flambeau de la haine,
 Insatiable d'or, ce monstre furieux;
 Sans égards pour sa sœur, sans respect pour les dieux
 Dans le temple en secret immole sa victime.
 Et toutefois longtemps, il sut cacher son crime,
 Et, d'une sœur crédule amusant la douleur,
 Longtemps d'un faux espoir il entretenit son cœur.
 Mais bientôt, d'un époux privé de sépulture
 Le spectre se levant du sein de l'ombre obscure,
 Triste, pâle, sanglant, apparut à ses yeux,

(1) Nació, no en Sidon, sino en Tiro, capital de Fenicia: fué una ciudad muy poderosa y se la consideraba como inexpugnable por su situacion dentro del mar; estaba unida al continente solo por una lengua de tierra: ambas ciudades formaron parte de la Palestina, en tiempo de los Judios ó Hebreos.

Dévoila de sa mort le mystère odieux,
 Et cette cour barbare, et l'autel homicide;
 Et, pour l'aider à fuir de ce palais perfide,
 De son lâche assassin lui livrant le trésor,
 Lui montra sous la terre un immense amas d'or.
 Didon, pleine d'effroi, hâte soudain sa fuite;
 Ceux qu'une même horreur ou que la crainte excite,
 Attroupés en secret veulent suivre son sort.
 Des vaisseaux étaient prêts pour s'éloigner du bord;
 Leur troupe s'en saisit. De leur asile avare,
 On tire les trésors de ce monstre barbare;
 Maîtres de sa richesse, et bravant son courroux,
 Ils voguent. Une femme a conduit ces grands coups!
 Sur ces bords à leur ville ils cherchent une place
 Et leur ruse innocente achète autant d'espace
 Que la peau d'un taureau, dépouillé par leur main,
 Pourrait, en s'étendant, embrasser de terrain (1).

Virgile (Enéide), traduite par Delille.

71.—La mort d'Hector,

Sur la mort de Hector.
 Polydamas à Paris.

Dans les champs phrygiens l'ordre du sage Enée
 Tenait de nos guerriers la vaillance enchaînée;
 Sortis de leurs remparts jusqu'alors assiégés (2),

(1) Conocida es de todos la mala fe con que procedieron los fundadores de Cartago que recortaron la piel del toro en una tira sumamente delgada, que abarcó de esta manera un terreno comparativamente inmenso; la mala fe de los primeros moradores de Cartago se perpetuó entre sus descendientes y los romanos a denominaban «fé púnica.»

(2) Assiégés se retire à remparts; sortis .. fuera.

Sous leurs différents chefs les Grecs étaient rangés:
 Entre eux et les Troyens s'étend un large espace,
 Où vont lutter la force, et l'adresse, et l'audace (1):
 Les deux camps sont muets, et du combat fatal
Chacun (2) désire, attend, redoute le signal.
 Si tôt qu'Hector parut, on ouvrit la barrière.
 «Le voilà, dit Achille, enflammé de colère!
 »Viens ton sang va payer le sang de mon ami:
 »Le vainqueur de Patrocle est mon seul ennemi,
 »C'est Hector que je veux!»—C'est Hector qui t'immole,
 Lui répond votre frère; il dit, et son trait vole,
 Atteint le bouclier, y reste suspendu,
 Achille est ébranlé du choc inattendu,
 Il prend son javelot, dans les airs le balance,
 Et tout son effort à son tour il le lance.
 Mais Hector le prévoit, et le coup est paré:
 Du trait de son rival chacun s'est emparé,
 Tandis qu'Achille, armé de la lance troyenne,
 Fond sur Hector, Hector le frappe de la sienne:
 Il brise sa cuirasse et le fer, repoussé,
 Sur le céleste acier se recourbe émoussé (3).
 Leur sang plus d'une fois avait rongi la terre;
 Ils luttèrent tous couverts de sueur, de poussière,
 Leur javelot brisé, leur casque renversé;

(1) La primera conjuncion *et*, por la figura del mismo nombre, no debe traducirse al castellano; basta la coma.

(2) Todos.

(3) La armadura de Aquiles, forjada por Vulcano, dios de los herreros, era impenetrable para las armas mejor templadas; la descripción que de ellas hace Homero y particularmente el escudo ó broquel es admirable. Tétis, madre de Aquiles, se las regaló cuando vió su decision para ir al sitio de Troya. En este combate es Hector el que las viste por habérselas quitado á Patroelo amigo y compañero de Aquiles que las tenia cuando fué muerto por Hector.

Et Jupiter entre eux n'avait point prononcé,
 Lorsque suivi d'Hélène, accourut votre père;
 Il s'écrie. A sa vue, on s'agite, on espère;
 Et déjà deux hérauts plaçaient en même temps
 Leur sceptre pacifique entre les combattants.
 Mais Achille frémit de perdre sa victime:
 Son courage ou plutôt sa fureur se ranime;
 Il presse Hector: Hector résiste mais soudain
 Son *fer* (1) se brise, éclate, échappe de sa main...
 Que pouvait sa vaillance...? Il est atteint...! Il tombe...
 Troie entière descend avec lui dans la tombe...
 La mort d'Hector n'a point désarmé le vainqueur:
 Tournez les yeux, voyez un spectacle d'horreur!
 Voyez, *après* (2) son char dégouttant de carnage,
 Les pieds gonflés des nœuds qu'a redoublés la rage
 Notre Hector suspendu! Son front défiguré,
 Ce front terrible aux Grecs, des Troyens adoré,
 Roule et sillonne au loin la fange qui le souille;
 De ses longs cheveux noirs la flottante dépouille
 Sème de ses débris le sol ensanglanté:
 Ulysse, Ulysse même en est épouvanté.
 Achille, l'œil terrible et la main menaçante
 Presse à coups redoublés, vers les rives du Xanthe (3).
 Ses coursiers qui, toujours dociles à sa voix,
 Refusent d'obéir pour la première fois,
 L'impitoyable Achille, orgueilleux de son crime,
 Sourit d'un air affreux à sa pâle victime,
 Triomphe d'un cadavre, et, bravant tous les dieux,
 De son sang qui ruisselle, il enivre ses yeux.

Luce de Lancival.

(1) Acero, espada.—(2) Trás de.

(3) Janto, rio pequeño en las cercanías de Troya, celebrado por Homero en su Iliada; desagua en la parte mas meridional del Helesponto antiguo, hoy estrecho de Dardanelos entre Europa y Asia.

72.—Dieu.

Dieu

Dans le centre caché d'une clarté profonde,
 Dieu repose en lui-même, et, vêtu de splendeur,
 Sans bornes est rempli de sa propre grandeur,
 Une triple personne en une seule essence,
 Le suprême pouvoir, la suprême science,
 Et le suprême amour, unis en trinité,
 Dans son règne éternel forment sa majesté...
 Sous son trône étoilé, patriarches, prophètes,
 Apôtres, confesseurs, vierges, anachorètes,
 Et ceux qui, par leur sang, ont cimenté la foi,
 L'adorent à genoux, saint peuple du saint roi...
 De son Etre incréé tout est la créature,
 Il voit rouler sous lui l'ordre de la nature,
 Des éléments divers est l'unique lien,
 Le père de la vie et la source du bien,
 Tranquille possesseur de sa béatitude;
 Il n'a le sein troublé d'aucune inquiétude;
 Et voyant tout sujet aux lois du changement,
 Seul, par lui-même, en soi, dure éternellement.
 Ce qu'il veut une fois est une loi fatale (1)
 Qui toujours malgré tout à soi-même est égale,
 Sans que rien soit si fort qu'il le puisse obliger
 A se laisser jamais ni fléchir ni changer.
 Du pécheur repenté la plainte lamentable
 Seule peut ébranler son vouloir immuable,
 Et forçant sa justice et sa sévérité,
 Arracher le tonnerre à son bras irrité.

Chapelain.

(1) Se entienda esto siempre dejando á salvo la libertad humana; y en cuanto á no variar ni doblérgarse jamás, se-

73.—L'Ange Gardien.

El angel de la guarda

Dieu se lève, et soudain sa voix terrible appelle
 De ses ordres secrets un ministre fidele,
 Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui
 De servir aux humains de conseil et d'appui,
 De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
 De veiller sur leur vie et de garder leur âme.
 Tout mortel a le sien: cet ange protecteur,
 Cet invisible ami veille autour de son cœur,
 L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
 Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
 Et portant dans les cieux son âme entre ses mains
 La présente en tremblant au juge des humains.
 C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,
 Entre la pur néant et la grandeur suprême,
 D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
 Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin;
 C'est ainsi que, pendant l'étendue infinie,
 Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.

Lamarline.

74.—Description d'une Bataille.

Descripcion de una batalla

La trompette a jeté le signal des alarmes;
 Aux armes! et l'écho répète au loin: Aux armes!
 Dans la plaine soudain les escadrons épars,

gun se habla en el verso que termina la frase, es relativamente á sus decretos absolutos; así se desprende tambien de los cuatro últimos versos.

Plus prompts que l'aiglon, fondent de toutes parts,
 Et sur les flancs épais des légions mortelles
 S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
 Le coursier, retenu par un frein impuissant,
 Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant.
 La foudre dort encore: et sur la foule immense (1)
 Plane, avec la terreur, un lugubre silence,
 On n'entend que le bruit de cent mille soldats
 Marchant comme un seul homme au-devant du trépas.
 Le roulement des chars, les coursiers qui hennissent,
 Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
 Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
 Qui dans les camps rivaux flottant à plis mouvants,
 Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
 Vouloir voler d'eux-mêmes au-devant de la gloire, (2)
 Et tantôt retombant le long des pavillons,
 De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.
 Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent,
 Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent,
 Des tubes enflammés la foudre avec effort
 Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort.
 Le boulet dans les rangs laisse une large trace;
 Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
 Et, sans se reposer, déchirant le vallon,
 A côté du sillon creuse un autre sillon:
 Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
 Et comme des épis les couche dans la plaine.
 Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
 Superbe et l'œil brillant d'orgueil et de valeur;
 Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
 Flotte d'un noir coursier l'ondoyante crinière:
 Ce casque éblouissant sert de but (3) au trépas;

(1) *La foudre dort.* . El rayo duerme; rayo por artillería.

(2) *D'eux mêmes au devant de ..* por sí solos á recibir...

(3) Blanco.

Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
 Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène;
 Son coursier bondissant qui sent flotter la rêne,
 Lance un regard oblique à son maître expirant,
 Revient, penche la tête, et le flaire en pleurant.
 Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
 Eut les camps pour patrie, et pour amour les armes.
 Il ne regrette rien que ses chers étendards,
 Et les suit en mourant de ses derniers regards....
 La mort vole au hasard dans l'horrible carrière:
 L'un périt tout entier; l'autre, sur la poussière,
 Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
 De ses membres épars voit voler les lambeaux,
 Et se traînant encor sur la terre humectée,
 Marque en ruis-caux de sang sa trace ensanglantée.
 Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
 Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami:
 Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,
 Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
 Mais de la foudre en vain les livides éclats
 Pleuvent sur les deux camps; d'intrépides soldats,
 Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante
 Se referme soudain sur sa trace fumante,
 Sur le rangs érasés formant de nouveaux rangs,
 Viennent braver la mort sur les corps des mourants.
 Accourez maintenant, amis, épouses, mères!
 Venez compter vos fils, vos époux et vos frères;
 Venez sur ces débris disputer aux vautours
 L'espoir de vos vieux ans, le fruit de vos amours.
 Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre:
 Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre,
 Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
 Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit!
 Mais au sort des humains la nature insensible
 Sur leurs débris épars suivra son cours paisible:
 Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,

Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux;
 Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
 Les vents balayeront leur poussière infectée,
 Et le sol, engraisé de leurs restes fumants,
 Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements.

Lamartine (1).

75.—Priam aux pieds d'Achille.

L'horizon se couvrait des ombres de la nuit;
 L'infortuné vieillard, qu'un dieu même conduit, (2),
 Entre et paraît soudain dans la tente d'Achille.
 Le meurtrier d'Hector, en ce moment tranquille,
 Par un léger repas suspendait ses douleurs:
 Il se détourne, il voit, les yeux baignés de pleurs,
 Ce roi jadis heureux, ce vieillard vénérable,
 Que le fardeau des ans, que la douleur accable,
 Exhalant à ses pieds ses sanglots et ses cris,
 H n'osait sur Achille encor jeter la vue;
 Il voulait lui parler et sa voix s'est perdue.
 Enfin, il le regarde; et, parmi les sanglots,
 Tremblant, pâle, et sans force, il prononce ces mots:
 «Songez, seigneur, songez que vous avez un père.»
 Il ne put achever... Le héros sanguinaire

(1) Aunque abundan mucho las comparaciones es muy propio de las narraciones épicas, y las reflexiones que terminan esta son muy exactas. Solo la Sabiduría infinita y el Poder ilimitado pueden segregar del mundo gran cantidad de seres humanos á la vez, pues la primera es la única capaz de juzgar la oportunidad de tal destruccion y el segundo de reemplazarlos; verdad es que Dios se sirve á veces del hombre como instrumento de muerte para sus semejantes.

(2) Le guiaba Mercurio.

Sentit que la pitié pénétrait dans son cœur.

Priam lui prend les mains: «Ah! prince! Ah mon vain-
queur!

«J'étais père d'Hector, et ses généreux frères

«Flattaient mes derniers jours, et les rendaient prospères.

«Ils ne sont plus; Hector est tombé sous vos coups...

«Puisse l'heureux Pélée entre Thétis et vous (1)

«Prolonger de ses ans l'éclatante carrière!

«Le seul nom de son fils remplit la terre entière:

«Ce nom fait son bonheur autant que son appui:

«Vos honneurs sont les siens, vos lauriers *sont à lui* (2)

«Hélas! Tout mon bonheur et *toute mon attente* (3)

«Est de voir de mon fils la dépouille sanglante,

«De racheter de vous ces restes mutilés,

«Trainés devant mes yeux sous nos murs désolés:

«Voilà le seul espoir, le seul bien qui me reste,

«Achille, accordez-moi cette grâce funeste,

«Et laissez-moi jouir de ce spectacle affreux!»

Le héros qu'attendrit ce discours douloureux,

Aux larmes de Priam répondit par des larmes.

«Tous nos jours sont tissus de regrets et d'alarmes,

«Lui dit-il, Par mes mains les dieux vous ont frappé.

«Dans le malheur commun moi-même enveloppé,

«Mourant avant le temps, loin des yeux de mon père,

«Je teindrai de mon sang cette terre étrangère (4).

«J'ai vu tomber Patrocle, Hector me l'a ravi:

«Vous perdez votre fils et je perds mon ami»

Voltaire.

(1) *Puisse...* Ojalá pueda... *Pélée*, Peleo y *Thétis*, Tétis son los padres de Aquiles.—(2) Le pertenecen.

(3) Todo lo que espero.

(4) Homero cuenta que un oráculo marcaba que Aquiles moriría delante de Troya; murió en efecto, de mano de Páris que lo hirió con una flecha en un talón, única parte, según la fábula, que tenía vulnerable.

76.—Le Czar, à l'hôtel des Invalides (1).

Vers les bords où la Seine, abandonnant Paris,
 Semble de ces beaux lieux où son onde serpente
 S'éloigner à regret et ralentir sa pente,
 D'un immense palais le front majestueux,
 Arrondi dans la nue en dôme somptueux,
 S'élève et peuple au loin la rive solitaire;
 Pierre y porte ses pas. La pompe militaire
 Des tonnerres d'airain, des gardes, des soldats, (2)
 Tout présente à ses yeux l'image des combats;
 Mais cet éclat guerrier orne un séjour tranquille.
 «Tu vois de la valeur, tu vois l'auguste asile,
 Lui dit Le Fort. Jadis, pour soutenir ses jours
 Réduit à mendier d'avilissants secours,
 Dans un pays ingrat, sauvé par son courage,
 Le guerrier n'avait pas, au déclin de son âge,
 Un asile pour vivre, un tombeau pour mourir;
 L'état qu'il a vengé, daigne enfin le nourrir:
 Louis à tous les rois y donne un grand exemple.
 —Entrons, dit le héros.» Tous étaient dans le temple;
 C'était l'heure où l'autel fumait d'un pur encens.

(1) Czar, título que se dá al emperador de Rusia. El que aquí figura es Pedro I el grande, restaurador y casi fundador de dicho imperio; es el mismo que aparece en la célebre zarzuela de Catalina, que llegó á ser su esposa. San Luis, rey de Francia fundó el retiro llamado hoy de los Inválidos, y que tenía entonces por nombre «Hospital de los Quince veintes,» porque solo podían admitirse 500. Luis XIV lo reformó, y ultimamente Napoleon I.—La escena pasa en tiempo de Luis XIV

(2) *Des tonnerres d'airain...* truenos por cañones de bronce.

Il entre, et de respect tout a frappé ses sens;
 Ces murs religieux, leur vénérable enceinte;
 Ces vieux soldats épars sous cette voûte sainte;
 Les uns levant au ciel leurs fronts cicatrisés,
 D'autres flétris par l'âge et de sang épuisés,
 Sur leurs genoux tremblants pliant un corps débile;
 Ceux-ci courbant un front saintement immobile;
 Tandis qu'avec respect sur le marbre inclinés,
 Et plus près de l'autel quelques-uns prosternés,
 Touchaient l'humble pavé de leur tête guerrière,
 Et leurs cheveux blancs roulaient sur la poussière.
 Le Czar avec respect les contempla longtemps,
 «Que j'aime à voir, dit-il, ces braves combattants,
 » Ces bras victorieux, glacés par les années,
 » Quarante ans, de l'Europe ont fait les destinées,
 » Restes encor fameux de tant de bataillons,
 » De la foudre sur vous j'ap-rçois les sillons.
 » Que vous me semblez grands! Le sceau de la victoire
 » Sur vos ruines même imprime encor la gloire;
 » Je lis tous vos exploits sur vos fronts révéés
 » Temples de la valeur, vos débris sont sacrés.»
 Bientôt ils vont s'ass-oir dans une enceinte immense,
 Ou d'un repas guerrier la frugale abondance,
 Aux dépens de l'Etat, satisfait leur besoin.
 Pierre de leur repas veut être le témoin.
 Avec eux dans la foule il aime à se confondre,
 Les suit, les interroge; et, fier de lui répondre,
 De conter leurs exploits, ces antiques soldats
 Semblent se rajeunir au récit des combats.
 Son belliqueux accent émeut leur fier courage.
 «Compagnons, leur dit-il, je viens vous rendre hommage;
 » Car je suis un guerrier, un soldat comme vous.»
 D'un regard attentif ils le contemp-ai-ent tous,
 Et son front désarmé leur parut redoutable.
 Tout-à-coup le Monarque, approchant de leur table,
 Du vin dont leurs vieux ans réchauffaient leur langueur,
 Dans un grossier cristal épauche la liqueur;

Et, la coupe à la main, debout, la tête nue
 « Mes braves compagnons, dit-il, je vous salue
 Il boit en même temps. Les soldats attendris
 A ce nom de étranger répondent par des cris.
 Tous ignoraient son nom, son pays, sa naissance;
 Mais de son fier gîni ils sentaient la puissance.
 Leur troupe avec honneur occupant ses pas;
 Son rang est inconnu, sa grandeur ne l'est pas.

Thomas Pètréide.

POÉSIE DRAMATIQUE.

77.—Auguste rapelle à Cinna ses bienfaits.

AUGUSTE.

Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens
 Furent le bonheur de mon père et le mien:
 Au milieu de leur camp tu reçus la naissance;
 Et lorsque près leur mort tu vins en ma puissance,
 Leur haine, en aïeule au milieu de ton sein,
 T'avait mis contre moi les armes à la main:
 Tu fus mon ennemi, même avant que de naître,
 Et tu le fus encor quand tu me pus connaître.
 Et l'inclination n'a jamais démenti
 Ce sang qui t'avait fait du contraire parti.
 Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie:
 Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie;
 Je te fis prisonnier pour te combler de biens;
 Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens;
 Je te restituai d'abord ton patrimoine;
 Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine;
 Et tu sais que depuis à chaque occasion,
 Je suis tombé pour toi dans la profusion.

Toutes les dignités que tu m'as demandées,
 Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;
 Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
 Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
 A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
 Et qui m'ont conservé le jour que je respire;
 De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
 Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu,
 Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
 Après tant de faveurs, montrer un peu de haine,
 Je te donnai sa place en ce triste accident,
 Et te fis, après lui, mon plus cher confident.
 Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
 Me pressant de quitter ma puissance absolue,
 De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis
 Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
 Bien plus, ce même jour, je te donne Emilie,
 Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
 Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
 Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins:
 Tu t'en souviens, Cinna: tant d'heur et tant de gloire (1)
 Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire
 Mais ce qu'on ne pourrait jamais imaginer,
 Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA.

Moi, seigneur, moi que j'eusse une âme si traitresse!
 Qu'un si lâche dessein.

(1) *Heur* palabra hoy en desuso está en lugar de *bonheur* *felicidad*, *dicha*, *ventura*. Algunos literatos han protestado en vano contra el capricho de tal supresion por ser una voz armoniosa y expresiva, y que además tenia en su abono el gran nombre de Corneille.

Tu tiens mal ta promesse (1),
Sied-toi, (2) je n'ai pas dit encor ce que je veux,
 Tu te justifieras après, si tu le peux;
 Ecoute cependant et tiens mieux ta parole,
 Tu veux m'assassiner demain au Capitole,
 Pendant le sacrifice; et ta main pour signal,
 Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal.
 La moitié de tes gens doit occuper la porte,
 L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
 Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons?
 De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
 Procule, Glabrien, Virginian, Rutile,
 Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
 Maxime qu'après toi j'avais le plus aimé;
 Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé;
 Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
 Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
 Et qui, désespérant de les plus éviter,
 Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
 Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
 Plus par confusion que par obéissance,
 Quel était ton dessein et que prétendais-tu,
 Après m'avoir, au temple, à tes pieds abattu?
 Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
 Si j'ai bien entendu, tantôt, ta politique,
 Son salut désormais dépend d'un souverain
 Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main;
 Et si sa liberté te faisait entreprendre (3),

(1) Habia prometido Cinna no interrumpir á Augusto, *tu tiens... cumples*...—(2) Siéntate.

(3) *Entreprendre*, *Emprender*, verbo activo ó transitivo, que no puede usarse ni en frances ni en español de un modo absoluto, necesita de un régimen que complete su significacion.

Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre,
 Tu l'aurais accepté au nom de tout l'Etat.
 Sans vouloir l'acquérir par un assassinat (1).

.....
 Corneille.

78.—Combat des Horaces et des Curiaces (2).

VALÈRE.

Resté seul contre trois, mais, en cette aventure
 Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
 Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
 Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux;
 Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
 Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
 Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé;
 Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé;
 Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite,
 Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite (3).

(1) Había querido Augusto dejar la corona que ceñía y Cinna, contra el parecer de Máximo, le incitó á conservarla á fin de tener un pretexto para asesinarle como estaba comprometido.

(2) Roma y Alba están en guerra y con objeto de verter menos sangre han resuelto confiar su suerte á tres guerreros escogidos que son los de que se trata; en el primer choque mueren dos Romanos; sus tres enemigo están heridos y según las condiciones del combate pue ten unir-e contra su adversario, que ingeniosamente los divide para vencerlos.

(3) La expresion propia en este caso es *leur force inégale*, su fuerza desigual y no *leurs coups inégaux*, sus golpes desiguales.

Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
 Se retourne, et déjà les croit demi-doués;
 Il attend le premier, et c'était votre gendre;
 L'autre tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
 En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur,
 Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
 Albe à son tour commence à craindre un sort contraire;
 Elle crie au second qu'il s'aide son frère;
 Il se hâte, et s'épuise en efforts superflus;
 Il trouve, en les joignant, que son frère n'est plus.

CAMILLE.

Helas!

VALÈRE

Tout hors d'haleine, il prend pourtant sa place,
 Et redouble bientôt la victoire d'Horace.
 Son courage sans force est un obéïe appui;
 Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
 L'air résonne des cris qu'au ciel cha-
 cun envoie;
 Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.
 Comme notre héros se voit près d'achever,

C'est peu pour lui de vaincre, il veut encore braver (1).

«J'en viens d'immoler deux aux vœux de mes frères,

«Rome aura le dernier de mes rois adversaires,

«C'est à ses intérêts que je vais l'immoler.»

Dit-il, et, tout d'un temps on le voit y voler.

La victoire entre eux deux n'était point incertaine;

L'Albain, percé de coups n-se traînait qu'à peine,

(1) *Braver* exige complemento en todos los casos, y además aquí no está muy en su lugar; no es bravata el sentimiento generoso de un patricio que venga á sus hermanos y á su patria.

Et comme une victime aux marches de l'autel,
 Il semblait présenter sa gorge au coup mortel:
 Aussi e reçoit-il, *jeu s'en faut*. (1) sans défense
 Et son trépas de Rome établit la puissance.

Cornille.

79.—Fureurs d'Oreste.

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance;
 Oui, je te loue, ô Ciel, de ta persévérance!
 Appriqué sans relâche au soin de me punir,
 Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir;
 Ta haine a pris plaisir à former ma misère;
 J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,
 Pour être du malheur un modèle accompli.
 Hé bien! je meurs content, et mon sort est rempli.
 Où sont ces deux arant? Pour couronner ma joie,
 Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie,
 L'un et l'autre, en mourant, je les veux regarder;
 Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder
 Mais quelle paisse nuit t'ent à coup m'environne?
 De quel côté sortir? d'où vient que je frissonne?
 Quelle horreur me saisit! Grâce au ciel, j'entrevois ..
 Dieux! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi!

Prenant Pylade pour Pyrrhus

...Quoi Pyrrhus, je te rencontre encore!
 Trouverait-je partout un rival que j'abhorré?
 Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé?
 Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
 Mais que vois-je! A mes yeux Hermione l'embrasse:
 Elle vient l'arracher au coup qui le menace!

(1) Casi.

Dieux! quels affreux regards elle jette sur moi!
 Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi?
 Hé bien! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?
 Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?
 A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit?
 Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?
 Venez, à vous fureurs Oreste s'abandonne
 Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione:
 L'ingrate mieux que vous saura me déchirer;
 Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

Racine (1).

80.—Remords de Phèdre.

Misérable! et je vis, et je soutiens la vue
 De ce sacré Soleil dont je suis descendue!
 J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux;
 Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.
 Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale (2).

(1) La situación de Orestes, entregado á las Furias ó sean los remordimientos, expresada al principio por una sombría ironía y que estalla despues en violento delirio nos prueba que dentro de nosotros mismos tenemos un juez severo y terrible que es la conciencia: cuidemos pues de no hacer nada que pueda echarnos en cara.—Las furias tenían serpientes por cabellos.

(2) Minos, Padre de Fedra era juez de los infiernos. Noche infernal ó muerte... nuit infernale. La conciencia turbada de Fedra no podía como el crimen de Orestes inspirar acentos furiosos. Fedra, que acusó injustamente á su hijastro Hipólito, como la muger de Putifar acusó á José, se ha hecho odiosa á sí misma por haber olvidado los deberes mas santos y por su vil calumnia. llama á la noche y la muerte sin tener esperanza de que termine su tormento.

Mais, que dis-je? mon père y tient l'urne fatale;
 Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains;
 Minos juge, aux enfers, tous les pâles humains;
 Ah! combien frémit son ombre épouvantée
 Lorsqu'il verra sa fille, à ses yeux présentée,
 Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
 Et des crimes peut-être inconnus aux enfers!
 Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
 Je crois voir de tes mains tomber l'urne terrible;
 Je crois, te voir cherchant un supplice nouveau,
 Toi-même de ton sang devenir le bourreau.

Racine.

81.—Mort d'Hippolyte (1).

A peine nous sortions des portes de Trézène:
 Il était sur son char; ses gardes affligés
 Imitaient son silence autour de lui rangés,
 Il suivait, tout pensif, le chemin de Mycènes:
 Sa main sur ses chevaux faisait flotter les rênes,
 Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,
 Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
 L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
 Semblaient se conformer à sa triste pensée.
 Un effroyable cri, sorti du sein des flots,
 Des airs, en ce moment, a troublé le repos:
 Et du sein de la terre une voix formidable,
 Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.

(1) Sigue la narración de la muerte del virtuoso Hipólito, que su ayo Terámenes refiere á Teseo su padre. Tachan á esta descripción por su forma épica, y sin embargo como pueden hacer desmayar, cual pretenden algunos críticos, el movimiento teatral versos tan armoniosos y bellos?

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé,
 Des coursiers attentifs le cri s'est hérissé.
 Cepend et sur le dos de la plaine liquide,
 S'éleve à gros bouillons une montagne humide;
 L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
 Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
 Son front large est armé de cornes mençantes;
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
 Indomptable taureau, dragon impétueux,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux (1);
 Ses longs mugissements font trembler le rivage;
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
 La terre s'en émeut; l'air en est infecté;
 Le flot qui l'apporta recule épouvanté (2).
 Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile,
 Dans le temple voi-in chacun cherche un asile.
 Hippolyte, lui seul, digne fils d'un heros,
 Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
 Pon-se au monstre, et d'un dard lance d'une main sûre,
 Il lui fait dans le flanc une large blessure.
 De rage et de douleur le monstre bondissant,
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
 Se roule, et leur présente une gueule enflamée,
 Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
 La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
 Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix.

(1) El abuso de epítetos ó adjectivos que se nota en estos últimos versos ha sido objeto de crítica para algunos.

(2) Boileau, llamado el *legislador del Parnaso y maestro del buen gusto*, ha defendido este verso de los ataques del Sr. de la Motte, de la Academia francesa y dedica su reflexión crítica XI para probar con preceptos y ejemplos, uno de ellos sacado del libro 2.º de la Eneida, que es intachable; añade tambien que al rey, resentir esta tragedia, siempre que se decia ese verso originaba en los especta-ores una especie de exclamación.

En efforts impuissants leur maître se consume,
 Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
 On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
 Un dieu qui s'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
 A travers les rochers la peur les précipite;
 L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
 Voit voler en éclats tout son char fracassé;
 Dans les rénes lui-même il tombe embarrassé.
 Excusez ma douleur. Cette image cruelle
 Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
 J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils,
 Trainé par les chevaux que sa main a nourris.
 Il veut les rappeler et sa voix les effraie;
 Ils courent; tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
 De nos cris douloureux la plaine retentit;
 Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
 Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques,
 Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
 Je cours en soupirant, et sa garde me suit;
 De son généreux sang la trace nous conduit;
 Les rochers en sont teints, les ronces degouttantes,
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes,
 J'arrive, je l'appelle; et me tendant la main,
 Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain,
 «Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie;
 Prenez soin, après ma mort, de la triste Aricie..
 Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
 Plaint le malheur d'un fils fausement accusé,
 Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
 Dis-lui qu'avez douceur il traite sa captive,
 Qu'il lui rende...» A ce mot, ce héros expiré
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
 Triste objet, où des dieux triomphe la colère,
 Et que méconnaîtrait l'œil même de son père (1).

Racine.

(1) Neptuno que habia recibido algunos favores de Tesco.

82. — Mardochée conjure Esther de se déclarer Juive.

Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,
 Pour quelque chose, Esther, comptez-vous votre vie!
 Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux!
 Que dis-je? votre vie, Esther, est-elle à vous?
 N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
 N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue?
 Et qui sait lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
 Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas?
 Songez-y bien: ce Dieu ne vous a pas choisie,
 Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
 Ni pour charmer les yeux des profanes humains;
 Pour un plus noble usage il réserve ses saints,
 S'immoler pour son nom et pour son héritage,
 D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage:
 Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours!
 Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours?
 Que peuvent contre lui tous le rois de la terre?
 En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre:
 Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à ce montrer;
 Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
 Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble;
 Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
 Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
 Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.
 S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
 Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle,
 C'est lui qui m'excitant à vous oser chercher,
 Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher:
 Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,

suscité el mon-truo marino que cau-ó la muerte de Hipólito;
 tristes dioses aquellos que necesitaban favores de los mortales!

Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles,
 Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers,
 Par la plus faible main qui soit dans l'univers:
 Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
 Vous périrez peut-être, et toute votre race.

Racine.

83.—Songe d'Athalie.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
 Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
 Comme au jour de sa mort pompeusement parée,
 Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté
 Même elle avait encor cet élat emprunté
 Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage (1),
 « Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi;
 » Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi (2).
 » Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
 » Ma fille » En achevant ces mots épouvantables,
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
 Et moi je lui tendais les bras pour l'embrasser;
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
 D'os et de chairs meurtris, et trainés dans la fange,
 Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
 Que des chiens dévorants se disputaient entre eux (3).

(1) Hermosa figura formada con un simple juego de palabras; reparar lo que es irreparable.

(2) Es una muger impia la que dá á Dios el nombre de *Cruel*, pues el autor era demasiado buen cristiano para proferir tal blasfemia: está significando todo lo contrario y cuanto sucede á la familia de Ahab estaba profetizado: porque no quiso arrepentirse de sus crímenes é impiedades.

(3) Esta descripción es horrible y sin embargo el gusto de

.. Dans ce désordre, à mes yeux se présente
 Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
 Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus,
 Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
 Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
 J'admire sa douceur, son air voilé et modeste,
 J'ai senti tout-à-coup un hoïde acier,
 Que le traître en mon sein a planté tout entier.
 De tant d'objets divers, le lizarre assemblage ;
 Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
 Moi-même qui jadis me honteuse de ma peur,
 Je l'ai pris pour un fléau d'une sombre vapeur,
 Mais de ce souvenir mon âme possédée
 A deux fois en dormant revu la même idée ;
 Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
 Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
 Las- enfia des horreurs dont j'étais poursuivie,
 J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
 Et chercher du repos aux pieds de ses autels ;
 Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
 Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
 Et d'un paisible cœur j'ai conçu la pensée,
 J'ai cru que les Juifs eux-mêmes admettraient son courroux,
 Que ce Dieu qui l'aurait fait en deviendrait plus doux,
 Pontife de Baal, excusez ma faiblesse et mon erreur,
 J'entre-leur coup'e fait, le sacrifice cesse,
 Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur ;
 Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
 J'ai vu ce même enfant dont je suis menacé,
 Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
 Je l'ai vu ; son même air, son même habit de lin,
 Sa démarche, ses yeux et tous ses traits enfin ;
 C'est lui-même, il marchait à côté du grand-prêtre ;

Racine ennoblie parmeaures casi repugnantes; nada de bajo
 se observa.

Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître,
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

Racine.

84.—Songe de Thyeste.

De mes *ennuis* (1) secrets rien n'arrête le cours;
Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
Une voix dont en vain je cherche à me défendre,
Ju-qu'au fond de mon cœur semble se faire entendre:
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissient point par le jour qui les suit,
Malgré ma fermeté, d'infortunes présages
Asservissent mon âme à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur (2).
Près de ces noirs d'ours que a ri e inf rnale
Forme à rep'is divers dans cette île fatale,
J'ai cru longtemps errer parmi des cris affreux
Que des mânes plaintifs poussaient jusques (3) aux cieux;
Parmi ces tristes voix sur ce rivage sombre
J'ai cru d'Érope en pleurs entendre gémir l'ombre;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer ju-qu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi:
«Quoi! tu peux l'arrêter dans ce séjour funestel
«Suis-moi m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste.»
Le spectre, à la lueur d'un tri-te et noir flambeau,
A ces mots, m'a traîné jusque sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutab a Atrée,
Le geste menaçant et la vue égarée,
Plus terrible pour moi dan- ces cruels moments,

(1) *Enojos.*—(2) Todo el terror que un sueño puede inspirar.—(3) *Jusques, por jusque.*

Que le tombeau, le spectre et ses gémissements.
 J'ai cru voir le barbare, entouré de Furies;
 Un glaive encor fumant armait ses mains impies;
 Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
 Il semblait dans son sang plonger un malheureux;
 Elope à cet aspect, plaintive, désolée;
 De ses larmes sanglants à mes yeux s'est voilée.
 Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissants;
 L'horreur a suspendu l'usage de mes sens,
 A mille affreux projets l'âme entière livrée,
 La frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée,
 Le cruel d'une main semblait m'ouvrir le flanc,
 Et de l'autre, à longs traits m'abreuver de mon sang;
 Le flambeau s'est éteint; l'ombre a percé la terre,
 Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

Crébillon (1).

85.—Mort de Polyphonte (2).

La victime était prête et de fleurs couronnée;
 L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée;
 Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
 Présentait à Mérope une odieuse main;

(1) Este cuadro de colores tan sombríos hace presentir algo de terrible en el desenlace de la tragedia, y así sucede en efecto puesto que Atreo dá á su hermano Tiestes una copa, en señal de reconciliación donde por un refinamiento de bárbara venganza le ofrece á beber la sangre de su propio hijo: es lo mismo que entreve Tiestes en los últimos versos.

(2) Era un usurpador que para legitimar su usurpación quiere obligar á Mérope viuda del verdadero Rey á casarse con él: Egisto su hijo á quien corresponde la corona, la obtiene despues de libertar á su madre matando al tirano.

Le prêtre prononçait les paroles sacrées,
 Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
 S'avancant tristement, tremblante entre mes bras,
 Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas.
 Le peuple observait tout dans un profond silence,
 Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
 Un jeune homme, un héros semblable aux immortels;
 Il court; c'était Egisthe: Il s'élançe aux autels,
 Il monte, il y saisit d'une main assurée
 Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
 Les éclairs son moins prompts: je l'ai vu de mes yeux,
 Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
 MEURS, TYRAN, disait-il, DIEUX, PRENEZ VOS VICTIMES,
 Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,
 Erox, qui dans son gang voit ce monstre nager,
 Lève une main hardie, et pense le venger,
 Egisthe se retourne enflammé de furie;
 A côté de son maître il le jette sans vie.
 Le tyran se relève, il blesse le héros,
 De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
 Déjà la garde accourt avec des cris de rage,
 Sa mère... Ah! que l'amour inspire de courage!
 Quel transport animait ses efforts et ses pas!
 Sa mère... Elle s'élançe au milieu des soldats.
 C'est mon fils! Arrêtez, cessez, troupe inhumaine!
 C'est mon fils, déchirez sa mère et votre reine,
 Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
 A ces cris douloureux, le peuple est agité.
 Un gros (1) de nos amis, que son danger excite,
 Entre elle et ses soldats vole et se précipite.
 Vous eussiez vu soudain les autels renversés.
 Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés;
 Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères,
 Les frères, inconnus, inmolés par leurs frères;

(1) Un monton, muchos.

Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants,
 On marche, on est porté sur les corps des mourants;
 On veut fuir, on revient, et la foule pressée,
 D'un bout du temple à l'autre, est vingt fois repoussée.
 De ces flots confondus le flux impétueux
 Roule, et dérobe Egisthe et la reine à mes yeux,
 Parmi les combattants je vole ensanglanté;
 J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
 Tout ce qu'on me répond, redouble mon horreur;
 On s'écrie: il est mort; il tombe; il est vainqueur.
 Je cours, je me consume; et le peuple m'entraîne,
 Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
 Au milieu des mourants, des morts et des débris.
 Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris;
 Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
 Si de son digne fils la vie est conservée,
 Si le tyran n'est plus; le trouble, la terreur,
 Tout ce désordre horrible, est encor dans mon cœur.

Voltaire.

FIN.

ERRATAS IMPORTANTES.

Página.	Línea	Dice.	Léase
30	8	<i>rappochés.</i>	<i>rapprochés.</i>
53	1	<i>peuvent</i>	<i>pouvant</i>
89	1	<i>etrà</i>	<i>et à</i>
191	5	<i>sousta</i>	<i>sous la</i>

En la página 79, línea 4.ª hay una llamada (1), cuya correspondencia falta abajo y es la siguiente: Cornac, nombre que se dá en el Oriente á los conductores de elefantes domesticados, y que por estension se aplica á todos los que cuidan de tan gigantesco cuadrúpedo.

ERRATA IMPORTANTES

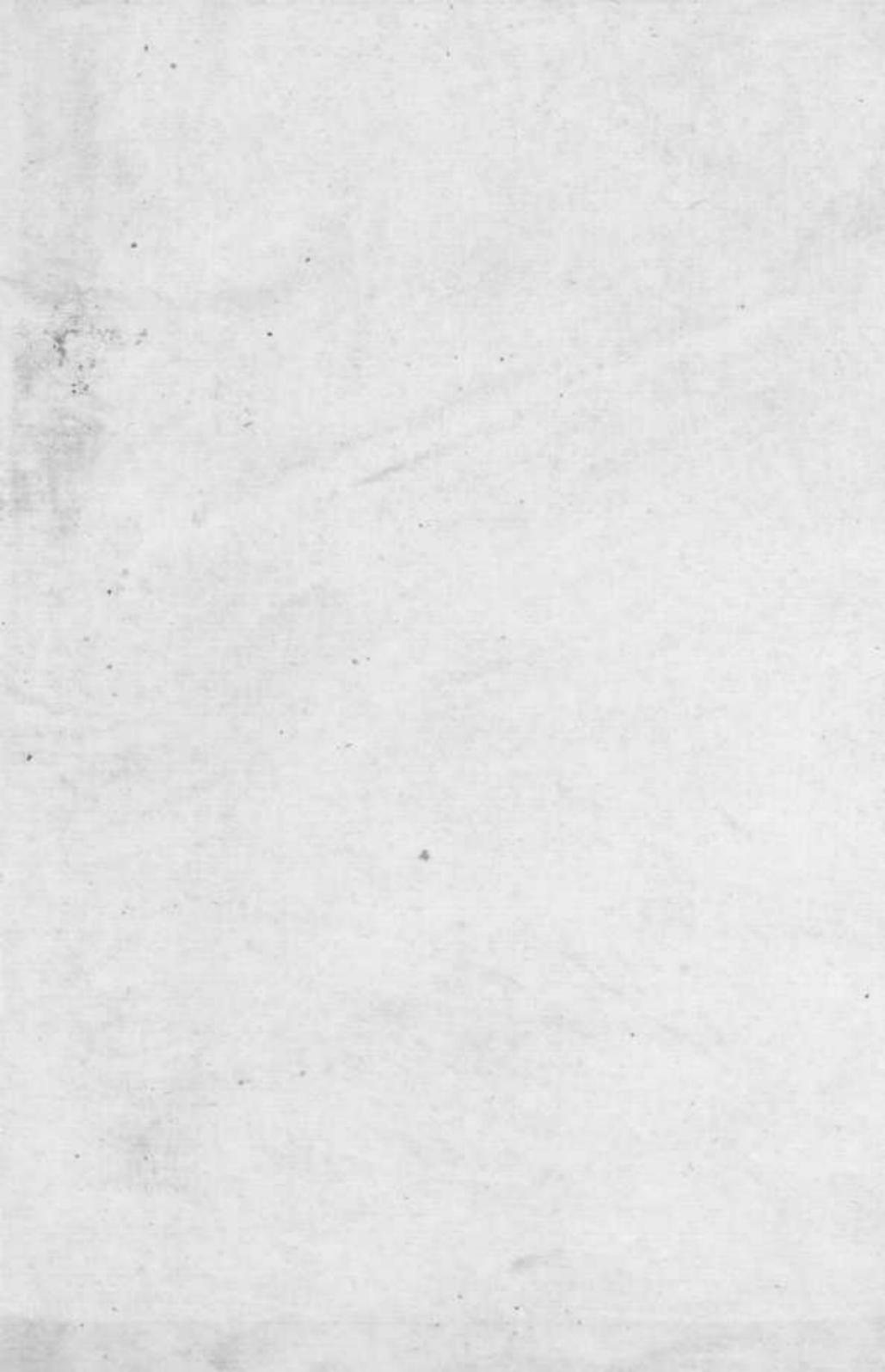
Page	Line	Word
30	1	estudo
31	2	estudo
32	3	estudo
33	4	estudo

Este trabalho foi publicado em 1954, e desde então tem sido objeto de muitas discussões. O presente trabalho tem como objetivo corrigir os erros encontrados no original, e para isso foram feitas as seguintes alterações:











7

LIBRARY



UNIVERSITY OF TORONTO



1911

9993